

TIDIANE N'DIAYE

L'APPEL DE LA LUNE

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

nrf | GALLIMARD

TIDIANE N'DIAYE

**L'APPEL
DE LA LUNE**

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Dieu n'a fait qu'ébaucher l'homme, c'est sur terre que chacun se crée.

Proverbe africain

Le grand secret

Au pays des ténèbres, dans la société zouloue, la structure sociale est strictement organisée en patriarcat. Chaque clan est dirigé par le chef de famille, dont les femmes et enfants habitent des cases distinctes. Celles-ci sont généralement positionnées autour de l'enclos à bœufs. Le tout constitue un kraal, une confortable habitation. Chez ses employeurs blancs, les Van der Meersch, la jeune princesse zouloue Isiban dort dans le grenier de l'étable à bestiaux, sur un lit fait de la paille réservée aux animaux. C'est cette sinistre paillasse, inconfortable, dans un endroit plus que repoussant, qui lui sert de kraal et de havre de paix. Quant à la famille Van der Meersch, elle se barricade confortablement dans une belle maison, bercée par un concert de ronflements.

Devenue presque indifférente aux brimades qui l'ont inclinée à la solitude, Isiban, reine dans le royaume des vaches, regarde les étoiles. Elle s'enivre de ces quelques heures de silence que lui laisse cette famille qu'elle hait depuis deux ans. Isiban n'avait que quatorze ans à peine lorsque Ubaba, son grand-père, l'avait confiée à ces gens appartenant à ce que les Zoulous appellent la « race des citrouilles », les Blancs : « Apprends d'eux, lui répète toujours le vieil homme, ton destin est chez eux, et eux sont partout maintenant.

— Mais ce sont des sauvages ! lui dit Isiban, lors de ses visites au village. Ils traitent leurs chiens mieux que moi. Ils disent que je suis une swart duiwel, diable noir. Je veux rentrer au village, Ubaba, ou je vais mourir là-bas.

— Tu n'es pas un diable noir, Isiban. Je sais que les sauvages ce sont eux, du moins par leurs comportements. Mais je sais aussi que ton avenir est là-bas. Danse ta colère à Inyanga, la lune, œil de la nuit dans ce pays des ténèbres. Elle a toujours soulagé ta peine. Alors sois patiente ! »

C'est ce dont Isiban tente de se convaincre toutes les nuits. Puis, chaque jour, elle attend que la lune se soit posée dans son berceau au creux de la montagne pour répondre à son appel. Dès que la nuit tombe, elle sort en silence et dévale le chemin qui rejoint le bord de la rivière Bushman. Puis elle se faufile dans une sorte de grotte, autant que les vêtements dont l'affuble sa vieille folle de patronne le lui permettent. L'ouverture est dissimulée par un amas de branches mortes. C'est dans cette anfractuosité qu'Isiban cache son trésor.

Elle se débarrasse rapidement de sa robe de servante pour passer un long pagne coloré, qu'elle noue sur ses hanches, et fait de même avec une bande de tissu autour de la poitrine. Ses bijoux de pieds et son collier de perles tressés et solidement attachés lui rendent sa véritable identité d'Ama Zoulou, de fille du ciel. Oui, la fille du ciel court en toute liberté sur une demi-lieue, pour rejoindre Inyanga, sa grand-mère la lune. Ses pieds tapent le sol et rythment sa course. Alors les animaux de jour et de nuit retiennent souffle et instincts pour honorer cette rencontre magique entre le ciel et la terre. L'air se débarrasse de la poussière du jour et se charge des odeurs de la nuit. Les phalènes pointillent le chemin de leur faible lumière, pour lui indiquer la direction.

Encastrée entre deux pans de montagne, dans une verte vallée moelleuse, la lune repose sur cette plaine devenue, depuis la nuit des temps, l'un des berceaux de l'humanité. D'aussi loin que remonte la mémoire africaine, elle escamote à l'ordre du monde, à la course éternelle des planètes et des astres, quelques heures par nuit pour se reposer. À l'origine, il n'y avait pas âme qui vive sur cette terre, sauf de temps à autre, quelques êtres sans forme qui se heurtaient à cette immense masse blanche. Elle leur barrait le passage, alors ils rebroussaient chemin.

Des milliers d'années durant, Inyanga, œil de la nuit, reposait tranquillement ainsi dans son lit, jusqu'au jour où une femme se tint devant elle. C'était la première d'une lignée sans fin. Elle vint se blottir dans ce halo de lumière blanche et pleura. Depuis ce jour, la fille de cette première femme venait la voir toutes les nuits, ensuite la fille de cette fille, et la fille de la fille... Puis une fille devenue l'une des nombreuses femmes de Chaka, le père de la nation zouloue, et seulement de la nation. Car jamais il ne reconnut ses nombreux enfants et petits-enfants, dont Isiban, issue de cette grande lignée. Elle porte en elle la fierté zouloue, la beauté, la force de caractère de son ancêtre, et ce besoin de liberté qui la conduit toutes les nuits en ce lieu mystérieux, jusque-là inconnu des autres humains. Un secret de femmes ; un grand secret.

Isiban en sueur arrive devant Inyanga. Les jambes et les bras écartés face à sa grand-mère, elle ramène ses mains vers le visage. Comme elle le ferait sous une cascade, elle prend une douche de rayons de lune, pour laver sa peine. Puis, elle s'installe confortablement dans les bras de son astre de grand-mère, pour lui raconter sa journée :

« Tu sais, Ugogo, grand-mère, toi qui vois tout dans cette vie sombre que nous ont amenée ces étrangers venus sur la terre des Zoulous, ils ont un seul Dieu et c'est un Ibhuku, qui parle dans ce livre qu'ils ne quittent jamais. Ce Dieu ne rit pas, ne chante pas et ne danse jamais. Ubaba dit que mon destin est chez eux, mais je ne comprends pas. Leurs enfants sont laids, sales et méchants avec moi. Ils me battent et me traitent pis qu'une chienne, parce que je ne veux pas apprendre leur langue. Je veux retourner chez Ubaba. Lui, il me raconte l'histoire de mon peuple et il est gentil avec moi. »

Elle se détache lentement de sa grand-mère, tourne en rond plusieurs fois, puis se replace devant elle :

« Oh ! Ugogo, je vais danser pour toi et prier Nkolo-Nkolo, le dieu zoulou, de m'accorder la liberté dont je rêve. »

Alors Isiban exerce devant la lune la danse guerrière de son ancêtre Chaka. Sa voix chante les humiliations et la douleur des coups. Tous les mouvements de son corps décrivent des gestes ; ceux qui pourraient écarter les chocs de ses ennemis avec son bouclier et transpercer leurs corps avec sa sagaie. Si elle pouvait réellement, mais ce n'est pas le cas, elle imagine sans pouvoir.. Cette danse est pour elle un exutoire à la colère qui la ronge tous les jours, et qu'elle doit évacuer. Puis, la danse terminée, elle s'effondre à nouveau dans les bras de sa grand-mère en silence, avant de repartir. Il lui faut rejoindre sa cachette, laver dans la rivière la poussière de lune qui argente son corps, avant de retourner dans son misérable kraal aussi discrètement qu'elle en est partie.

Derrière un rocher, non loin de là, n'osant pas bouger, le souffle coupé, un jeune homme n'en croit pas ses yeux ! Il vient d'assister à un spectacle fantastique. Que la lune se pose sur la terre est en soi un mystère. Mais qu'elle prenne une jeune fille dans ses bras le laisse abasourdi. Et qui est cette déesse noire qui vient danser devant elle ? L'émotion est d'autant plus grande que jamais, de sa vie, il n'a vu une fille aussi nue, qui plus est gigoter de la sorte. Elle semble si combative, si vigoureuse et si vulnérable à la fois. Cette jeune fille noire est une splendeur. Qui est-elle ? Que fait la lune sur terre ? Ces questions à peine murmurées, Marc Jaubert, sidéré, assiste au départ de la lune et la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle reprenne sa place parmi les astres.

« Je suis malade », se dit-il en s'adossant contre le rocher qui l'avait dissimulé pendant tout le spectacle. Il se laisse tomber au sol et tente de rassembler les images qui ont fait pétiller ses yeux. Aucune explication rationnelle ne vient à son secours. Il se souvient de tout, mais rien ne doit être réel. « Je dois dormir, se dit-il, je suis en plein sommeil ou je fais un rêve éveillé. C'est cela, je dors... » Il n'incrimine pas la bonne bouteille de

bon vin qu'il vide tous les soirs en dînant. Ce qui le rend souvent passablement éméché et qui a dû sublimer sa vision de cette nuit africaine... Ça non ! et puis ce qui compte, c'est ce qu'il pense avoir vu, quelle merveille !

La fraîcheur du petit matin tire Marc de son sommeil. Le spectacle de la veille lui revient immédiatement en mémoire. Il se repasse en boucle les scènes prodigieuses qu'il croit avoir vues. Le doute est si fort qu'il en rejette toujours la réalité. Marc sait qu'il ne peut en parler à personne. Nul esprit sensé ne pourrait accepter l'idée loufoque de la lune descendant sur la terre. Mais a-t-il vraiment envie de partager cette vision avec quelqu'un ? D'autant que ses proches n'ignorent pas son penchant quelquefois immodéré pour le jus de la vigne.

La veille, il s'était éloigné des hommes et de son convoi, pour réfléchir à l'orientation qu'il souhaitait donner à sa vie, à l'entreprise qu'il mène depuis plus d'un an, loin de sa famille. Il rêvait de grands voyages, pour découvrir le monde et importer de nouvelles marchandises d'Orient ; exporter le vin que produit sa famille depuis plusieurs générations. Ces idées très concrètes se trouvent à présent balayées par l'extraordinaire spectacle d'une nuit africaine.

Tout le long du chemin qui le ramène à son convoi, Marc n'a plus qu'une idée en tête. Il est pressé de retourner sur les lieux de sa « vision ». Toutes les images de la veille sont gravées à jamais dans son esprit et chatouillent son âme. Il doit donc en avoir le cœur net ; est-ce réel ou fantasmé ?

Marc retrouve le convoi en ordre de marche, les hommes et les bêtes reposés, rafraîchis. Comme toujours, João Da Silva, son contremaître, a fait le nécessaire pour que tout soit prêt en temps et en heure ; il attend l'ordre. Tout le monde doit reprendre la route pour Pietermaritzburg, au quartier général de lord Chelmsford, le commandant en chef des forces anglaises. C'est à lui qu'il doit livrer le produit de la vigne familiale.

Lors d'un voyage au Cap, lord Chelmsford et son épouse avaient tellement apprécié ce vin blanc et moelleux qu'ils en avaient commandé une vingtaine de tonneaux. Le bateau, qui avait quitté Le Cap huit jours plus tôt, était arrivé à Durban avec sa cargaison de vin. Celle-ci devait être livrée dix jours plus tard, au quartier général de l'armée anglaise. Ils avaient encore une semaine de route pour arriver à destination. Marc ne veut pas repartir. Il a décidé de revivre l'émotion de la nuit précédente. Il veut s'assurer que ce n'est pas un rêve. L'alibi lui est venu, sans même y avoir réfléchi :

« Cette nuit, dit-il à João, j'ai remarqué une route qui n'est pas sur notre carte. Mais elle pourrait nous faire gagner du temps. Pars avec le chargement et je vous rejoindrai. Avec la rapidité de Red-Lady, je vous rattraperai facilement demain dans la soirée. Si, pour une raison ou une autre, tu ne me vois pas à Pietermaritzburg, tu livreras la marchandise. Puis reviens, nous t'attendrons à cet endroit même.

— Tout va bien, Marc ? lui demande João un peu inquisiteur.

— Oui ! Bonne route et ne prenez pas de risques. »

Le Portugais est habitué aux lubies de son jeune patron mais lui fait confiance. Ils travaillent ensemble depuis un an déjà, et Marc tient toujours parole. João donne donc l'ordre du départ, et laisse le jeune homme à ses rêveries. Marc cherche, dans sa sacoche de selle, le journal sur lequel il note toutes ses transactions commerciales, décrit ses déplacements, raconte des anecdotes, tient à jour la liste des personnes rencontrées, leur rang et leurs intérêts communs. Il ouvre le cahier par la fin, pour bien séparer le rêve de la réalité. Avec sa mine de plomb, il commence à dessiner plusieurs scènes, qui sont imprimées dans sa mémoire.

Sous chaque dessin, il note ce qu'il a vu et ressenti, tout en essayant de se raisonner. Qu'une jeune fille zouloue danse sous la lune n'est pas surprenant, rien d'extraordinaire... Mais que la lune descende sur la terre, s'en éloigne et prenne cette danseuse dans ses bras est du domaine de l'imaginaire, c'est... chimérique. « Je veux revoir ça ! Mon Dieu, faites qu'elles reviennent toutes les deux ce soir », s'écrivit-il.

Sa jument, Red-Lady, commence à trépigner. L'envie de se dégourdir les pattes la rend nerveuse, et Marc décide de longer la rive du fleuve. Après tout, ils ont la journée et la soirée devant eux. La végétation est luxuriante, le soleil au zénith, le fleuve d'un bleu profond roule paisiblement dans son lit. Le fils de vigneron qu'il est regarde toutes les collines qui bordent la rivière et se demande si le raisin peut donner quelque chose de

bon à cet endroit. À plus d'une demi-lieue, Marc repère une habitation en amont du cours d'eau. Red-Lady s'engage sur des traces laissées dans l'herbe et la poussière par de nombreux passages. Assez facilement, le jeune homme se retrouve devant une ferme de Boers. Un mot néerlandais, qui signifie paysans, fermiers ou éleveurs. L'implantation de ces immigrants, et plus généralement des Blancs, dans le pays le plus au sud du continent africain, est due à un tournant historique et à de banals accidents de la nature.

*

Après la prise de Constantinople en 1453, les Turcs détiennent tous les axes commerciaux. Ils barrent la route de l'Orient et des épices de l'Inde aux Européens. Ces derniers se mirent donc à chercher un autre chemin. Un savant arabophone du XI^e siècle, vivant en Inde, Al Biruni, avait déjà présumé l'existence d'une route permettant de contourner l'Afrique pour rejoindre l'océan Atlantique. À la recherche d'une telle route, mais en sens inverse, Jean II, roi du Portugal, envoya des navigateurs longer les côtes africaines. C'est en 1487 que le Portugais Bartolomeu Dias découvrit cette voie maritime qui mène directement aux Indes, en contournant un cap qu'il nomma « des Tempêtes », en raison des vents qui y sévissent et des courants qui y sont très forts. Il sera finalement rebaptisé Cabo da Boa Esperança (cap de Bonne-Espérance) par Jean II. Ce dernier y voyait une nouvelle route vers les épices, et avait « bon espoir » d'arriver bientôt aux Indes.

Puis une succession de naufrages contraignit d'autres Européens à vraiment s'y intéresser. Si certains des rescapés du galion portugais le Sao Joao, chargé d'épices et de retour des Indes, commandé par Manuel de Souza, réussirent à rallier Lourenço Marques, ou le port portugais de Delagoa au Mozambique, d'autres furent intégrés aux sociétés locales.

Plus tard, en 1647, le navire hollandais De Nieuwe Harlem, de retour d'Indonésie, fit également naufrage non loin de la baie de la Table. Son capitaine et la majorité de l'équipage furent rapidement ramenés à Amsterdam. Mais soixante-huit marins, commandés par Leendert Janssen, furent contraints de demeurer sur place au Cap. Parmi eux, se trouvait un certain Jan Van Riebeeck, qui joua un rôle déterminant dans l'immigration blanche en Afrique du Sud. Ils construisirent un fort rudimentaire, aux moyens des débris du navire, pour se protéger.

Malgré leurs craintes, il n'y eut aucun conflit avec les populations locales, ils furent bien accueillis. Ils échangeaient viande fraîche contre métal, notamment du fer ou du cuivre, dont les tribus avaient besoin pour confectionner des armes et des parures.

Tous ces contacts abolirent progressivement, chez les Africains, le mythe des « monstres blancs hirsutes, sortis de la mer et armés de bâtons qui crachent le feu ». En outre, cette baie de la Table est un port naturel ouvert au nord et protégé des vents dominants. Les pentes de la montagne offrent du bois en abondance et ruissellent d'eau douce. Quant aux habitants de ce pays, ils possédaient de nombreux troupeaux de vaches et de moutons. Cette pointe de l'Afrique, à mi-chemin entre l'Europe et l'Asie, semblait idéale pour installer un comptoir d'approvisionnement en fruits, légumes, viande fraîche, produits laitiers et plantes médicinales pour des navires de passage.

De retour en Europe, le commandant Leendert Janssen en suggéra l'idée au directoire de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Car les Hollandais cherchaient une escale entre Amsterdam et leur colonie de Batavia en Indonésie. C'est ainsi que son compagnon de naufrage Jan Van Riebeeck fut envoyé une seconde fois sur les lieux, pour réaliser l'entreprise. Il débarqua le 6 avril 1652 à la baie de la Table, avec ses volontaires néerlandais, quatre-vingt-deux hommes et huit femmes. Puis Van Riebeeck encouragea l'installation massive de ses anciens marins ayant acquis la citoyenneté libre. Au début, ils restèrent presque tous dans la région du Cap. Des immigrants venus de Suisse, des pays scandinaves, des États de langue allemande et d'autres volontaires néerlandais, dont beaucoup de paysans, se joignirent à eux si bien que beaucoup d'entre eux se sentirent très vite à l'étroit dans l'espace qu'ils s'étaient attribué. Le prétexte était trouvé pour spolier les populations africaines.

Dès 1703, ils décidèrent de s'installer à l'intérieur du pays comme fermiers. Ils commencèrent par chasser les premières populations noires qu'ils rencontrèrent. Ces dernières, à leur tour, en agressèrent d'autres dans leur retraite. Une première série de ces bousculades ethniques forcées eut pour conséquences d'enflammer des régions entières et d'exacerber de plus en plus la résistance des populations africaines. Conscientes du danger que représentait l'expansion de ces Boers pour leurs sociétés, elles décidèrent de préserver leur cheptel et sa capacité de reproduction. Elles se mirent à vendre de moins en moins de bétail et à livrer de plus en plus d'animaux vieux ou malades.

Jan Van Riebeeck entreprit de se passer de leur collaboration. Dès les années 1660, il avait fait appel à de nouveaux candidats venus d'Europe, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales réussissant à convaincre beaucoup de volontaires, de préférence de jeunes célibataires et de jeunes couples, ayant peu d'attaches aux Pays-Bas. Plus tard, cependant, ce recrutement toucha aussi de nombreux Français, réfugiés en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685. Voilà comment les ancêtres de Marc arrivèrent en Afrique du Sud.

Au XVIII^e siècle, tous les descendants de Blancs non anglophones — d'origine néerlandaise, française, allemande ou scandinave —, nés en Afrique du Sud après 1652, finirent par se qualifier d'Afrikaners. Ils s'expriment généralement dans une langue dérivée du néerlandais, l'afrikaans. Mais, dans ce groupe, la particularité des Boers hollandais est qu'ils se sont toujours accrochés à un concept de « communauté de culture ». Une culture spécifique fondée sur le calvinisme et sur un territoire. Ils sont convaincus d'appartenir à un groupe privilégié, comparable aux Hébreux de la Bible, un peuple élu.

*

C'est l'une des fermes de ces Boers installés à l'intérieur du pays qui se dresse devant le jeune huguenot négociant en vin. L'endroit est constitué de trois bâtiments. La résidence principale est faite de troncs d'arbres scellés par de la boue séchée, avec une porte centrale et trois fenêtres suffisamment grandes pour laisser passer la lumière, mais pas assez pour qu'un homme puisse s'y introduire. À cinquante mètres de là, un autre édifice, tout de boue séchée et de paille, a dû être la première habitation construite lors de l'arrivée de la famille dans ce coin perdu ; probablement au cours du grand déménagement des Boers vers l'intérieur du pays. Aux traces que laissent les bouses de vache, l'endroit est visiblement devenu une étable. Un corral l'entoure sur trois côtés. Le troisième bâtiment, le plus petit, doit servir de porcherie et de poulailler, puisqu'il y règne une belle activité et des odeurs nauséabondes.

Marc connaît bien les détails de ce grand déménagement, dit « Grand Trek », qui a amené les Boers jusqu'ici, bien que sa propre famille fût restée au Cap : il avait violemment bouleversé les relations des populations blanches avec les autochtones, dont les Zoulous. Déjà, sur le pas de la porte, l'attend une femme, la main au-dessus des paupières pour se protéger du soleil. Elle est petite et sèche comme une branche d'arbre mort. Seules rondeurs en elle, l'enfant qu'elle porte. Elle s'adresse à Marc en afrikaans, avant même qu'il ne mette pied à terre :

« Si c'est pour nous vendre quelque chose, tu peux rebrousser chemin. On n'a besoin de rien et nous n'avons pas d'argent. »

Habitué qu'il est aux comportements des Boers, Marc ne prête pas attention à cet accueil si suspicieux. Il sait que la vie ne leur fait pas de cadeaux. Ces pionniers austères doivent travailler très dur pour vivre. Il répond en afrikaans pour la rassurer. Au Cap, la langue hollandaise a évolué et gagné en raffinement. Les francophones s'y sont bien adaptés et, au contact des Anglais, colons et immigrants de toutes origines peuvent maintenant se comprendre.

« Bonjour, je m'appelle Marc Jaubert, ma famille est au Cap, je suis négociant à Durban. Je cherche une route plus facile que celle qui existe, pour faire passer mes chargements vers Pietermaritzburg. »

La femme devient subitement affable et intéressée par ce jeune homme tombé du ciel. Il lui faut marier sa fille aînée, et Marc, probablement de bonne famille huguenote, serait pour elle et toute sa famille un bon parti, pense-t-elle :

« Entre pour te rafraîchir, tu partageras bien notre repas ? »

Sans attendre la réponse du jeune homme, la femme pousse une sorte de gloussement si aigu que Marc place ses mains sur ses oreilles pour en atténuer le son :

« N'aie pas peur, j'appelle notre négresse de service. Elle va prendre ton cheval pour le faire boire et le mettre à l'ombre. »

Puis arrive en courant une jeune fille noire. Avant même qu'elle ne se saisisse des rênes de la jument, elle reçoit de la fermière une claque derrière la tête. Sans doute une « petite leçon », pour n'être pas arrivée plus vite. Les yeux baissés, la mâchoire en mouvement, la jeune fille retient ses larmes et contient sa haine. Les veines du cou gonflées, elle dompte sa peine.

Marc la regarde s'éloigner au hasard de petits pas hésitants, avec Red-Lady qui la suit sans regimber. Ce qui le tranquillise. Est-il possible que cette jeune fille soit celle de la lune ? Son visage est fermé et dur, son corps en alerte constante, probablement pour anticiper les coups qui doivent souvent s'abattre sur elle. Rien à voir avec la déesse de cette nuit, se dit-il. Puis son hôtesse le fait entrer dans la maison, tout en marmonnant que c'est la seule façon de se faire comprendre avec « ces gens-là ».

« Cette sauvage refuse de parler notre langue. »

L'odeur âcre de la pièce unique prend Marc à la gorge. Pourtant, tout semble propre. Les meubles sont rudimentaires et reflètent une faible lumière produite par un feu de cheminée. Au centre du foyer, une marmite posée sur un support métallique laisse échapper une forte odeur de frichti :

« Tu partageras la soupe avec nous ? Les autres vont arriver pour déjeuner. »

Avec autorité, la fermière ajoute une neuvième écuelle en bois et une cuillère à la table déjà dressée. En d'autres circonstances, Marc aurait refusé l'invitation. Ce n'est pas la première fois, au cours de ses nombreux déplacements, qu'il rencontre des Boers aussi complaisants, mais jamais désintéressés.

En fait la religion chrétienne est le seul véritable point commun que les huguenots français ont avec ces immigrants hollandais. Mais la lecture que ces derniers en ont est à une infinie distance de la leur, de leur éducation. La vie des Boers est si rude et si violente que leur façon d'interpréter les textes bibliques l'est tout autant, et d'une extrême intolérance. Ces gens, en arrivant en Afrique du Sud, ont séparément pesé les principes de leur Dieu et l'humanité de leurs voisins noirs, sur une balance d'intérêts immédiats. Ces « sauvages de nègres » ne pèsent pas lourd dans leur conscience religieuse.

Après avoir avalé un verre d'eau fraîche, Marc décide de leur offrir du vin de la production familiale. Il se dirige vers sa jument, pour prendre la bouteille dans une de ses sacoches. Toujours sur ses gardes dans ce pays de guerriers, il sent d'instinct une présence derrière l'un des arbres autour de la maison. Mais, puisque Red-Lady ne bronche pas, c'est sûrement sans danger. Il imagine la petite servante blottie quelque part, la peur au ventre. Doucement, il sort d'un sac en tissu quelques lamelles de viande séchée, qu'il dépose sur une pierre au pied du grand acacia.

Une fois de retour à la maison, il découvre enfin le reste de la famille. Un homme sans âge, le visage dissimulé par une grande barbe gris et blanc, un large chapeau vissé sur la tête, vient au-devant de Marc. Il marche lourdement, avec ses socques en bois qui claquent à chaque pas. De solides bretelles soutiennent son pantalon serré avec une corde de chanvre. Sa grande chemise de toile, imprégnée de sueur et de poussière, dissimule un corps qui doit être souvent fâché avec l'eau :

« Bonjour, dit-il très chaleureusement, comme pour saluer la Providence. Je m'appelle Caspar Van der Meersch. Et voici ma famille, ajoute-t-il en montrant ses six enfants et sa femme. Bientôt un septième, j'espère que ce sera un garçon. »

Puis son doigt pointe une de ses filles :

« Celle-là s'appelle Hilde, elle est à marier. Hilde est travailleuse et en bonne santé. Elle saurait bien s'occuper de ton intérieur, et te donnera de nombreux enfants. »

L'homme est sérieux, mais Marc n'a aucune envie de le suivre sur un tel terrain. Il remercie son hôte :

« C'est un grand honneur que tu me fais Caspar, et je suis certain que ta fille serait une bonne épouse pour moi. Cependant, je dois décliner cette belle proposition, je suis déjà fiancé avec une fille de Durban. Notre mariage est prévu pour l'année prochaine.

— C'est toi qui vois, si tu changes d'avis... Il n'y a pas beaucoup de propositions de mariage dans le coin.

— J'ai pu m'en apercevoir, tu es un peu seul comme fermier par ici, non ?

— C'est toute l'histoire de ma famille, assieds-toi, je te raconte. En 1833 les Anglais ont aboli l'esclavage et interdit sa pratique dans toutes leurs colonies. Et pourquoi ne pas libérer aussi nos bœufs et nos poules ? Comment peut-on travailler dans nos fermes sans main-d'œuvre ? Après ils voudront qu'on abandonne notre culture et notre langue ! Et puis quoi encore ? Qui sont-ils pour nous imposer leurs règles ? On a trimé sang et eau pour faire sortir de terre nos fruits, nos légumes et nos céréales. Eux, ils arrivent chez nous en conquérants, sans se fatiguer, et veulent nous imposer leurs lois ! Pas question d'accepter ça ! Il n'y a qu'aux ordres de Dieu que nous obéirons, à personne d'autre. Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Rien, continue. »

Marc sait que, en 1833, les Boers considéraient tout simplement que l'abolition de l'esclavage était un acte contre la volonté divine de la hiérarchie des races. Parce que ce peuple qui se plaint de l'attitude des Anglais a fait pis aux autochtones. Il les a pourchassés comme des bêtes pour essayer d'en faire des esclaves ou les spolier de leurs terres. Maintenant ils voient quelque chose d'immoral à subir à leur tour la même chose, et par des colons britanniques. C'est bien connu, l'enfer c'est toujours les autres...

Les Anglais avaient d'abord occupé la région du Cap à deux reprises, en 1795 et en 1806, sans vraiment inquiéter les Boers. Et en 1814, par le premier traité de Paris qui mit fin aux guerres napoléoniennes, le Royaume-Uni acquit la colonie du Cap. Les Boers acceptèrent cette occupation, car la Compagnie néerlandaise des Indes orientales qui les avait amenés là était incapable de mettre fin aux guerres et bousculades interethniques. Cependant, les choses se compliquèrent à partir de 1820. Des milliers de colons britanniques débarquèrent, pour concurrencer les Boers dans l'occupation des terres. Cela fut aggravé par les différences culturelles entre les deux communautés. Les paysans hollandais ne voyaient plus d'un bon œil la présence de ces populations réputées libérales. Ils les soupçonnaient aussi de vouloir œuvrer pour l'égalité des droits entre toutes les ethnies du pays. C'est après cela que les colons hollandais leur contestèrent l'autorité sur ce pays où ils étaient arrivés avant eux. Mais, réalistes, ils évitèrent d'opposer une résistance armée à une telle puissance moderne. Pour fuir l'ordre imposé par les Anglais, ils préférèrent, dans un premier temps, s'exiler vers le nord, rejoindre les premiers Boers à s'y être installés.

Cette autre fuite vers les campagnes fut encore plus importante que celle entreprise sous l'administration hollandaise. Ils appelèrent « Grand Trek » ce déménagement sans précédent. Tout cela Marc le sait. Mais il décide de laisser Caspar continuer la conversation sur cette épopée qui a débuté en 1834, soit un an après l'abolition de l'esclavage par les Anglais, pour ne se terminer qu'en 1857.

« En fait, dit Caspar, les Anglais considèrent leur toute nouvelle industrialisation et les avancées scientifiques et techniques comme un modèle supérieur à tout ce qui existait jusqu'ici. Ils prétendent donc apporter la civilisation et le progrès chez nous. Alors qu'après l'abolition de l'esclavage l'intérêt que ces hypocrites portent encore à l'Afrique est éminemment mercantile. Leur abolition devait beaucoup plus à l'économie qu'à la morale. Elle intervenait à un moment où la Révolution industrielle opérait une grande mutation, après que l'économie agricole, durement concurrencée, était en totale perte de vitesse. Et les industries de transformation nées de cette Révolution industrielle ont visiblement besoin d'autres choses que d'hommes serviles à mener par le fouet. »

Caspar s'arrête un peu pour reprendre son souffle.

« Leurs nouvelles industries sont maintenant tributaires d'un autre type de main-d'œuvre, mais consentante, de matières premières et de débouchés. Tous ces éléments se trouvent encore en Afrique. C'est ainsi qu'ils sont passés de l'énorme ponction humaine de la traite négrière à l'exploitation économique du sous-sol africain. Ils veulent coloniser totalement, pour organiser le pillage des richesses du pays. Maintenant, avec l'avènement de la "révolution minière" marquée par la découverte de diamants dans la région du Cap, de gisements d'or au pays des Ndébélé et des Nwato, ainsi que dans le Mashonaland, les Anglais sont fermement décidés à tout posséder. Les sous-sols sont très riches et particulièrement dans les villes de Kimberley et Bloemfontein. »

Puis, comme un aveu de désespoir et d'impuissance, le Boer continue :

« Qu'à cela ne tienne, avec l'argent pour nous dédommager de la perte de nos esclaves, mon père a fait construire son "chariot de la liberté". Tu aurais vu ça, mon gars, les chariots étaient profilés et surmontés d'un double toit pour nous protéger de la chaleur et du froid. Ils étaient démontables, pour passer les montagnes et traverser les rivières. Tout y était rangé dans de grands coffres. Comme ça c'était facilement détachable et transportable. Mon père a pris la route avec Piet Retief, Hendrik Potgieter et Gert Maritz, nos courageux leaders. »

Caspar lève les bras au ciel, comme pour remercier le créateur, avant de reprendre son monologue, qui visiblement commence à agacer Marc :

« C'est Piet Retief qui a envoyé le message à la couronne britannique, un truc du genre : "Nous, Afrikaners, on refuse votre autorité. On ne reconnaît pas les droits que vous vous êtes attribués ici. Nous vous abandonnons la région du Cap et partons créer notre propre terre promise comme il est dit dans la Bible : 'Sera à vous tout territoire que vous arpenterez de vos pas, et là sera votre frontière.'" Le 15 mars 1835, nous sommes partis. Nous avons commencé par affronter les griquas, tu te rends compte, des bâtards ! Puis ce fut le tour des Basothos, des Zoulous, sans parler des bêtes sauvages, des saletés de moustiques, si bien qu'on a choisi d'attaquer la montagne du Drakensberg. On a perdu quelques chariots. C'était épuisant parce qu'il fallait sans cesse les démonter, transporter les coffres à dos d'homme, puis les remonter et recommencer encore et encore... »

L'homme semblait revivre les événements :

« Le 15 octobre 1836, nous avons donné une sacrée leçon à plus de dix mille guerriers ndébélés. C'est Hendrik Potgieter qui, sur une colline, a fait disposer les chariots en laager très serré, pour nous protéger dans ce cercle. Les hommes avaient deux fusils chacun et tiraient ; les femmes et les enfants nous réapprovisionnaient en cartouches : quatre cents sauvages morts, et seulement deux chez nous. C'était une sacrée victoire...

— Caspar, tu étais du voyage ? Tu avais quel âge à ce moment-là ?

— Non, heureusement ! C'était tellement rude ce voyage que j'étais le seul enfant qui s'accrochait dans le ventre de sa mère. Mon père a trouvé ce terrain et a quitté le convoi. Il a construit l'étable, je suis né ici.

— Pourtant tu racontes comme si tu y étais.

— Attends, je finis l'histoire. Le reste de la colonne est parti vers Port-Natal sur la côte. Les chefs avaient décidé de demander aux Zoulous la possibilité de s'installer dans cette région. Pour commencer la négociation, le roi Dingane leur demande deux cent cinquante bêtes à cornes. Le 6 février 1838, Piet Retief, accompagné d'une soixantaine d'hommes désarmés, arrive devant le kraal de ce grand malade. Ils ont presque tous été massacrés, empalés et livrés aux vautours. Quelques-uns ont pu s'échapper, pour prévenir les campements restés à l'arrière.

— Et vous ? Vous n'avez pas été inquiétés depuis ?

— Non, je ne sais pas trop pourquoi. De temps à autre, des vaches disparaissent mais rien d'important, je laisse faire. On a même une de leurs femelles comme servante, mais cette bourrique ne veut rien faire. Je finis l'histoire, parce que le meilleur arrive pour nous. En décembre de cette année de massacres, Andries Pretorius,

tellement choqué par le massacre de ses amis, apprend la présence de plusieurs milliers de guerriers zoulous, à proximité de son convoi, du côté d'un affluent de la rivière Buffalo.

— Ils étaient à votre recherche ?

— Attends, Pretorius fait mettre la soixantaine de chariots en laager, et embusque plusieurs dizaines de cavaliers de part et d'autre de la rivière. Toute la nuit nous avons calmement chanté des cantiques et lu des versets de la Bible. Puis à l'aube, au moment où le brouillard se lève, le roi des sauvages a attaqué violemment notre convoi par vagues successives. Ils ignoraient que nous les attendions, ils ont tous été massacrés. Les cadavres des Zoulous s'entassaient devant les roues des chariots. La sortie de Pretorius avait définitivement écrasé l'armée des singes. Dieu a transformé l'eau de la rivière en sang de nos ennemis. Depuis on dit de cette victoire que c'est celle de Blood River, la Rivière Rouge. Voilà comment est née la république de Natalia. J'te la fais courte, parce que la soupe est servie, la mère va hurler comme d'habitude. T'es sûr que tu ne veux pas de ma fille, même pour travailler chez toi ?

— Je suis désolé Caspar, mais ma fiancée arrive avec sa femme de chambre, et je démarre à peine mon entreprise.

— Dommage ! »

« Le bénévolat de Caspar est aussi sec et sombre que ces gens-là », se dit Marc, qui n'est pas habitué à une telle rudesse. À la vigne, le travail est aussi très dur, mais n'empêche pas la joie, la plaisanterie avec ses frères. Et maman... enfin. Marc chasse tous ces souvenirs qui lui font mal, et plonge la cuillère en bois dans son écuelle. Contrairement à ses hôtes, il avale le contenu en silence. Il se sent épié par tous.

Isiban attend le départ de l'homme à la chevelure de paille pour s'approcher de la viande séchée, qui ne ressemble pas à celle qu'elle mange depuis toujours. Elle pose le bout de sa langue sur le bord d'une tranche, mais ne reconnaît pas le goût de cette viande. « Est-il possible que les vaches des citrouilles soient différentes des nôtres ? » se demande la jeune fille.

Elle croque à belles dents ce savoureux mets, en se disant qu'il est certainement meilleur que celui servi dans la maison. Isiban ne mange presque pas l'infâme nourriture que sa patronne lui jette en pâture dans une écuelle, comme elle le fait avec la gamelle de leur chien. Elle se nourrit de ce que la nature lui procure, du lait de vache à même le pis et de ce qu'Ubaba lui apporte, quand il vient la voir.

Au décès de sa maman en couches d'un septième enfant, laissant six petits orphelins confiés à la famille, Ubaba avait pris Isiban en charge. L'amour du grand-père pour sa petite-fille avait été sincère, touchant et instantané. Au grand dam de la famille, il l'avait gardée auprès de lui. De son nom Oumsélé, son grand-père est Imbogui, un récitant. À l'occasion de chaque événement attaché à la vie des familles, comme les mariages, les décès ou les naissances, l'honneur de valoriser les lignées et de chanter la gloire des familles revient aux Imboguis.

Dans la plupart des sociétés africaines, ces historiens traditionnels, Imboguis, récitants, ou ailleurs Guéwel, c'est-à-dire griots, appartiennent à une caste inférieure appelée Nyénios. Ils sont généralement l'équivalent des « intouchables » en Inde. Dans une sorte d'endogamie de caste, leurs épouses doivent appartenir au même groupe que leurs parents, leur condition est héréditaire. Mais en Afrique du Sud, les Imboguis sont choisis sur le seul critère du talent d'orateur, d'historien gardien de la mémoire, et de leurs capacités à restituer celle-ci par des chants rituels.

Un Zoulou appartenant à une lignée noble, comme Oumsélé, peut donc être récitant. Ainsi, les nuits d'Isiban ont été bercées par toute l'histoire de son peuple. « Au début, lui a dit son grand-père, cette terre était habitée par les Khoï, des chasseurs, et les San devenus éleveurs. Puis sont arrivés de toute l'Afrique les Bantous qui les ont bousculés pour s'emparer de leurs pâturages, avant d'occuper tout leur territoire du désert du Kalahari à la montagne Kahlamba, que les immigrants européens ont rebaptisée Drakensberg. Les Bantous maîtrisaient les techniques de la métallurgie et le secret du feu. Ils fabriquaient des outils pour le travail de la

terre et des armes pour tuer. Certains sont devenus des Zoulous et se sont imposés dans ce pays. »

Zoulou est un terme générique adopté par Chaka. Il désignait, à l'origine, un clan mineur, fondé en 1709 par Kantombhela Zoulou. C'était un petit nombre de familles du groupe des Ngunis. Ils avaient migré de la côte est de l'Afrique, pour s'installer en Afrique du Sud vers l'an 800 de notre ère. C'est après avoir « convaincu » et réuni de nombreux peuples bantous par la dialectique de la sagaie que Chaka a pensé que leurs noms, Ngunis, Khosas, Tswanas, Sotos, Ovambas, etc., étaient laids et affligeants pour des peuples conquérants.

Pendant qu'il parlait à son état-major, un grondement de tonnerre venu des montagnes du Sud couvrit sa voix. Il leva les yeux vers le ciel et dit : « Je regarde les peuples et ils tremblent. Voilà pourquoi je ressemble à ce grand nuage où gronde le tonnerre. Alors mon peuple qui me ressemble et s'identifie à moi s'appellera Zoulou, c'est-à-dire Céleste, Ciel. » C'est par ces phrases que Chaka proclama officiellement en novembre 1816, ou 1820, la date n'est pas précise, la naissance de la nation zouloue. Ses sujets décidèrent ensuite de s'appeler entre eux Ama Zoulous, ce qui veut dire les « fils du ciel ».

Chaka a totalement militarisé la société zouloue entre 1820 et les années 1830, en « spartiatissant » un peuple naguère d'éleveurs et d'agriculteurs. Cette nation est constituée d'éléments sous le contrôle de barons locaux. Aucun jeune guerrier ne peut se marier s'il n'a pas d'abord combattu et prouvé sa bravoure. Quant aux Indounas, ils sont nommés par l'empereur lui-même. Ce sont de véritables généraux, commandant chacun plusieurs impis ou régiments. Sur le champ de bataille, ces impis et leurs hommes sont reconnaissables à la couleur de leurs boucliers.

Isiban aime par-dessus tout l'histoire de cet arrière-grand-père, Chaka le grand conquérant, son héros qui avait réalisé tout cela. Lui aussi avait souffert dans son enfance, comme elle aujourd'hui. Chaka avait dû faire face aux rejets et aux humiliations des siens, comme elle de la part des citrouilles boers. Et si Chaka était prédestiné à devenir un grand homme, elle aussi deviendra une grande dame ! Ubaba le lui a promis, alors elle supporte tous les malheurs du monde.

« Isiban, ton père était un Indouna, un grand chef, lui avait dit Oumsélé. Il commandait son impi et combattait les Boers. Ton père avait sous ses ordres un des plus grands impis, composé de cinq compagnies qui comptaient chacune plus de cinquante hommes. »

Isiban entendait Ubaba lui vanter les valeurs de ce grand homme. Elle n'osait jamais lui couper la parole, pour poser la question qui l'intriguait depuis si longtemps : « À quoi ça sert d'être un grand chef entouré de plus d'un millier d'hommes et de femmes, si l'on doit finalement mourir de ces insignifiantes petites billes de métal qui lui avaient transpercé le cœur ? »

Isiban n'avait rien gardé de vraiment concret sur cette histoire. Les souvenirs les plus lointains qu'elle avait de cet homme étaient aussi flous qu'un paysage dans la brume. Mais Ubaba disait qu'il était entré dans la légende zouloue, pour sa bravoure. Il disait aussi que son Indouna de père aimait la faire sauter sur ses genoux. Il paradait souvent avec elle, perchée sur ses larges épaules.

Isiban repense à l'homme citrouille avec des cheveux jaune paille. Elle voudrait tellement passer les doigts dans cette tignasse, qui ressemble aux queues de vache que les hommes attachent à leurs bras et mollets. Cet étranger l'intrigue. C'est bien la première fois que quelqu'un, à part Ubaba, lui fait un cadeau. Une montée de joie réussit à la faire sourire, elle s'en étonne presque. Un hurlement de dindon la sort brutalement de sa rêverie. Elle détache le cheval pour le ramener à l'homme qui occupe ses pensées. C'est la tête baissée qu'elle remet les rênes dans une belle main blanche qui se tend vers elle. Et son cœur de battre.

La déesse noire

Dès la tombée de la nuit, Marc rejoint sa cachette pour assister à nouveau au spectacle si étrange de la veille. Isiban rejoint aussi sa cachette. Elle veut être belle, pour raconter cette journée à sa grand-mère. La jeune fille attache son pagne avec une ceinture perlée, puis pose sur la tête son ischolo, un chapeau dont la base perlée, assortie à la ceinture, hisse haut et fort les couleurs de l'impie que commandait son père.

Déjà en place, son journal sur les genoux, prêt à dessiner, Marc attend avec une fébrilité presque involontaire, en tentant de dompter les fortes vibrations de son corps. Quelqu'un court à allure régulière. Il espère que c'est la princesse noire encore invisible et non une bête sauvage.

Le cœur de Marc bat au rythme de cette course. Isiban apparaît très vite devant la lune, la même scène de douche de rayons lunaires produit le même effet admiratif chez Marc ; il ne rêve pas. À moins que sa vision ne soit tout simplement brouillée, transformée, sublimée par son cerveau sous l'effet de ce bon vin qu'il avale tous les soirs sans modération ! Et puis tant pis, réel ou imaginé, ce qui compte, c'est ce qu'il croit voir... Devant lui commence à danser la splendide jeune fille. Un peu moins guerrière cette fois, plus dans l'offrande ou habitée par ce qui lui semble représenter des gestes de tous les jours. Le chapeau allonge sa silhouette, les mouvements déplacent les pans d'un pagne, qui laissent apparaître de longues jambes musclées. Le chant de la danseuse emporte l'esprit de Marc, hypnotisé par tant de grâce. Est-ce la jeune servante des Van der Meersch qui se transforme en princesse de la nuit ? Il lui semble bien que oui, il doit en avoir le cœur net. Mais après le spectacle, suivre au pas de course une gazelle n'est pas évident pour Marc. Il est plus habitué à galoper sur le dos de sa jument qu'à le faire avec ses propres jambes.

Au détour d'une boucle de la rivière, près du chemin menant à la ferme, il s'arrête net derrière un arbuste. Ses poumons sont en feu, son cœur bat la chamade. Il tremble à l'idée de révéler sa présence, comment le pourrait-il ? Il reste dans son abri de feuillage. Cette jeune fille lui offre sans le savoir des premières fois inoubliables. Marc est déchiré entre fermer les yeux et ne pas pécher ou suivre son instinct d'homme et céder à cette tentation du diable, là sous ses yeux !

Isiban, nue, se lave dans la rivière. Ce spectacle si intime provoque en lui une vive émotion, qui le surprend. Il s'écroule sur le sol à moitié assommé. Il a du mal à se relever et à reprendre ses esprits. Maintenant, la jeune fille sort de la rivière. Ses seins ronds se dressent vers le ciel en offrande aux dieux. Sa peau noire brille de mille feux de lune, captés par les gouttes d'eau qui glissent le long de son corps. Ses fesses rebondissent à chaque pas. Son entrejambe, aussi fourni que sa chevelure, dissimule un secret sensuel que Marc essaie d'imaginer. Même les jeux coquins de sa petite enfance avec ses cousines ne l'ont pas renseigné sur ce qui se cache sous les jupes des filles. L'érotisme de cette scène dépasse de loin ses fantasmes habituels et ce que lui autorise sa religion. La surprise et la honte d'avoir souillé son pantalon se mêlent à ses pensées légères et au plaisir de les avoir découvertes.

Isiban remonte la pente que Red-Lady a empruntée le matin même. Marc a bien assisté à la transformation d'une servante méprisée en sublime princesse zouloue. Maintenant il partage avec elle le secret de sa vie et de sa cachette. Oui, cette magnifique jeune fille est bien la servante des Boers, qui ne voient en elle qu'une petite esclave sans intérêt.

Sur le chemin du retour, Marc est tantôt très en colère contre ces bouseux qui maltraitent une telle grâce, tantôt littéralement porté par ce qu'il vient de vivre. Oui, il ne touche plus terre, c'est Red-Lady qui manifeste son étonnement à voir passer son maître devant elle sans s'arrêter. Puis il revient sur ses pas et se place sur la scène du théâtre magique. Marc est heureux ! Il pose les pieds dans les pas de sa princesse, danse et chante comme jamais il ne l'a fait. Il hurle son bonheur à la lune, qui, imperturbable, continue sa course. À bout de souffle, Marc se pose sur un rocher plat, sorte de table. L'idée d'offrir un cadeau à la déesse noire ajoute de la joie à son allégresse. Maintenant, il n'a plus de doutes, tout cela est bien réel. La jeune princesse noire avait encore rendez-vous avec la lune, et peu importe que sa vision soit réelle ou sublimée !

L'exaltation à son comble, le sommeil loin de lui, Marc décide de prendre la route pour rejoindre son convoi, qui doit être à quelques lieues de Pietermaritzburg. À son tour, il fait d'abord une toilette dans la rivière, un peu plus longtemps que d'habitude, et change de vêtements. Red-Lady, pour d'autres raisons, est aussi enjouée que son cavalier. Le chemin qui les sépare du convoi est propice à la réflexion. Marc établit son plan : livrer la cargaison à lord Chelmsford ; lui présenter ses respects et ceux de sa famille ; lui demander des nouvelles de ses deux frères ; puis retourner au plus vite assister au spectacle le plus extraordinaire du monde. Ah oui ! avant de repartir, il lui faut trouver un cadeau à déposer sur la table aux offrandes.

*

Richard et François, les deux frères de Marc, avaient rejoint l'armée anglaise un an auparavant. La raison officielle en était le manque de travail à la propriété. Il faut dire que deux attaques successives de mildiou sur la vigne avaient fortement diminué la masse des travaux. Marc, cependant, savait que l'autorité parfois violente de son père y était pour quelque chose. C'est en tout cas la raison pour laquelle le jeune homme, encouragé et aidé en cela par son grand-père, Georges, avait décidé de commercialiser le vin à partir de Durban, loin de la propriété. Le projet de Marc était de diversifier, à l'import comme à l'export, le choix des marchandises proposées, surtout celles venant de l'Orient.

Il vient, avec Red-Lady, d'atteindre le sommet d'une grande colline. Sans que l'un commande à l'autre, ils s'arrêtent, totalement émerveillés, le souffle coupé par la vue qui s'offre à eux.

Cette région du Natal est délimitée par les fleuves Nzimkhulu au sud et Tugela au nord. Elle est située entre la mer et les montagnes, et couverte d'immenses forêts où coulent de nombreux fleuves. C'est un environnement idéal pour l'élevage et les récoltes. Il y pleut beaucoup et la terre est riche. Les vents de mousson en provenance du sous-continent indien arrivent chargés de pluie en été. La montagne du Khahlamba arrête une partie des nuages, qui arrosent copieusement le couloir côtier. Ce mécanisme naturel est le véritable château d'eau de l'Afrique australe. Vers l'ouest coule l'Orange. Long de deux mille cent soixante kilomètres, il est l'un des principaux fleuves du pays et sert de frontière naturelle avec la Namibie. Grossi de la Caledon, l'Orange se jette dans l'océan Atlantique, après avoir traversé tout le plateau dans sa largeur. Vers l'est, de nombreux cours d'eau, presque parallèles, se déversent dans l'océan Indien, de la Great Fish au sud jusqu'aux Pongola et Maputo au nord. Ces fleuves ont souvent servi de frontières naturelles. C'est ainsi que la Great Fish et la Great Kei ont délimité la progression de la colonie des Blancs du Cap aux dépens des populations africaines.

Autour de la montagne du Khahlamba, la végétation est très abondante. Les hivers peuvent être rigoureux dans la région, mais le climat est en général assez clément. Ce pays possède, grâce à sa grande variété de paysages, une faune et une flore très diversifiées. Les déserts, savanes arides, savanes humides, forêts,

montagnes et côtes offrent des niches écologiques pour les nombreuses espèces animales et végétales. Des populations très importantes de mammifères marins vivent aux abords des côtes, notamment atlantiques, parmi lesquelles des baleines, des dauphins, des globicéphales et de très importantes colonies de pinnipèdes.

En ces lieux, le paysage du petit matin est stupéfiant de beauté. La brume qui s'élève entre les collines laisse du répit à la faune et à la flore des vallées encore endormies. De temps à autre, un cri ou un grognement vient déchirer le silence de la nuit finissante. L'odeur de terre humide et d'herbe monte avec la brume et, très loin dans le ciel, une lueur rose annonce le lever du soleil.

Marc tourne la tête, regarde la lune qui disparaît petit à petit, et sourit en pensant à Isiban, tout aussi sublime que cette nature. La revoir, vite. Red-Lady donne tout ce qu'elle a dans les jambes, tant et si bien que Marc retrouve son chargement à quelques lieues de Pietermaritzburg.

« Ah ! jeune homme, vous êtes à l'heure. J'ai horreur des gens en retard ou en avance. Comme je le dis toujours, avant ou après ce n'est pas convenu donc pas convenable, n'est-ce pas ? »

Lord Chelmsford porte droit l'uniforme de général commandant de l'armée anglaise. Il arbore une barbe parfaitement taillée ; peut-être en hommage à ce grand soldat russe, Alexandre Vassilievitch Souvorov, comte de Rymnik, prince d'Italie, comte du Saint-Empire romain germanique et au service du tsar. Ce grand soldat n'a jamais perdu une bataille. Souvorov est l'auteur d'un ouvrage militaire, La science de la victoire, que Chelmsford a là, posé sur son bureau. Cet ouvrage, Marc l'a lu, mais préfère s'en tenir au commerce du vin, même si, quelquefois, ce négoce est aussi une autre guerre, celle de la ruse et des nerfs.

« Asseyez-vous, jeune homme, puis-je vous offrir un cigare, ou du sherry peut-être ? À moins que vous ne préféreriez un verre de votre merveilleux vin ?

— Une tasse de thé fera l'affaire. »

Marc ne souhaite qu'une chose, repartir très vite pour rejoindre sa princesse zouloue.

« Nous devons avoir une discussion, jeune homme...

— Marc Jaubert, monsieur, vous pouvez m'appeler Marc.

— Parfait ! Marc, j'ai beaucoup de respect pour votre famille. L'engagement de vos deux frères dans l'armée de Sa Majesté prouve à quel point vous partagez nos valeurs. Tout cela m'assure également que tous les Afrikaners ne sont pas... comment dire ? primaires, n'est-ce pas ! »

Marc a fréquenté suffisamment d'officiers anglais dans sa vie pour savoir que Chelmsford ne pose pas de questions. L'avis de ses interlocuteurs lui importe peu. Non, Chelmsford s'écoute parler. Sa suffisance, son arrogance le portent à croire qu'en dehors de lui et de quelques autres, mais très rares, nul ne détient la vérité.

Donc l'Anglais continue son monologue :

« Nous vivons une période préoccupante, entre les Zoulous qui veulent élargir leur territoire en descendant vers Le Cap et les Boers qui refusent l'ordre de l'Empire britannique. Nous avons besoin de renseignements sur les déplacements des uns et des autres, et tout ce que vous pourrez voir ou entendre nous intéresse. Voulez-vous être mes oreilles et mes yeux, jeune homme, vous qui voyagez beaucoup, apparemment, avec votre travail ? »

Pour la première fois, depuis le début de la conversation, que lord Chelmsford attend une réponse, Marc n'en a pas.

« Prenez votre temps, jeune homme, mais sachez que vos renseignements peuvent permettre à un grand nombre de soldats de garder la vie, et vos frères en font partie. Peut-être aimeriez-vous passer les fêtes de Noël ensemble ? »

Marc vient de réaliser le piège habile et sournois de l'officier anglais. Cette sorte d'inimitié ancestrale entre Français et Anglais resurgit en lui :

« Possible ! Je ne suis pas de tous les transports, mais les hommes qui travaillent pour moi peuvent servir de relais.

— À la bonne heure ! Vous avez remarqué quelque chose de précis sur ce dernier transport ?

— Non, j'ai évité le chemin habituel pour chercher un autre itinéraire le long de la rivière Bushman. Je n'ai rien trouvé de spécial et rien vu d'anormal.

— Parfait ! Je vous laisse. Passez chez mon secrétaire, qui réglera votre facture. Je compte sur vous, jeune homme, heu... Marc Jaubert, c'est bien cela ? »

Marc, en bon commerçant, se retire, le sourire aux lèvres, mais la colère au ventre. « Ce salaud vient de placer la vie de mes frères entre mes mains », se dit-il. La rage tourne en boucle, au fond de lui-même, il éructe. La fourberie des Anglais n'a pas de limites, lorsqu'il s'agit de s'appropriier les biens et les territoires pour la plus grande gloire de Sa Majesté. La toute-puissance britannique vole, pille, écrase ceux qui veulent garder leur indépendance. Pour parvenir à ses fins, elle impose sa politique, manipule les autres, quitte à décimer des peuples jugés inférieurs.

Il faut dire que, depuis le milieu du XIX^e siècle, justifiées par les compromissions historiques des penseurs des Lumières avec les idées racistes, des théories comme le racisme scientifique imprègnent les esprits d'un grand nombre d'intellectuels en Europe. Au début des conquêtes, les Anglais mettaient en avant la supériorité scientifique et technique de leur civilisation sur celle des « peuples attardés ». Maintenant ils cherchent une « justification raciale » à leurs actions coloniales.

Les sociologues et scientifiques britanniques ont pris l'affaire en main, présentant les peuples noirs comme « des êtres vivants, similaires aux animaux ». Ils s'appuient sur l'une des références scientifiques du moment, Charles Darwin, qui a conclu ses travaux en affirmant : « L'homme s'est élevé de la condition de grand singe à celle d'homme civilisé, en passant par les stades d'homme primitif et d'homme sauvage. Le degré le plus fini de l'évolution a été atteint par l'homme blanc. » Darwin considère, par exemple, les aborigènes d'Australie et les nègres « comme étant autant développés que des gorilles ».

Implicitement ou explicitement, l'interprétation que ses compatriotes font de sa thèse est que l'oppression perpétrée sur ces peuples n'est qu'une « loi de la nature ». Approche du monde très commode au moment où l'Angleterre est en passe de fonder un grand empire colonial, « où le Soleil ne se couche jamais ». Le « darwinisme social » lui offre ainsi une base prétendument scientifique pour légitimer racisme et domination de tout « peuple non civilisé ». Cela promet des lendemains mouvementés en Afrique du Sud, Noirs et même Boers n'ont qu'à bien se tenir. Dans ce pays, l'infériorité des Noirs était déjà systématiquement théorisée par les Boers, bien avant la colonisation anglaise. Maintenant les Anglais l'accentuent.

De cette approche fallacieuse des peuples africains découle l'antagonisme ethnique et culturel entre une minorité blanche d'immigrés ou de colons, qui veut conserver tous les privilèges, et une majorité noire que cette minorité souhaite tenir sous tutelle.

Les Blancs calvinistes, maintenant presque devenus des alliés objectifs des colons anglais, voient la majorité noire comme un péril à contenir et à utiliser. Avant même d'avoir complètement colonisé le pays, les Anglais ont annexé les territoires des Noirs. Leurs populations ont été déplacées vers des ghettos bientôt juridiquement légalisés. Cette mesure arbitraire, qualifiée de « politique indigène », mise en place par le Royaume-Uni, est en train de réduire ces « dépôts » en simples réservoirs de main-d'œuvre corvéable à merci. Les Anglais y puisent des hommes, qu'ils exploitent dans les pires conditions de travail des mines. Par des lois iniques, ils éliminent du circuit économique la paysannerie noire indépendante, en en faisant un sous-prolétariat agricole.

Marc comprend aisément la rébellion des Zoulous que lord Chelmsford s'apprête à mater. « Je hais les Anglais. Mes frères, que défendez-vous en allant vous battre à leurs côtés ? Après en avoir fini avec la résistance des populations noires, ils s'occuperont de nous... », se dit-il. Le jeune homme est furieux. S'il n'avait pas rejoint son convoi, il ne serait pas tombé dans le piège de lord Chelmsford.

João Da Silva et son équipe déposent les derniers tonneaux, avant de se rendre au magasin général pour y laisser quelques paquets, charger du bois pour un constructeur de maisons de Durban et compléter leur ravitaillement personnel.

Marc entre dans une boutique et s'approche de la patronne qui tient un rayon pour dames. Il lui demande un colifichet à offrir à sa sœur. Jamais il n'avait pénétré dans le monde si intime des femmes. Il y découvre des nécessaires de toilette, des cosmétiques, des fers à friser, des rubans de toutes les couleurs, des vêtements, des rouleaux de tissus, des passementeries, des chapeaux et coiffes...

« Fichtre, les femmes ont besoin de tout cela ? »

— Parce que vous croyez qu'une femme qui se lève le matin est naturellement coiffée, pomponnée et fraîche ? »

Marc ne répond pas. Il imagine mal sa princesse noire, si belle et naturellement, utiliser tous ces attirails. Magnifique, Isiban l'est sans artifices. Mais il se souvient que sa mère et sa petite sœur mettaient quelquefois un certain temps à les rejoindre au petit déjeuner. Il n'avait jamais imaginé à quoi elles pouvaient réellement s'occuper.

*

Lorsque le grand-père d'Isiban lui rend visite, à chaque pleine lune, les Van der Meersch sont contraints de lui laisser du temps libre. Il faut sauver les apparences. Isiban doit passer pour une servante, non pour une esclave. Alors que ses conditions d'emploi, ici, ne se distinguent de l'esclavage que parce qu'elle est libre de s'en aller. Mais à quoi bon être libre de disposer d'elle-même, si elle ne l'est pas d'être où elle voudrait être ? Isiban ne voit pas de différence entre esclave et servante, si ce n'est que son grand-père veille sur elle et que les Van der Meersch ont peur des représailles, s'il lui arrivait quelque chose. En fait, elle ne se sent ni libre ni vivre. Le temps « libre » qu'ils lui accordent, elle devra le rattraper, puisque, à leurs yeux, c'est du temps perdu.

Isiban et son grand-père descendent près de la rivière pour parler. Le vieil homme lui donne des nouvelles de ses frères et sœurs, et du village. Puis tous deux s'inquiètent de la présence des Anglais de plus en plus nombreux dans la région. Ils se disent que ça ne présage rien de bon, surtout qu'ils vivent le M'fécane depuis si longtemps. Et pour le vieux Zoulou, ce n'est pas fini. Ils connaîtront sûrement encore les habituels affrontements meurtriers.

Dans la mémoire zouloue, le M'fécane est la formation d'une nation par le feu, le fer et dans le sang. « Après avoir pris le pouvoir, dit-il un jour à Isiban, Chaka décida de réorganiser les structures civiles et militaires de son petit royaume. Ses projets de conquête visaient un ensemble beaucoup plus vaste. Le trône d'un petit royaume de cent soixante-dix kilomètres carrés, peuplé seulement de sept mille âmes pour environ deux mille trois cents combattants, ne pouvait être que le tremplin d'ambitions plus grandes. Il décida d'attaquer et de réduire tous les clans voisins. Ce fut le temps lointain où la sagaie tuait les hommes et la famine meurtrissait la terre. Une cascade d'événements violents et sanguinaires fut à l'origine de la formation du puissant Empire zoulou. Ce M'fécane, au sens où le concevait Chaka, ne s'est réellement arrêté que vers 1835, soit longtemps après la consolidation de son empire. »

Le mot M'fécane est polysémique. Il peut aussi bien vouloir dire « migration forcée », « terreur », que « temps des troubles », « guerres incessantes » ou « famines atroces ». Durant cette période, des guerres fratricides ont fait de nombreuses victimes, provoquant destructions et famines. L'histoire de l'Afrique du Sud fut alors une multitude de petits tremblements de terre. Chaka avait compris le danger du tribalisme et de l'éclatement des peuples bantous. Il avait tenté de l'éviter par une épopée sanglante, durant laquelle il réussit à battre, à intégrer ou à écraser sans pitié nombre de miniroyaumes qui évoluaient dans une anarchie indescriptible. D'autres, mieux organisés, lui ont échappé, en s'enfonçant dans les forêts et les grottes qui parsèment le pays. Toujours est-il que de nombreux clans, qui avaient refusé à tort ou à raison d'épouser les

objectifs du jeune conquérant bantou, ont purement et simplement disparu. La mémoire africaine a aujourd'hui oublié jusqu'à leurs noms. Ces peuples, à la recherche d'unité, d'idéal et de véritables guides, s'interrogeaient depuis trop longtemps sur leur avenir. L'intervention de cet homme au charisme exceptionnel fut un véritable cataclysme pour des sociétés figées dans une stérile incertitude. Le cyclone que cet impitoyable cavalier nègre de l'apocalypse fit souffler sur son passage aura saccagé avec une exceptionnelle brutalité les fondements mêmes de cette configuration ethno-sociale complexe, désunie et décadente. La conception que Chaka avait de la vitesse, comme il l'avouera plus tard, est qu'elle est une synthèse instinctive de toute force en mouvement. Il avait agi avec une rapidité phénoménale, pour éviter que ne se reforment dans le pays les entités réactionnaires qui avaient tant paralysé les peuples bantous alors que l'immigration européenne menaçait le pays.

Isiban et son grand-père savent donc qu'ici la paix mettra longtemps à s'imposer.

« Ubaba, une citrouille, avec des cheveux jaunes comme de la paille et des yeux bleus comme le fleuve, est venue à la ferme. J'ai amené sa jument sous un arbre. Il a laissé des tranches de viande séchée sur une pierre. Il savait que j'étais là. C'est pour moi qu'il a fait ça. La viande était fondante et ne ressemble pas à la nôtre. Tu crois que la viande des vaches des citrouilles n'a pas le même goût que celle des nôtres ?

— Non, les vaches prises aux citrouilles lors de nos victoires n'ont rien de différent. Le lait que tu bois à la ferme de tes employeurs n'a-t-il pas le même goût que celui que tu bois au village ? Ce n'est peut-être pas de la vache que tu as mangé. C'était bon ?

— Oh oui !

— Tu as eu peur de cet homme ?

— Non, et sa jument est calme avec moi.

— Nous avons repéré il y a quelques jours un convoi qui allait à Pietermaritzburg. D'après notre informateur, c'est de l'iwayini, du vin pour les Anglais. Ils vont bien repasser, je vais les faire suivre jusque chez eux. Tu sais, depuis la fondation de l'empire, nous avons gardé la même organisation et mis en place un système de renseignement sur tout le territoire et au-delà des frontières. Des Dhekas, des espions, des veilleurs, sont placés chez des Boers influents, dans l'armée anglaise comme domestiques, sur les routes et dans les ports. Ils ont pour mission, en plus du renseignement, de diffuser des informations vraies ou fausses en fonction de nos besoins. Un impi entier est affecté à cette tâche. Son Indouna transmet les informations qu'il obtient directement à son chef de guerre. »

Ubaba, en qualité de récitant, a une grande influence auprès de ces Indounas. Il lui suffit d'avoir en mémoire l'histoire de leurs familles pour qu'ils le respectent, l'écoutent et lui donnent les informations qu'il souhaite obtenir.

« Je garde un œil sur cet homme blanc mais, en attendant, sois prudente si tu le revois. »

Le vieil homme commence à dire homme blanc et non citrouille.

La rencontre

La visite d'un nouveau client a servi de prétexte à Marc : il laissera le convoi du retour entre les mains de João Da Silva. Le chargement est lourd. Quelques jours supplémentaires seront nécessaires à son acheminement jusqu'au dépôt des Jaubert. Marc vient de s'offrir quinze nuits pour retrouver sa princesse. Le cavalier et sa monture, chacun ses raisons, ont envie de flâner. C'est en début de nuit qu'ils arrivent au « Luneland ».

Marc s'approche de la pierre plate pour y déposer son premier cadeau. L'homme et sa jument descendent à la rivière. Chacun vaque à son rafraîchissement. L'animal se tient debout dans l'eau jusqu'au flanc et tente d'avalier la rivière ; l'homme se détend dans l'eau et se lave.

Marc attache Red-Lady à bonne distance du lieu magique. Il la bichonne tout en lui parlant de sa princesse noire :

« J'ai bien vu comment tu la regardes, Red-Lady, ne sois pas jalouse, elle est à moi, tu n'y touches pas », plaisante-t-il.

Puis le spectacle commence.

Marc contemple la lune qui illumine toute la vallée d'une éblouissante clarté, et l'émotion fait battre son cœur à un rythme inhabituel. Alors qu'il s'en alarme, il réalise que c'est la course de sa princesse qui lui donne ce tempo. Marc s'installe derrière son rocher et laisse son corps accompagner les foulées de la jeune fille. Puis le doute s'installe : « Et si elle ne voit pas mon cadeau ? Et si elle le voit et le jette ? Et si elle se sauve en courant ? Ce n'est peut-être pas une bonne idée, je retourne le chercher... »

Isiban ne lui en laisse pas le temps, elle arrive et commence son rituel. Elle prend sa douche de lune et Marc retrouve sa part d'émotion. Puis, doucement, Isiban se blottit dans les bras de sa « grand-mère ». Elle ne pleure pas. Quelque chose a changé dans sa misérable existence. Elle murmure à la lune son secret, ses espoirs, ses rêves.

Marc n'ose pas bouger d'un cil, de peur de briser cet instant si intime. Il lui semble que son cœur résonne dans toute la vallée, sans pouvoir le calmer.

La danse d'Isiban le met en transe. Il se laisse aller à la beauté du spectacle. Lorsque les pas de la danseuse la rapprochent du rocher, un éclair de lune se reflète sur son visage. Surprise, Isiban arrête son geste devant le rocher plat où se trouve le petit miroir.

Marc se fige instantanément. Isiban prend l'objet dans ses mains, le tourne puis le retourne avec une attention toute particulière. Elle sait ce qu'est un miroir, sa patronne en possède un plus grand, mais Isiban ne l'a jamais touché. Celui-ci est enchâssé dans la carapace d'une petite tortue, et tient parfaitement dans le creux de sa main, qu'elle monte à hauteur des yeux. Sa tête bouge en même temps que sa main. Elle se regarde en faisant des mimiques, tire la langue ou fait de gros yeux. Comprenant que cette chose n'est pas tombée du ciel, elle commence à regarder autour d'elle. Elle ne voit personne. Marc ne bouge pas.

« Yoho ? » crie la jeune fille.

Marc est tétanisé.

Puis un cri plus fort que le premier résonne comme une peau de tambour dans le cœur de Marc. Il est trop paralysé pour pouvoir bouger.

« Yohooo... ? »

Marc doit se montrer, aller vers elle et la saluer ; le but du cadeau est bien celui-là, même s'il n'a pas préparé la rencontre. Et puis, au moment où il rassemble tout son courage pour la rejoindre, il aperçoit Red-Lady qui avance vers la jeune fille.

Marc se lève doucement et surprend sa princesse. Il parle, il caresse le chanfrein et la joue de sa monture, qui apparemment est aussi sous le charme. Red-Lady est fascinée par Isiban. « Ma jument m'a doublé sur ce coup-là », se dit Marc, mais il l'en remercie. Isiban ne semble pas surprise de voir le jeune homme sortir de sa cachette. Elle le laisse s'approcher sans un geste, sans un battement de cils. Son regard sur Marc oblige celui-ci à garder ses distances, puis elle lui tend le miroir.

Marc, instinctivement, mime le geste de l'offrande vers elle, la paume vers le ciel :

« Il est pour toi, c'est un cadeau, accepte-le s'il te plaît.

— Qui es-tu et pourquoi tu es là ? demande-t-elle en zoulou. La lune et moi c'est un secret de femmes, tu ne dois pas le violer. »

Sa voix se veut autoritaire. Marc sent bien que ce n'est pas son timbre naturel. Il ne comprend pas ce qu'elle dit, mais prononce le seul mot zoulou qu'il connaît, c'est-à-dire bonjour :

« Sawubona !

— Sawubona, je veux savoir qui tu es », lui répond Isiban.

Sans bien comprendre la question, Marc répond naturellement et se présente :

« Je suis Marc Jaubert, négociant en vin à Durban. Le destin m'a dirigé vers toi ! »

Il lui parle en anglais, langue que manifestement elle ne comprend pas.

Il répète la même phrase en français, pas de réaction.

Puis en afrikaans.

Là elle se bouche immédiatement les oreilles, en faisant une grimace de dégoût.

Marc rit de bon cœur. Il comprend que ça ne va pas être facile. Il s'assoit par terre et invite Isiban à faire de même. La jeune fille hésite un moment, puis reçoit un coup de museau de Red-Lady. Pour la première fois, elle esquisse un sourire et s'installe face à l'homme.

Ils se regardent et Marc, avec l'index pointé sur sa poitrine, dit en anglais :

« Mon nom est Marc, quel est ton nom ?

— Nom ? »

Il répète son geste en prononçant son prénom, puis dirige son index vers elle.

« Marc ? »

Mauvaise réponse, il recommence :

« Moi c'est Marc, et toi ?

— Isiban !

— Toi, tu es Isiban, et moi Marc !

— Isiban, Marc. Marc, Isiban », répète-t-elle.

Ils viennent de faire un premier pas dans la compréhension, et ne peuvent plus s'arrêter là.

Isiban lui montre la lune et prononce son nom en zoulou :

« Inyanga !

— Inyanga ? Lune !

— Lune ? Inyanga !... Ihhashi ?

— Cheval !

— Cheval ? Ihashi ! »

Ils rient parce qu'ils commencent vraiment à faire des progrès.

C'est le départ de la lune qui les alerte. Ni l'un ni l'autre n'a vu le temps passer. Isiban se lève d'un bond. Elle doit partir très rapidement. La peur se lit sur son visage. Marc lui propose de monter sur la jument. Elle refuse et se sauve très vite.

Le jeune homme reste sur place, immobile. Par la pensée, il suit Isiban dans sa course le long de la rivière et l'imagine prendre son bain. Le souvenir de sa princesse nue sortant de l'eau le fait rougir de honte. Mais il n'éloigne ni les images ni les sensations... Puis il la laisse près de son vestiaire de roche.

« Isiban ! Isi ? Isiban... Ce nom est aussi beau qu'elle... Isiban... », se dit-il. Un bonheur immense l'envahit. Marc veut danser comme elle et pour elle, avec sa fougue si intense. Il commence à bouger son corps maladroitement, à lever les pieds, chanter et hurler son nom, Isiban. Il continue à danser et chanter si fort, si mal, si intensément, qu'il finit par s'effondrer au sol et s'endormir.

Isiban court encore plus rapidement que d'habitude. L'angoisse d'être surprise au petit matin par l'un des Van der Meersch est plus forte que la joie que lui procure sa rencontre avec Marc. Elle laissera l'émotion l'envahir lorsqu'elle sera dans l'étable. Pour l'heure, son bain expédié, elle se change rapidement et dépose son trésor au fond de sa cachette.

Elle est attentive à tous les bruits venant de la maison principale et pénètre dans l'étable le plus discrètement possible, afin d'éviter la réaction des quelques vaches qui s'abritent de la nuit. Isiban s'allonge dans la paille, aux couleurs des cheveux de Marc. Marc ! Marc ! Elle sourit. Elle se répète les mots qu'il lui a appris : cheval, lune, herbe, pierre, arbre... Avant d'avoir fini sa liste, elle s'endort.

Depuis presque une semaine, les deux jeunes gens répondent chaque soir à l'appel de la lune. Ils apprennent à communiquer, à se comprendre, à se décoder, lui le huguenot, elle la Zouloue. Isiban a touché la paille qui se trouve sur la tête de Marc. Marc a effleuré le bras d'Isiban et ressenti un frisson au contact doux de sa peau. Alors il lui offre une étole de soie venant de Chine. Marc touche simultanément l'étole et la peau d'Isiban. Les couleurs vives la fascinent, elle caresse l'étole à son tour et la peau de Marc en faisant la moue, ce qui les fait rire tous les deux.

Un soir, Marc lui fait comprendre qu'il veut danser. Elle lui apprend donc les pas, les gestes et prend son rôle de professeur très au sérieux. Mais la gaucherie de Marc transforme le cours en crise de fou rire. Épuisés, ils s'assoient, elle raconte l'histoire de la danse qu'elle effectue tous les soirs devant sa grand-mère la lune :

« Les peuples sud-africains ont toujours dansé, dit-elle à Marc. Mais au début de l'Empire zoulou, c'est Chaka qui a conçu et enseigné à ses hommes l'art des danses guerrières. La mémoire des récitants nous dit qu'un soir de pleine lune il entraîna ses impis sur les champs d'épines. Ensuite, il se mit à danser, levant très haut les jambes et frappant du talon la terre rouge de toutes ses forces. Il dit à ses guerriers : "Dansez avec moi. Frappez très fort le sol pour durcir vos pieds. Ainsi vous pourrez évoluer au-devant de vos ennemis. Jusqu'au dernier, vous les battrez. À la prochaine pleine lune nous danserons à nouveau tous ensemble."

« Moi aussi, je veux danser avec toi encore et encore », lui dit Isiban.

Marc ne comprend pas ce que raconte la jeune fille. Ce qui lui importe, c'est de la regarder, de décoder ses gestes, d'admirer ce visage qui avec le temps, au gré des nuits, se détend. Ses yeux légèrement en amande sont d'un noir profond. Ils donnent à son regard la pureté d'une enfant qui découvre le monde. Oui, elle a la naïveté d'une enfant, mais un corps de femme déjà. Marc est fasciné depuis son premier regard posé sur elle.

Son corps est aussi vallonné que le paysage qui l'entoure, comme s'il était toujours resté hors de portée du méchant traitement que lui infligent les Van der Meersch. Toutes les nuits, Marc et Isiban partagent de la viande séchée, des fruits. Un soir, Isiban demande le nom de l'animal qui donne une viande si bonne :

« Gogobeza ? l'interroge-t-elle en montrant sur sa propre tête des cornes.

— Non, dit Marc en cachant les cornes, le petit de la vache, un veau.

— Inkonyane ? Vous, les Blancs, vous mangez le bébé de la vache ? »

Isiban semble dubitative et continue :

« Chez nous, le bétail est la richesse, la récompense pour un acte de bravoure, notre monnaie d'échange. La légende dit même que la bouse de vache est source de protection divine. Manger son petit, c'est manger sa richesse ! Vous, vous utilisez des imalis, de l'argent, ce n'est pas bon d'après Ubaba. Chez nous, la richesse c'est la vache, pas des petits ronds en métal. »

En fait, son grand-père de récitant avait raconté à Isiban que Chaka avait même instauré un rituel journalier pour la traite des vaches. Il commençait par faire danser les impis devant lui. Des guerriers spécialement désignés relataient des récits de grandes batailles. C'était là une manière de rendre les honneurs aux vaches, avant de les traire. Ensuite, on guidait les bêtes à l'intérieur de l'enclos. D'autres guerriers leur faisaient une haie d'honneur jusqu'aux étables royales.

Tout le monde attendait que les vaches se positionnent pour la traite. Cette tâche revenait aux éleveurs qui s'avançaient en une longue file, leur seau au-dessus de la tête pour éviter la poussière. Le premier de la colonne attendait que l'empereur donne l'ordre de commencer.

Sentant la fascination de la jeune fille pour le bétail, Marc, plus ému encore, a envie de la prendre dans ses bras, mais ce n'est pas encore convenable. Alors il se lève et s'incline devant elle. Il lui tend une main, la mène devant la lune et commence un pas de danse, une de ces danses populaires que ses arrière-grands-parents ont ramenées de France. Cette danse en couple implique une proximité qu'Isiban ne semble pas refuser. C'est un bon début, se dit le jeune homme.

Pour la dernière nuit passée en compagnie d'Isiban, Marc lui offre un petit bouddha en jade à porter autour du cou. Il lui explique que c'est la représentation d'un dieu du pays des « hommes jaunes ». Un dieu de sagesse et de bonté. Isiban le regarde en détail, puis ôte la coque en paille tressée qui retient ses cheveux. Elle glisse l'amulette dans une mèche de cheveux au sommet de sa tête :

« Il n'y a que toi et moi qui connaissons ce secret. »

Puis elle enferme sa masse de cheveux dans la coque, qui tient grâce à une tresse qui lui barre le front.

Red-Lady annonce bruyamment l'approche d'un danger. Marc se lève immédiatement, et s'apprête à faire face à l'intrus. Isiban s'approche d'elle pour la calmer :

« C'est Ubaba, je lui ai demandé de venir te voir ! »

Elle se précipite dans les bras d'un vieil homme, mais encore solide malgré les marques du temps sur son visage et ses cheveux. Il porte un simple pagne en peau de vache, un bâton de berger et un sac en cuir de vache en bandoulière. Lui et Isiban regardent Marc qui se tient debout, surpris par l'arrivée de cet homme :

« Ubaba est Imbogui, récitant. Il est très respecté dans notre village. Son père était Imbogui, le père de son père était l'Imbogui de Chaka, mais avant le père du père de son père avait un don, celui de transmettre l'histoire du monde et de ses habitants. »

Le vieil homme s'approche de Marc et le salue :

« Je m'appelle Oumsélé, je suis l'Ubaba d'Isiban. »

Marc rend la politesse :

« Mon nom est Marc Jaubert et je suis l'ami d'Isiban. »

Marc ne comprend pas ce que dit Isiban sur son compte, et le regard d'Oumsélé sur lui ne l'informe pas plus sur ses sentiments à son égard. Après quelques minutes de silence et d'observation, le grand-père d'Isiban les invite à s'asseoir et commence à parler. Son discours n'est pas long. Il sort de son sac un bracelet perlé et le tend à Marc. Ce geste, le jeune homme le comprend. Il vient d'entrer dans un processus de fiançailles zouloues.

La visite inattendue d'Oumsélé officialise sa rencontre avec Isiban, à la manière traditionnelle. Marc est content de l'événement, mais doit leur annoncer son prochain départ. Il se sent gêné, le plus difficile pour lui sera de l'expliquer. Il cherche alors des cailloux blancs, en présente un pour symboliser la lune. Puis montre les sept autres, qu'il aligne sur le sol l'un après l'autre. Marc dessine trois personnages qui les représentent. Il

efface le sien, pour le situer plus bas. Puis le déplace progressivement jusqu'à la septième lune, où il retrouve sa place auprès d'eux. Ensuite il explique :

« Il faut que je rentre à Durban pour mes affaires. J'organise les prochains convois et je reviens dans sept jours. »

Oumsélé acquiesce de la tête. Isiban se sent triste lorsque Marc enfourche Red-Lady. La jument approche son museau de la jeune femme, comme pour la consoler.

Le retour

Marc a rejoint son convoi à une lieue de Durban. João Da Silva, son contremaître, lui relate les petites péripéties du voyage. Marc l'écoute avec un certain détachement qui n'échappe pas au Portugais. Il avait été second à bord du bateau qui livrait de la marchandise entre Le Cap et les ports de la côte est. Marc avait remarqué ses talents lors des débarquements et des embarquements : il était attentif aux hommes comme aux chargements. Son sens de l'organisation avait plu à Marc, qui avait décidé de le débaucher.

João est marié à une métisse du nord du Cap. Ils sont venus s'installer à Durban, dans une petite maison à côté de celle de Marc. Tisha, la femme de João, est enceinte de son premier enfant. Elle est bien heureuse d'avoir quitté Le Cap et l'hostilité des Anglais envers les métis, les bastards comme ils disent avec dédain et la moue aux lèvres.

Au moment où les charrettes, les bœufs et les hommes passent l'enceinte de la propriété de Marc, ils sont accueillis avec joie par les familles des porteurs, et Tisha, le ventre en avant. Les femmes ont dressé de longues tables et préparé un grand rougail de saucisses avec du riz et des haricots rouges pour nourrir l'équipage. Ces moments festifs rappellent à Marc le temps des vendanges quand toute la famille et les vendangeurs ripaillaient ensemble. « Enfin, du vivant de maman... », pense-t-il, avant de ravalier sa peine.

Marc aime vivre ces instants de retrouvailles dans les yeux et les attitudes de ses compagnons de voyage envers leurs épouses. L'idée du bonheur le ramène instantanément vers Isiban. Il aime cette jeune femme. Il sait maintenant qu'il ne peut imaginer sa vie sans elle. Marc porte le bracelet qu'Oumsélé, le grand-père, lui a offert et c'est pour lui un témoignage d'acceptation. Pour la première fois de sa vie, il envisage l'avenir avec une femme à ses côtés ; et elle est noire !

« Je ne sais pas si tu as trouvé un chemin ou un "but", mais tu me sembles bien perturbé depuis que tu nous as rejoints », lui dit João, ironique.

Marc ne l'a pas entendu s'approcher. Il est un peu surpris par cette arrivée :

« Peut-être bien les deux, mon ami.

— Le bracelet que tu portes depuis notre retour a quelque chose à voir avec ce "but" ou le chemin ?

— Surtout avec le "but", j'espère. Elle s'appelle Isiban, c'est une déesse zouloue.

— Tu as une idée des embûches sur la route que tu devras parcourir avec ton "but" ?

— Je ne peux même plus imaginer ma vie sans elle.

— Alors Tisha et moi serons heureux de l'accueillir parmi nous.

— Merci João ! Je vais devoir m'absenter encore pour la retrouver, nous en reparlerons demain si tu veux bien ? »

João lève son verre de bière vers Marc, puis retourne rejoindre les convives gais et bruyants.

Il reste deux jours à Marc pour organiser son retour auprès d'Isiban, et le travail ne manque pas. Il attend des

chargements de vin du Cap et de la marchandise de Chine. Les Anglais raffolent des services à thé en porcelaine, et il n'est pas mécontent de ses premières ouvertures sur l'Orient.

« Mon entreprise prospère, malgré les malédictions de mon père. Contrairement à lui, je ferai d'Isiban mon épouse et non une maîtresse cachée, comme il le fait avec Reesa depuis la mort de maman », se dit-il.

La mort prématurée de sa mère avait laissé une plaie béante dans le cœur de Marc. Il n'avait que neuf ans lorsque Georges, son grand-père, le retrouva au pensionnat du collège où il étudiait. « Viens là petit, lui avait-il dit en lui tendant les bras, j'ai une douloureuse nouvelle à t'annoncer. » Il avait maintenu son petit-fils serré fort contre lui : « Ta maman est morte d'une forte fièvre la semaine dernière ; on l'a enterrée il y a trois jours. » Marc n'avait pas pleuré et son grand-père l'avait tenu longtemps encore dans ses bras.

Sa douleur est toujours là, tapie dans le cœur et prête à se réveiller à chaque émotion. Est-ce l'amour qu'il éprouve pour Isiban qui le fragilise tant ? Il tourne ses yeux embués le plus loin possible, sur la route qui le mènera bientôt vers elle. Il fixe un point qui semble bouger, un cavalier probablement. Celui-ci se rapproche de la maison. Marc reconnaît bien cette silhouette. C'est Georges Jaubert, son grand-père. Il court vers lui, pour reprendre sa place dans les bras de celui qu'il aime tant.

« Comment as-tu su que j'avais besoin de toi ? lui demande Marc.

— Parce que, moi aussi, j'ai besoin de toi. »

Les deux hommes se séparent et se toisent :

« Nous avons vieilli tous les deux, mais la vie est plus injuste pour moi, reprit Georges en souriant ; j'ai laissé partir un enfant et je retrouve un homme. »

Marc l'invite autour de la table parmi les convives :

« Mesdames, messieurs, je vous présente Georges Jaubert, mon grand-père. »

Une place se libère, un couvert est ajouté et Georges raconte son périple par la mer jusqu'à Durban.

« C'est plus rapide et moins fatigant en bateau. Mais la diète forcée de cette dernière semaine m'a affamé, ce rougail est le bienvenu. »

La soirée est très avancée et Georges attire son petit-fils sous un auvent qui fait le tour de la grande maison carrée en bois. Ils s'installent dans des fauteuils de cuir, et sur la table basse reposent une bouteille de vin et deux verres :

« Il faut que je te parle du vignoble et de ton père. »

Marc se doute bien que son grand-père n'a pas fait un si long voyage sans de sérieux motifs. Alors il l'invite à parler.

« Je t'écoute grand-père, que se passe-t-il au vignoble ?

— La vigne reprend doucement force et vigueur, mais il faudra attendre au moins deux ans pour retrouver la qualité de vin habituelle. En fait, le vrai souci c'est ton père. Il y a quelques mois de cela, il a rencontré une Anglaise dont il s'est entiché. Il faut dire que la dame a mis le paquet. Si elle est mielleuse à souhait avec ton grand dadais de père qui roucoule comme un pigeon de l'année, elle est une véritable harpie avec Reesa. Elle la considère comme une esclave. Inutile de te dire que Reesa et ses deux petits ont été chassés de la maison familiale. Maintenant je les héberge chez moi.

— Tu as parlé à papa ?

— Plusieurs fois, mais tu connais ses redoutables colères lorsqu'il est contrarié. Je suis persuadé que cette Gladys a pour projet de mettre la main sur la propriété et le vignoble. Je pense qu'il veut se marier avec elle. C'est pour cette raison que je voulais te voir.

— C'est peut-être bien pour lui de se remarier ?

— Certainement, mais cette femme est la pire qu'il pouvait rencontrer.

— Grand-père, tu attends quelque chose de moi ?

— Avant de te dire ce que j'attends de toi, laisse-moi finir l'histoire. Tu sais que la propriété et le vignoble m'appartiennent à part entière jusqu'à ma mort, ensuite à Jacques, ton père, puis à vous, à vos enfants enfin.

Avant de venir te voir, je suis allé chez le notaire pour établir un testament. À ma mort, c'est toi, Richard, François et Marie qui hériterez du vignoble, des biens immobiliers et mobiliers de la famille. J'ai fait établir un inventaire complet de tout ce qui nous appartient, jusqu'à la dernière petite cuillère.

— Grand-père, je ne veux pas retourner travailler dans la vigne, ma passion c'est le négoce et je...

— Je sais mon petit, c'est seulement une mesure préventive. Tes frères et ta sœur Marie, eux, voulaient travailler aux Sept Vignes, mais votre père ne leur a pas vraiment laissé le choix. Tes frères partis s'engager sous l'uniforme anglais, Marie s'est retrouvée seule entre lui et cette Anglaise. Heureusement que la famille restée en France a proposé de l'accueillir. Je souhaite qu'elle apprenne le métier de vigneron et les nouvelles méthodes. Pourquoi pas œnologue ? Mais je crois bien que la médecine la tente. À Dieu vat ! Qu'elle choisisse elle-même son avenir !

— Je ne voudrais pas être là lorsque papa apprendra cette nouvelle, il va devenir fou.

— Alors je ferai ce qu'il a fait avec vous. Je lui demanderai de partir avec son Anglaise.

— Grand-père, c'est toute sa vie qui est au vignoble.

— Et il vous a empêchés d'y vivre la vôtre. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir éparpillé notre famille. »

Le silence qui s'installe entre les deux hommes est chargé de lourds et douloureux souvenirs. Pour Marc, la rupture familiale est survenue à la mort si soudaine de sa mère. Cependant, est-ce lui qui est en colère contre son père ou son père qui en veut aux vivants ? Quant à Georges, il sait que les violents emportements de son fils sont bien plus anciens. Une peur qui remonte trop loin et qui ne lui appartient pas. Cette peur qui hante les générations successives de ces huguenots qui ont été rejetés, spoliés, massacrés ou obligés de fuir leur région, leur pays quand ce n'était pas leur continent. Cette peur accrue par les différences, la peur de l'autre et les convoitises qui engendrent de nouveaux crimes abjects. Elle fait de l'Afrique du Sud une terre de violence. La poudrière ne demande qu'à exploser à chaque instant. Mais, fort heureusement, Georges n'a pas voulu que cette peur soit transmise à Marc.

« Grand-père, je ne serais jamais resté à la maison, je voulais être marin et partir pour découvrir des mondes nouveaux. Les colères de papa ne m'atteignaient pas. Je me réfugiais dans les bras de maman puis dans ceux de Reesa. Ce sont Richard et François qui ont souffert le plus de cela. Quant à Marie, tu l'as aidée à réaliser son rêve. Que vont devenir Reesa et les enfants ?

— Ils sont en route tous les trois. Je me suis dit que nous pourrions veiller sur eux. Marc, je vais rester en attendant de trouver une maison suffisamment grande pour Reesa, les petits et pour moi quand je viendrai vous voir. »

Marc acquiesce de la tête en silence. Il ne sait pas si l'arrivée de personnes chères à son cœur lui fait plaisir, ou si elle lui retire la joie d'être seul chez lui avec Isiban. Il craint que tant de monde ne bouscule ses projets et son intimité.

« Moi aussi, grand-père, j'ai des choses à te dire. J'ai rencontré la femme avec qui je veux partager ma vie. Elle s'appelle Isiban, elle est zouloue. Je vais les retrouver, elle et Oumsélé, son grand-père, dans deux jours. Tu pourrais assister João dans l'organisation des chargements ? »

Tout en félicitant son petit-fils pour ce projet de mariage, Georges mesure l'étendue des difficultés qu'il va devoir affronter.

« Marc, tu réalises les complications qu'entraînera cette union ? Tu es certain que c'est ce que tu veux ?

— Oui grand-père, et c'est pour être au-dessus de ces complications, que vous, surtout toi et maman, nous avez élevés. Vous nous disiez que chacun devait décider de sa vie comme il l'entend. Et que la nature a créé une diversité dans tout, voire des différences, dont ici des hommes intolérants ont fait des inégalités. Et cela n'a pas de sens puisque ça ne repose sur rien. Reesa m'a aussi appris un de leurs proverbes africains : "Qui veut du miel doit avoir le courage d'affronter les abeilles." Pour surmonter tous les ennuis qui nous attendent, je veux aider Isiban à être la guerrière qui affrontera ces difficultés avec moi, elle en a l'étoffe. »

Les Jaubert savent que les mariages mixtes sont peu tolérés et généralement rejetés par les Blancs comme par les Noirs.

Dans ce pays, la distinction de la population en « groupes raciaux » fut, dès le début de l'immigration européenne, une réalité. Deux communautés en quête d'espace vital, et que tout semblait opposer, prirent le chemin d'une évolution séparée et souvent conflictuelle. Mais la situation ne fut pas toujours aussi tranchée. Les habitants du Cap, par exemple, telle la famille de Marc, n'étaient pas particulièrement préoccupés par les considérations de « race », de couleur ni même, relativement, de religion. Le mode de vie assez libre de ces villes portuaires favorisait le brassage des populations. Et c'est dès les premiers contacts que nombre d'Européens nouèrent des relations cordiales et de plus en plus intimes avec des femmes noires. Beaucoup d'entre eux épousaient leurs servantes. Les Noirs disposaient même d'un droit de vote censitaire, certes limité, dans la tolérante cité du Cap. Et, s'ils devenaient chrétiens, ils pouvaient y épouser une Blanche. De là naquirent, en grande partie, les premiers groupes de métis. Bien entendu, le concubinage et la prostitution y eurent leur part et amplifièrent le phénomène dans ces villes qui, comme Le Cap, à mesure qu'elles prenaient forme, aux XVIII^e et XIX^e siècles, voyaient se croiser des gens d'une grande diversité d'origines.

Dans la tradition des peuples d'Afrique du Sud, l'esclavage n'existait pas. Malgré plusieurs tentatives, les Portugais ne réussirent pas à y imposer leur ignoble trafic. Les chefs africains des différentes confédérations intégraient leurs prisonniers de guerre aux sociétés locales ou les relâchaient contre rançon de bétail. À la fin du XVII^e siècle, devant la résistance des autochtones, quelques colons européens installés au Cap se décidèrent finalement à importer massivement des esclaves du golfe de Guinée, de Madagascar, d'Angola et de Java. Si bien que la ville fut en partie construite par des asservis et que sa culture, à commencer par l'essentiel, sa langue, l'afrikaans, et sa cuisine, s'est formée dans l'interaction intense des colons d'origine européenne et de ces esclaves venus d'ailleurs. Si les domestiques vivaient au contact direct des familles qui les possédaient, les employés de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, comme les artisans qualifiés, disposaient d'une certaine liberté de mouvement qui leur permettait de rencontrer des autochtones.

Les métis du Cap sont donc issus principalement de relations entre femmes autochtones et Afrikaners, ou de liaisons entre ces derniers et des esclaves malaises ou malgaches. Ils sont qualifiés de bastards, de griquas ou simplement de coloured, faute de pouvoir les définir.

Dès la deuxième génération, ces sang-mêlé parlent majoritairement l'afrikaans, ce qui n'empêche pas les Anglais et les Boers de l'intérieur du pays de les classer dans la catégorie des « castes inférieures », mais au-dessus des populations noires.

Singulière contradiction de la nature humaine, les opprimés d'hier sont les oppresseurs d'aujourd'hui. Bien que leurs aïeux aient été victimes des persécutions religieuses et nationales de l'Europe du XVII^e siècle, certains huguenots français, quoiqu'ils soient globalement plus tolérants que les Néerlandais, n'ont aucun scrupule à mépriser ou à persécuter des populations autochtones du fait de leurs différences. Et cela sur une « terre promise » qui était censée leur servir d'asile et de havre de paix. Alors qu'en France, c'est en raison de leur différence, le protestantisme, que les catholiques les ont rejetés, massacrés ou chassés. Arrivés sur le continent noir, ils ont érigé la religion et la blancheur de peau en valeurs suprêmes.

Et c'est au nom de la religion chrétienne que, dans leur majorité, les Boers se sont transformés à leur tour en oppresseurs.

« Grand-père, ce n'est pas ma relation avec Isiban ou notre descendance qui me préoccupe. C'est la vie de Richard et François. J'ai rencontré lord Chelmsford qui m'a piégé. Il veut que je lui rapporte les faits et gestes des Boers et des Zoulous. Il veut faire de moi un espion. »

Georges sait que les guerres entre les Anglais et les Zoulous, et probablement les Boers ultérieurement, sont loin d'être terminées.

« Lord Chelmsford prépare de nouvelles grandes confrontations dans le pays. Il m'a fait une proposition, pour ne pas dire un chantage : je lui fournis des renseignements, et Richard et François ne seront pas en première ligne. Si j'obéis, je trahirai la communauté d'Isiban et la mienne. Pourquoi mes frères se sont-ils engagés dans l'armée anglaise ?

— Il faut que tu parles à Oumsélé. Pour ce qui est des Boers, je m'en occupe. »

La colère de Marc

La lune est à peine posée dans son berceau que Marc et Oumsélé se retrouvent au pied du rocher. Marc est radieux, Oumsélé étonné de le revoir. Le vieux Zoulou pense que, depuis leur arrivée, les Européens n'ont eu de cesse de trahir leur parole et de les spolier de leurs terres. Leur pénétration à l'intérieur du pays a drainé tout ce que l'humain peut avoir de pire. « Tout cela au nom d'un dieu qui se cache dans un livre », se dit Oumsélé.

La méfiance du vieil homme vis-à-vis des Européens est justifiée. Marc, sans le savoir, est sous sa haute surveillance, par l'intermédiaire de quelques agents de renseignement zoulous basés à Durban. Assis sur le rocher à offrandes, les deux hommes attendent l'arrivée d'Isiban. Le cœur de Marc cherche le rythme de la course de la jeune fille, pour battre normalement. Le silence de la nuit est troublant. Oumsélé regarde la lune sans bouger, Red-Lady s'impatiente.

« La lune est préoccupée », dit Oumsélé en se levant pour se diriger vers la rive du fleuve.

Marc ne comprend pas le sens des mots du vieil homme mais son inquiétude, oui... Il enfourche Red-Lady pour le rejoindre. Quant à Inyanga, elle reprend sa place dans le ciel au moment où les deux hommes arrivent devant l'entrée de la grotte secrète d'Isiban. Les rayons de lune éclairent encore faiblement la cachette vide. Oumsélé ramasse un des bracelets de sa petite-fille, piétiné et plein de terre. Les mots ne sont pas nécessaires, entre les deux hommes, pour comprendre qu'il est arrivé quelque chose à Isiban. Ensemble ils gravissent le reste du chemin qui mène à la ferme des Van der Meersch. Une lumière filtre derrière les volets de bois de la maison, à une heure où tout le monde est censé dormir. Les bruits qui leur parviennent amplifient l'angoisse des deux hommes. Oumsélé se dirige rapidement vers l'étable, tandis que Marc fonce en direction de la maison. Il frappe violemment à la porte, ce qui a pour effet de calmer les disputes :

« Caspar ! C'est Marc Jaubert ! Ouvre immédiatement, hurle-t-il. Où est Isiban ? Ouvre ! »

L'angoisse de Marc se transforme en colère de plus en plus forte, au rythme des coups sur la porte, jusqu'à ce que celle-ci s'ouvre.

« Elle est folle, cette négresse est folle, elle nous a attaqués comme une bête féroce. Regarde dans quel état est ma fille Hilde. »

Le visage griffé et tuméfié de la fille stupéfie Marc. Il repère sur le sol l'étole de soie déchirée, le miroir cassé, qui sème de petites lumières dans la pièce, et le collier de perles détruit.

« En plus, c'est une voleuse. La nuit elle part pour dérober des objets chez les gens. C'est le diable noir, c'est le dia... »

Marc ne peut plus se maîtriser. Il décoche un coup de poing si violent à Caspar Van der Meersch que celui-ci s'écrase lourdement au sol. Les cris de la famille ne suffisent pas à calmer Marc. Il se dirige vers Hilde totalement terrifiée :

« Que lui avez-vous fait bande de porcs ? »

Il ramasse les trésors d'Isiban détruits, attrape Hilde par le bras et la secoue violemment :

« Que s'est-il passé ? » hurle-t-il.

Marc sent la violence monter en lui, si fort que, soudain, il craint l'irréparable. Il doit se calmer. Parce qu'il ne se connaît pas de telles explosions de colère, il prend peur et desserre son étreinte :

« Je t'écoute ! »

Hilde raconte comment son frère, Pier, a repéré les sorties nocturnes de la négresse...

« Isiban ! Elle s'appelle Isiban, misérable larve, Isiban ! Continue.

— Une nuit, il l'a suivie et a découvert sa cachette. Il l'a vue partir en courant, habillée en zouloue. Il ne pouvait pas la suivre parce que ces nègresses courent... elles courent trop vite. Alors, il a attendu son retour. Il l'a découverte en train de voler des objets. Ce soir, père et Pier l'ont surprise devant sa cachette. Ils l'ont ramenée de force à la maison. C'est quand elle a vu son butin sur la table qu'elle est devenue folle et nous a attaqués. »

Marc est sidéré par un tel récit. Il va relever Caspar encore sous le choc du coup de poing reçu. Complètement sonné, il regarde le jeune homme avec inquiétude.

« Donne-moi ta Bible ! »

Avec l'assentiment de son mari, la femme présente l'objet sacré de la famille.

« Tu vois Caspar, nous pratiquons la même religion. Nous prions le même Dieu, mais nous avons des lectures bien différentes de cette Bible. Je ne reconnais rien de ces Saintes Écritures dans ta manière de mener ta misérable vie. Les idées de justice, de pitié et d'amour t'échappent totalement. Cette Bible, tu ne dois pas savoir la lire à l'endroit. Tu n'en retiens que ce qui peut justifier tes actes pitoyables.

— Nous lui avons donné du travail, répond Caspar, mais c'est une ingrate !

— Non, toi et ta famille représentez ceux qui font le mal dans ce pays. Je vous maudis et j'espère que vous tous irez brûler en enfer. Ta famille et les générations d'avant n'arriveront jamais à la cheville de la négresse, comme vous l'appellez avec dégoût. Qu'avez-vous retenu de l'histoire de mes ancêtres huguenots français que vous avez généreusement accueillis en Hollande ? Qu'il faut faire subir à ceux qui sont différents de vous les mêmes souffrances que nos pères ont endurées ? Et qui vole l'autre ici ? Vous qui ne cessez de les spolier de leurs terres ou eux qui nous ont accueillis et tolérés dans ce pays ? Vous vous prenez toujours pour un peuple élu, au-dessus d'eux. Pauvres imbéciles, l'enfermement dogmatique de votre entendement religieux débouche sur le rejet de l'autre. Comme si les fondements de la foi chrétienne ne servaient qu'à l'obscurcissement de la raison. »

Marc éructait de colère contre ces êtres primaires, qui, au lieu d'évoluer, faisaient loi de leur ignorance.

« Où est votre fils Pier ? demande Marc, alors qu'il s'apprête à jeter la Bible dans le foyer de la cheminée, au grand dam de la famille.

— Il est mort, répond Oumsélé, les bras ensanglantés et chargés du corps nu et inanimé d'Isiban. Il voulait violer ma petite-fille, alors qu'elle est en train de mourir. Mais que vous a-t-elle fait pour la battre ainsi ? »

Marc arrache une couverture sur un des lits pour cacher le corps roué de coups et sans réaction d'Isiban. Puis il la prend dans ses bras en pleurant.

Caspar sort précipitamment à la recherche de son fils, qu'il trouve allongé dans la paille, le pantalon en bas des jambes, un trou béant à la place du sexe et un autre sous les côtes gauches, d'où s'échappe du sang. Il hurle de désespoir en le tenant dans ses bras. Ce cri déchire le silence de la nuit, et ameute le reste de la famille dans ce qui était le kraal de paix d'une petite servante zouloue qui danse pour la lune.

C'est Marc et Oumsélé qui ont porté Isiban, afin que la jeune femme reprenne son souffle. Le corps tuméfié, le visage boursoufflé, elle murmure en pleurant.

« Ubaba ? J'ai vu Nkozanaye Zoulou, la princesse du ciel. Elle me conduisait dans le royaume de Nkolo-

Nkolo. Mais, quand tu es venu, elle m'a lâché la main...

— Ce n'est pas le moment pour toi de rejoindre Nkolo-Nkolo, lui dit le vieil homme. Ton destin commence maintenant, petite fille, tourne la tête.

Marc, tout en prononçant son prénom, lave les cheveux d'Isiban, souillés de sang. Oumsélé se charge du corps de sa petite-fille. Les deux hommes sont bouleversés, si inquiets pour Isiban que leurs gestes se complètent. Les doigts de Marc retrouvent dans une mèche de cheveux le petit bouddha de jade. Alors qu'il regarde Isiban, celle-ci murmure quelques mots, qu'il interprète comme il le peut :

« Ton dieu, il m'a protégée. »

Peu importe que Marc ait compris ou pas, elle sait qu'il est là avec son grand-père, et tous trois reprennent espoir. Enroulée dans la couverture arrachée aux Van der Meersch, Isiban souffre. Par pudeur, Marc s'est retourné pour laisser Oumsélé ausculter le corps de sa petite-fille. Les cris d'Isiban lui arrachent le cœur. Il est impuissant et sent se ranimer en lui, à chaque instant, une violence à peine contenue. Il ne cesse de se répéter qu'il aurait pu tuer. L'image de son père en colère lui revient et il pleure. « J'ai toujours craint les emportements violents de papa. Voilà qu'à la première occasion, moi aussi, je deviens comme une bête », se dit-il.

Oumsélé s'approche de Marc, le prend par le bras et le conduit auprès d'Isiban. Il fait comprendre au jeune homme qu'il lui a fait boire une potion afin qu'elle dorme. Il lui demande de l'attendre, le temps qu'il aille chercher des herbes pour la soigner. Oumsélé a bien entendu Isiban dire à Marc : « Ton dieu, il m'a protégée. » Il se demande si Marc a vraiment compris que cela voulait dire : « Tu m'as sauvé la vie. »

Ici la réalité la plus importante, après Nkolo-Nkolo, est le respect naturel de la personne humaine. L'homme vaut plus que tout l'univers. À côté de l'homme, les biens matériels, les idées et les ambitions sont de peu de poids. De même, la vie et la mort sont deux événements complémentaires, intimement liés, entourés de rites et de cérémonies grandioses. Un proverbe zoulou dit : « La mort est l'aînée, la vie sa cadette ; nous, humains, avons tort d'opposer la mort à la vie. »

Chez les Bantous, toute la spiritualité est ainsi centrée sur les concepts de vie et de mort. La vie est conçue comme une lutte engagée contre tout ce qui provoque la mort, bien que cette dernière ne soit qu'un pas vers une vie de l'au-delà, une vie de pleine communion avec les ancêtres. Car la vie pour les Bantous continue, après la mort, au village des ancêtres qui, de leur côté, exercent, selon les cas, une influence positive ou négative sur les membres vivants de leur clan. Mais avant, la vie demeure une réalité précieuse à assumer, à protéger, à sauvegarder, à promouvoir. Il faut assurer sa croissance et sa pérennité. Aux yeux d'Isiban, Marc, en lui sauvant la vie, vient de participer à ce rite sacré.

La marche vers le village

Le retour vers le village d'Oumsélé et d'Isiban est plus long que d'habitude. À tour de rôle, Marc et le vieil homme montent Red-Lady pour maintenir Isiban dans leurs bras et lui éviter tout soubresaut. Marc sert fermement le corps de la jeune fille contre son torse. Malgré ses blessures, elle se sent bien. Maintenant, elle est fière collée contre cet homme qu'elle aime. Lui et Ubaba l'ont enfin arrachée à la violence de ces monstres. La douleur des coups portés par toute la famille n'est rien par rapport à la honte que voulait lui faire subir cet adolescent qui rêvait sûrement d'elle depuis qu'elle était arrivée à la ferme.

« Heureusement que Marc et Ubaba sont venus me chercher », pense Isiban. La paix gagne son âme. La vie reprend son cours dans le corps de la jeune fille, qui cale son pauvre visage douloureux contre la joue de son cavalier d'amant. Le cœur de celui-ci bat de plus en plus vite. Il pose un chaste baiser sur le front de sa bien-aimée. Quelle étrange sensation pour Isiban. Pourquoi lui aspire-t-il la peau ? Ce n'est pas désagréable, pense-t-elle. Alors elle approche à nouveau son front de la bouche de Marc qui l'embrasse encore et encore. Le jeu de l'amour vient de commencer entre les deux jeunes gens. Marc est tellement concentré sur les souffrances d'Isiban qu'il ne peut admirer les paysages qu'ils traversent. Il aperçoit bien de temps à autre des animaux sauvages, mais l'idée de s'arrêter devant des girafes, des antilopes ou des zèbres ne lui traverse pas l'esprit. Seule la vie d'Isiban compte. Il faut arriver vite !

Une fin d'après-midi, après avoir marché sur des espaces pierreux, traversé deux rivières et une forêt épaisse, ils arrivent au sommet d'une colline, dominant un plateau. Marc est ébloui par le spectacle qu'offre la vue d'un village zoulou. Encerclé et creusé par la boucle d'une rivière qui serpente quelques mètres plus bas, le plateau est relié à la terre par un passage de dix mètres environ. Les abords d'une forêt luxuriante offrent leurs richesses pour les besoins en bois. C'est le moment de pénétrer dans l'univers zoulou.

Ici, en Afrique, comme partout dans le monde ancien, les portes de villes, de villages, ou les bornes et limites des territoires ont souvent un caractère sacré. Il y existe un motif spatial, qui est celui du franchissement d'un seuil. Cet acte implique toutes sortes de précautions. Sortir d'un groupe ou entrer en contact avec un autre sont des actes tout aussi ritualisés, souvent par un geste de politesse. Lorsqu'un étranger est accueilli chez les Massaï du Kenya, par exemple, le sacrifice d'une chèvre, à la frontière, par un messenger du chef, vient sceller l'amitié avec le voyageur. Ensuite il lui enfile au doigt la moitié d'un morceau du cuir de la bête. C'est un rite d'intégration temporaire au groupe. Entrer dans un village d'une société guerrière et religieuse comme celle des Zoulous relève aussi d'un rituel précis. Oumsélé demande à Marc de s'arrêter. Puis un guerrier vient lui tendre un récipient contenant du lait de vache que Marc, étonné, boit sans se poser de questions. Le rituel de franchissement est accompli. Ce geste souligne simplement que les limites d'un groupe social sont analogues à celles qui définissent un espace.

Deux immenses et larges avenues coupent le grand village zoulou, l'une d'est en ouest, l'autre du nord au

sud, perpendiculaires donc et orientées vers les quatre points cardinaux. Au centre, Marc aperçoit une grande place, et un kraal qui lui semble très spacieux. Autour, pas moins de quatre cents cases en forme de seins. Beaucoup sont à même le sol, d'autres sur pilotis. L'agitation est à son comble. Les hommes et les bœufs sont tous en mouvement. Des artisans semblent se battre. D'autres construisent ou réparent des habitations. Une véritable ruche au travail s'étale devant ses yeux.

Marc tient toujours Isiban contre lui. À travers la couverture, celle-ci ressent l'inquiétude du jeune homme et cherche à le rassurer. Elle allonge sa main pour prendre la sienne et la serre. Il l'a protégée des Boers, elle va, avec Ubaba, le protéger et lui présenter ses frères zoulous.

Depuis plus d'une demi-lieue, les hommes arrêtent leurs activités pour regarder passer, avec respect, le récitant de leur village. Pourtant, un bourdonnement roule tout le long du chemin, probablement à la vue d'un homme blanc, d'un cheval et de son chargement. Une forte odeur de poussière et de bétail commence à envahir leurs narines. Derrière Red-Lady, les hommes et les femmes les accompagnent jusqu'à la case du récitant.

Oumsélé prend Isiban dans ses bras et demande à Marc de le suivre. Il donne quelques ordres à l'extérieur, puis revient dans son logis et allonge sa petite-fille sur une natte de paille. Il pose doucement son crâne sur un repose-tête en bois. Avec pudeur, il rabat les pans de la couverture sur le corps meurtri de la jeune fille ; il attend la visite du magicien guérisseur et de ses filles pour la laver.

Marc se retrouve seul Blanc parmi une population exclusivement noire, et pas n'importe laquelle : les Zoulous, guerriers réputés pour être d'habiles tacticiens et posséder un grand sens de l'honneur, mais aussi comme les plus cruels et les plus violents du territoire sud-africain. Les intestins et l'estomac du jeune huguenot se nouent immédiatement. La vue de ces puissants guerriers postés devant la case d'Oumsélé le tétanise. Pour la première fois depuis sa rencontre avec Isiban, il se demande ce qu'il fait là. Oumsélé l'invite de nouveau à le suivre. Les hommes de garde s'écartent de leur chemin. Ils sont aussitôt devancés par une escorte de quatre guerriers, sagaies et boucliers en main, qui les conduisent vers le grand kraal situé au centre. Le chef du village est là, entouré d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux plus ou moins sauvages. Les peaux de léopard sont transformées en manteau et chapeau, que porte royalement cet homme gras, assis sur un trône.

« Un chef de village ou un roi », se dit Marc. Plus il avance, plus son inquiétude grandit. Oumsélé explique au jeune homme comment se comporter devant le chef, il obéit sans réfléchir. Il tient à rentrer chez lui comme il est venu... mais pas sans Isiban. Alors il se calme et laisse faire Ubaba. Tout se passe sans lui. Des peaux de bêtes sont posées à même le sol, un foyer brûle au milieu de la grande pièce. Les deux hommes prennent place sur les peaux de bêtes. La fumée brûle les yeux de Marc, qui fait l'effort de s'en accommoder.

Petit à petit, le jeune homme retrouve ses marques. Mais il ne comprend pas ce qui se dit et se contente de regarder comment les deux hommes se parlent, attentif au moindre indice d'hostilité. Oumsélé parle doucement et longtemps. Le chef ne semble pas d'accord, mais Oumsélé reprend la parole et insiste. Les palabres se révèlent interminables jusqu'à ce qu'un Zoulou, portant un pantalon gris et une chemise blanche, pénètre dans la pièce. Après les salutations d'usage, il prend place sur le sol et écoute le chef parler. Puis il se tourne vers Marc et s'exprime dans un anglais presque parfait :

« Le chef du village te remercie pour avoir sauvé notre sœur Isiban. Cependant, il désapprouve le mariage d'une citrouille avec une fille du ciel. C'est ukolo, la coutume chez nous. Il dit : "Tout comme les femelles citrouilles ne veulent pas se marier avec des fils du ciel." Les Blancs ne sont pas bons avec les Noires, ils en font des esclaves, pas des épouses. Je dois te reconduire à Durban demain.

— Mais qui es-tu pour parler aussi bien l'anglais ?

— Tu parles au chef, pas à moi, lui répond l'interprète en s'inclinant vers le chef.

— En fait, je ne suis ni anglais ni hollandais, je suis français. J'ai vécu avec des hommes et des femmes noirs toute ma vie. Chez nous, depuis l'arrivée de ma famille au Cap, nous avons des relations cordiales, voire intimes, avec des Noirs. Plusieurs membres des familles huguenotes ont contracté des mariages mixtes. J'aime Isiban, je veux qu'elle devienne ma femme... si elle le veut. Si elle accepte de se marier avec moi, elle restera

zouloue et moi français afrikaner. Nos enfants seront des coloured, certes, mais ils connaîtront les histoires de leurs origines et seront les enfants de l'amour. Je saurai les protéger comme je l'ai fait avec Isiban. Oumsélé sera le mieux placé pour leur transmettre les traditions de votre civilisation. Je suis certain que nous pouvons tous vivre ensemble. »

Marc ignore comment l'homme traduit ses paroles. Mais le chef du village semble assouplir sa position :

« Le chef dit : "Tu devras rester jusqu'à la guérison de notre sœur. Ce sont les sages du Grand Conseil, et avec l'accord d'Isiban, qui décideront si elle peut se marier avec toi. Ce soir sera organisée ta cérémonie d'accueil, pour que tout le monde te remercie dans le village. C'est ukolo." »

Les trois hommes saluent le chef, se retirent de la pièce, courbés et marchant à reculons. Oumsélé invite Kuzayo, le traducteur, et Marc dans son kraal. Il est temps pour eux de communiquer. Le vieux récitant veut parler des projets de Marc avec Isiban. Marc veut lui parler de lord Chelmsford. Il voudrait surtout faire parvenir un message à son grand-père. Il se tourne vers Kuzayo pour lui demander encore où il a appris à parler l'anglais.

« Je suis un Dheka, c'est-à-dire un guerrier espion. J'ai appris auprès des Anglais, que je côtoie depuis des années. Je parle leur langue, un peu l'afrikaans et le français, je pourrais porter chez toi un message si tu le souhaites, je connais ta maison. Une femme noire est arrivée avec deux enfants, un vieil homme construit une maison pour elle. C'est sa femme et ses enfants ? »

Marc vient de comprendre qu'Oumsélé l'a mis sous surveillance, probablement comme les Anglais, aussi.

« Non, c'est la deuxième femme de mon père. Les deux enfants sont mon petit frère et ma petite sœur. Mon grand-père les éloigne de mon père, parce qu'il devient méchant. Ils vont vivre dans ma propriété.

— J'ai dit au chef du village que les Noirs chez toi n'étaient pas des esclaves et que Noirs et Blancs, du fait de leurs rapports, y avaient même engendré une nouvelle tribu mélangée. Isiban dort toujours profondément. Le magicien guérisseur dit qu'elle va revenir doucement, et qu'il l'a fait dormir pour atténuer ses douleurs. »

Marc est à genoux derrière Isiban. Régulièrement, il se penche pour poser ses lèvres sur son front. Isiban sent son souffle sur elle, mais ne peut réagir. Elle est dans une douce torpeur. Oumsélé, lui, trouve étrange cette coutume des Blancs, c'est peut-être leur magie à eux...

« Nous, peuples descendants des Bantous, avons de grands spécialistes de la sorcellerie et des médecines traditionnelles, dit-il à Marc. Nous sommes réputés les meilleurs d'Afrique du Sud, et Isiban est entre les mains d'un de nos sorciers. Il va la soigner, sois tranquille. »

Les premiers battements de tambours, de mains et de pieds, les premiers chants de son peuple trouvent leurs résonances dans l'esprit d'Isiban endormie. Sans bouger de sa natte, profondément, elle rêve que la fête commence. Elle se dirige vers Marc assis parmi les officiels et le sent terriblement angoissé. Pourtant, elle sait que, pour sa cérémonie de bienvenue, le chef du village s'est entretenu en privé avec lui ; il lui a certainement demandé de ne pas avoir peur de son peuple. Dans une démonstration certes impressionnante, les Zoulous allaient simplement lui présenter leurs respects. Elle lui prend la main, mais il ne réagit pas. Elle approche ses lèvres de son front pour lui appliquer cette drôle d'aspiration sur la peau qu'il semble beaucoup apprécier, sans plus de réaction ; alors elle s'installe à côté de lui.

À son réveil, lorsque la fête commence réellement, les Zoulous avancent en petites divisions, poussant chacune devant elle des bœufs. Cela pour signifier à Marc, comme l'avait déjà fait Isiban, que, dans la culture zouloue, le bétail est une valeur sacrée. Cinq des plus belles bêtes lui sont offertes en cadeau pour sa bravoure. Marc accepte, la main sur le cœur en signe de remerciement. Il se demande ce qu'il va bien pouvoir en faire. Kuzayo lui explique que la vache est le pivot de leur société profondément superstitieuse. Elle est associée à tous les événements de la vie quotidienne des Zoulous. Tout ce qui provient de cet animal participe à la vie du peuple. Il existe plus d'une centaine de termes pour désigner les caractéristiques, la couleur de la robe et les cornes de cette bête. La vache est donc au cœur d'un des événements les plus importants de la vie qu'est le

mariage.

Dans cette société, l'échange de femmes a toujours été la base de toutes les alliances. La vache y sert de principale lobola, la dot offerte à la famille de la future épouse. Tous les événements importants sont accompagnés par des mouvements de bétail entre foyers, mais aussi entre sujets. Dans toutes les autres occasions, le bétail sacrifié aux esprits des ancêtres procure de la nourriture (lait et viande), de l'habillement (vêtements de cuir pour les hivers) et même de l'armement (boucliers de bœuf pour les guerriers). Il détermine la position sociale d'un sujet.

L'accumulation de bétail n'est pas seulement synonyme de pouvoir économique, elle est le gage d'une position sociale enviée. Grâce à elle, le sujet peut accroître le nombre de ses épouses. Principale source de revenus, le bétail unit aussi les ancêtres à leurs descendants vivants : il est sur terre le seul moyen donné aux hommes pour communiquer avec les esprits des ancêtres. C'est par ce canal qu'ils leur font connaître besoins et demandes de bénédiction. Voilà pourquoi, depuis le grand Chaka, tous les empereurs zoulous ont récupéré ce mythe sacré du bétail en se proclamant « Gardien des Troupeaux ».

Après cet enseignement de Kuzayo pour éclairer leur invité citrouille, les guerriers les plus vaillants, et leur Indouna, commencent à chanter et danser devant l'assistance. Dans une chorégraphie parfaite, ils avancent et reculent de manière athlétique et au rythme des battements de mains de la foule :

Invité

Vois la fête qui danse.

Un rameau bariolé

Grand moment du matin

Le bœuf pie du chef

Travaille doucement

La danse n'est point hâte

Grande et belle par-derrrière

La fête danse à l'aube

Dressé, le chef est toujours

Gardien des Troupeaux

Quand bat son plein la fête.

Sans s'en rendre compte, peut-être sous l'effet de cette boisson fermentée qu'on lui sert, Marc se laisse prendre au rythme. Il se lève pour aller danser, comme Isiban le lui a appris sous la lune. Son style surprend les fils du ciel et déclenche l'hilarité générale. Isiban pleure de rire. Les femmes rejoignent les danseurs. Pendant plus d'une heure, ce sont les rires qui animent les danses.

Alors que la fête se calme, Marc est dans une forme éblouissante. Il se place devant une vieille femme, se courbe devant elle en lui tendant la main. Avec l'assentiment du chef du village hilare, il invite la femme à danser un rigodon. Il chante fort, faux, mais la vieille dame se laisse conduire, pour le plus grand plaisir de l'assistance. Isiban reconnaît la danse : elle et lui l'ont exécutée sous la lune. En France, ce rigodon a conquis toutes les couches sociales de la Provence et du Dauphiné, le pays d'origine des huguenots : d'abord enseigné aux jeunes gens de la noblesse, et fort apprécié par Mme de Sévigné, il est maintenant l'élément essentiel, voire unique du répertoire des bals, en vogue aussi dans les cafés ou les granges. Il prend différentes formes : en « file circulaire », hommes et femmes se suivant sur un grand cercle et tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre ; à quatre danseurs, les couples évoluant comme dans les bourrées en quadrette ; en cortège, par couples dessinant un grand cercle. Ici Marc vient d'exécuter un rigodon à deux danseurs en couple. C'est le plus

pratiqué en Afrique du Sud par les descendants de huguenots. Les Zoulous, ses hôtes, apprennent ainsi que les citrouilles ont également leurs danses, qui sont tout aussi joyeuses que les leurs. Il n'y a plus aucun doute, umlisahleka, l'« homme-rire », est enfin le bienvenu chez les fils du ciel.

Pampatha, la sœur aînée d'Isiban, observe sa petite sœur. Nul doute qu'elle est en voie de guérison. Tout ce qui est plaies et marques s'estompe. Les applications de baume, l'ingestion de plantes et champignons aident son corps à se défendre. Le sorcier zoulou est très efficace. Les médecins européens viennent souvent chercher des remèdes auprès de ces guérisseurs. Reste à consolider les côtes et le bras qui ont souffert sous les coups. Chose étrange, Isiban rit. Pampatha, la surprise passée, joint son rire à celui de sa sœur. Pourtant, l'idée de voir Isiban partir habiter avec une citrouille ne la réjouit pas. Elle aussi pense que les Blancs n'ont apporté sur cette terre que de mauvaises choses. Beaucoup se montrent avides, arrogants, voleurs de terres. Ils font comme si ce pays était à eux. « Ils veulent nous chasser de notre terre, imposer leur culture », se dit-elle. Et Pampatha ne trouve pas que leur culture soit supérieure à celle des Zoulous. Oui, elle craint pour l'avenir de sa petite sœur. Elle va lui parler. Pour elle, le Blanc n'est pas l'avenir du Noir, bien au contraire.

Après la cérémonie, un conseil se réunit dans le kraal du chef en présence de Gdogo, l'Indouna de l'impie posté en garnison dans le village. Marc n'en croit pas ses oreilles. Tous les mouvements anglais, boers et des ethnies rivales sont connus des Zoulous. Ils savent que lord Chelmsford prépare une attaque de grande envergure pour les détruire. Ils savent aussi que l'annexion des nouvelles « républiques » des Blancs locaux, celle du Transvaal, ajoutée à celle du Griqualand occidental et bien avant celle d'Orange, agace les spoliés. Mais ils ignorent qui des Zoulous ou des Boers les Anglais attaqueront en premier. Ils savent que Marc a rencontré lord Chelmsford à Pietermaritzburg.

Quant aux guerriers zoulous, ils attendent la réponse de leur monarque, Cetiwayo. Pour l'heure, le mot d'ordre général est de faire croire que les Zoulous ne se préparent pas à la guerre. Tous les espions en poste ont reçu l'ordre de diffuser des informations allant dans ce sens. Marc est mal à l'aise, affolé à l'idée que ses deux frères risquent d'affronter l'armée zouloue. Cette inquiétude n'échappe pas à Kuzayo.

Depuis quelque temps, ce dernier observe la propriété de Marc. Il y règne une activité débordante. Des hommes blancs, noirs, asiatiques, indiens déchargent et chargent de la marchandise sur les charrettes à bœufs. D'autres s'occupent des bêtes et des attelages. Des femmes s'activent devant des feux. Une poignée de bénévoles bâtit des hangars et une maison. Il regarde toutes ces différentes couleurs de peau, et comprend que l'amour de Marc pour Isiban n'a rien de vraiment extraordinaire. Il descend de la colline et prend le chemin qui mène à la propriété. Le vieil homme blanc l'accueille à la porte.

« Je suis Kuzayo et je viens de la part de Marc. »

La joie illumine le regard de Georges. Il invite le Zoulou à s'asseoir au coin d'une table dressée pour le déjeuner. Déjà Reesa apporte deux verres et une carafe d'eau citronnée bien fraîche. Kuzayo accepte de boire avec le vieil homme.

« Je vous attendais, quelles sont les nouvelles ? »

Kuzayo raconte le calvaire d'Isiban, comment Marc et Oumsélé ont ramené la jeune fille au village et pourquoi Marc souhaite rester sur place pour l'aider à guérir. Il reviendra après leur mariage.

« Il demande si vous et vos proches pouvez venir à la grande lune, pour participer à la cérémonie du mariage. Le village est à quatre jours de marche, je vous accompagnerai. »

Préparatifs du mariage

Isiban a repris ses esprits depuis plusieurs jours. Elle regarde Marc avec étonnement et joie. Elle découvre des sentiments qu'elle n'a jamais connus à ce point. Son attention pour elle est constante. Elle aime lorsqu'il lui fait des becs sur le front ou sur la bouche. Maintenant elle sait faire la même chose, et ça lui donne des picotements dans le corps.

« Pampatha trouve ça dégoûtant, dit-elle à Marc. Moi je trouve que c'est bon. Elle est mariée avec un valeureux guerrier, mais devenu un peu trop vieux. Pampatha est triste parce qu'elle n'a pas d'enfants. Elle est jalouse de moi, Ubaba me consacre toute son attention. Elle dit que je ne suis pas une reine, que tu me feras du mal comme les Van der Meersch et que je serai ton esclave. »

Marc l'écoute, sans trop bien comprendre ce qu'elle dit. Son visage est si expressif qu'il sait quand elle est heureuse ou malheureuse, lorsqu'elle souffre ou va bien.

« Tu es ma princesse, dit-il en l'entourant de ses bras, et je t'aime. »

Les rituels de fiançailles avaient commencé dès son premier cadeau à Isiban, le petit miroir. Oumsélé lui avait remis de la part de sa petite-fille un bracelet que Marc avait accepté. La bravoure du fiancé avait été célébrée par des chants et des danses que des guerriers zoulous avaient exécutés devant la case d'Oumsélé. Et maintenant la date de la cérémonie de mariage est fixée au soir de la grande lune, comme le souhaite Isiban.

Il ne reste que quelques jours à Georges Jaubert pour préparer sa liste d'invités. L'idée de faire une délégation arc-en-ciel lui plaît bien. Le courrier invitant François et Richard est parti. Reesa et les deux petits viendront ainsi que deux familles : une chinoise, celle de Peng Lai, et une indienne, celle de Bibek Paniandy. Peng et Bibek sont les contremaîtres qui dirigent les équipes de porteurs de leurs pays respectifs. João restera pour continuer le travail et aussi parce que Tisha est sur le point d'accoucher. Le plus délicat pour Georges est de trouver un pasteur qui acceptera de les accompagner pour marier ses enfants en territoire zoulou.

La famille de Georges avait échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, cette terrible nuit qui avait vu la mort de milliers de leurs frères huguenots et l'assassinat de leur principal défenseur, l'amiral Gaspard de Coligny. Ceux des Jaubert qui étaient restés en France n'avaient pas participé à la révolution de 1789, mais les ouvrages de Rousseau, Voltaire et Diderot, entre autres, et la qualité des travaux menés au sein de la Goede Hoop Lodge, sa loge maçonnique à Cape Town, avaient familiarisé Georges avec les Lumières et lui avaient ouvert l'esprit. Le vent de cette révolution lui soufflait constamment les valeurs de liberté et surtout d'égalité. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen s'affichait à son mur depuis 1835. Il rêve de voir ce type de charte appliqué à son pays, l'Afrique du Sud. Mais Georges n'est pas un activiste ou un va-t-en-guerre pour souhaiter l'imposer par la force. Ses premiers cercles de famille et d'amis connaissent ses idéaux et ses utopies. Et voilà que le mariage mixte de son petit-fils les fait progresser de quelques petits pas.

Certes l'événement est encore marginal. Et dans ce pays l'intolérance des hommes est sans limites. Nulle

cohabitation d'êtres pacifiques, mais un affrontement de bêtes sauvages. Encore que ce soit médire des animaux que les comparer aux hommes : ils ne font que suivre les lois de la nature, quand les humains s'entre-tuent pour « survivre », dominer, briller, posséder, imposer, exterminer. Cette course au « toujours plus » n'aura peut-être jamais de fin dans ce pays ! Et pourtant, il faudra bien que chacun y trouve sa place pour y vivre en paix ! Mais ici le temps prend son temps... Parfois, Georges désespère de l'humanité. Plus souvent, sa foi en Dieu et son humanisme de maçon lui font retrouver le chemin de l'espoir. Pour l'heure, il espère seulement ne pas prendre trop de risques en conduisant chez les Zoulous cette délégation arc-en-ciel.

Pendant que les uns se préparent à fêter l'amour, de l'autre côté du pays, on fourbit ses armes.

« Oh my God ! s'écrie lord Chelmsford, votre frère va épouser une femelle zouloue ? Voilà donc pourquoi il ne m'a jamais informé des déplacements de nos ennemis, c'est fâcheux tout cela. Oui, très fâcheux... »

L'officier anglais est particulièrement contrarié. Il marche de long en large dans son bureau, et laisse François et Richard plongés dans une terrifiante angoisse.

« Bien, messieurs, servons-nous de l'opportunité qui nous est offerte pour tourner cette visite à notre avantage. Vous irez à ce mariage contre nature. Vous me ramènerez toutes les informations qui peuvent nous être utiles. Nous envisageons une action militaire d'envergure contre ces bêtes sanguinaires. Les moindres détails sur leur nombre, leur position et leurs intentions nous seront précieux. Faites honneur au régiment que vous servez. Respectez l'uniforme que vous portez. Disposez, messieurs ! »

Lord Chelmsford hait les Afrikaners, qu'ils soient Boers hollandais ou descendants de huguenots français... L'homme éprouve généralement une singulière aversion pour tous ceux qui ne sont pas anglais de souche, les Chinois, les Indiens, les Portugais et tous ces indigènes qui s'imaginent avoir des droits et osent les réclamer.

« Je vais mater toute cette racaille et faire de ce pays l'un des plus beaux bijoux de l'Empire britannique. Londres me refuse les moyens d'anéantir cette vermine ? Tant pis, je m'en occuperai seul. N'est-ce pas l'heure du thé ? Achal ! hurle-t-il, le thé ! »

Le regard qu'il porte sur son serviteur indien est chargé d'autant de mépris que si ce dernier était un cafard.

Après avoir pris congé de lord Chelmsford, François fulmine, comme d'habitude. Il est le fils aîné de la famille Jaubert. Les violentes confrontations avec son père au sujet de tout et de rien ont fait de lui un homme ombrageux. Il démarre au quart de tour, sans beaucoup réfléchir aux conséquences, ni pour lui ni pour les autres. Il a ainsi suffi d'une virulente dispute avec son père pour qu'il s'engage dans l'armée anglaise. Richard l'a suivi sans doute pour veiller sur lui, il est le seul à pouvoir le calmer, mais aussi parce que le travail manquait au vignoble : le mildiou avait dévasté la vigne.

« Une fois de plus, dit François, Marc nous met dans une situation impossible ; c'est toujours comme ça avec lui !

— Laisse Marc vivre sa vie, ce n'est pas sa faute si tu as voulu t'engager dans l'armée anglaise. Tu l'as fait comme un pied de nez à papa.

— Pour lui, tout a été facile. Protégé par maman, Marie, Reesa et grand-père, il a eu le temps de lire, de rêver sa vie, quand nous c'était la vigne, la vigne, la vigne !

— Et moi, je passe ma vie à vouloir te sauver de toi-même. Je commence à en avoir assez. Marc a eu le courage de partir seul, loin de papa, pour créer son entreprise, et je suis fier de lui. Tu penses ce que tu veux, François, mais je suis heureux pour lui, heureux de revoir grand-père, heureux et fier d'assister à ce mariage avec Isiban. C'est leur vie, pas la tienne. Je pars dans une heure, si tu veux me suivre... »

La pratique de l'arc-en-ciel

Reesa et ses deux enfants, Noël et Jeanne, sont arrivés depuis quelques jours à Durban. Ils logent chez Marc et participent activement aux finitions de la maison que Georges, aidé de cinq menuisiers, est en train d'achever de bâtir pour eux. Georges dit à Kuzayo que Reesa est de la tribu des Bochimans, encore appelés les San.

« Je sais, répond ce dernier. Ils sont les premiers autochtones de l'Afrique du Sud avec les Khoï. Khoï et San, continue l'interprète, les premiers navigateurs portugais les ont pris pour des Asiatiques. Comme vous l'avez remarqué, ils sont physiquement différents des Bantous, avec leur petite taille, leurs pommettes saillantes et leurs yeux en amande. Leurs ancêtres, tous des chasseurs-cueilleurs, vivaient dans les grottes de ce pays déjà au Namakyè, au paléolithique supérieur. Leur culture est l'une des plus vieilles au monde. »

Et Reesa, qui a tout entendu, de se mêler à la conversation :

« Mais dès avant l'arrivée sur cette terre d'immigrants africains et européens, dit-elle, les tribus de mes ancêtres avaient commencé de décliner. Elles sont aujourd'hui largement minoritaires, voire presque inexistantes. Les rares Khoï survivants sont devenus chasseurs, alors que les San sont plutôt des éleveurs. En fait, un jour ils ont vu arriver en masse, sur de vastes régions, des agriculteurs détenteurs des techniques de la métallurgie... Vos ancêtres bantous, ajoute-t-elle à l'intention de Kuzayo.

— Mais, leur dit Georges, certains Boers prétendent n'avoir trouvé en Afrique du Sud que des espaces vides et des terres à occuper.

— Rien de plus faux, rétorque Reesa. C'est longtemps après l'arrivée des Bantous que nos ancêtres ont vu un grand oiseau posé sur la mer, avec des hommes blancs sur son dos. L'un d'entre eux s'appelait Vasco de Gama. Cet homme a baptisé notre terre "Natal", parce qu'on était en décembre, la nuit, dit-on, où le fils de son dieu était né. Puis nos ancêtres ont vu débarquer d'autres citrouilles, qui ont échoué leurs oiseaux sur nos côtes. »

Georges sait que les versions diffèrent, selon que l'histoire de ce pays est racontée par les Boers ou par les autochtones. Il décide de ne pas l'interrompre.

« Ces hommes tentaient de voler des bêtes et des hommes, continue Reesa. Les San les ont massacrés en poussant devant eux leurs bœufs dressés au combat. Plusieurs fois des Blancs ont voulu voler des hommes et des femmes, pour en faire des esclaves. D'autres Blancs se sont encore échoués sur les côtes du pays et cette fois s'y sont installés. C'était des hommes libres et ils sont devenus paysans, commerçants, aubergistes. Il y eut quelques bagarres, mais tout le monde trouva sa place. L'arrivée d'immigrants pacifiques n'était pas une mauvaise chose pour les San qui souhaitaient commercer avec eux. Ils pouvaient ravitailler en bétail, fruits et légumes frais tous les bateaux de citrouilles qui passaient par là. Puis les Hollandais ont fait venir des paysans qui ont pris le travail des San. »

Reesa est très fière de ses ancêtres. Chez les Jaubert, elle est libre, sa tâche rémunérée. À la mort de

Mme Jaubert, elle est devenue la maîtresse cachée de Jacques. Ils ont eu Noël et Jeanne, et tout allait bien jusqu'à l'arrivée de la prédatrice anglaise. Le grand-père Georges les a protégés de la méchanceté de cette femme. Aujourd'hui, dans leur nouvelle maison, Reesa va enfin de nouveau pouvoir vivre sans crainte. Le travail ne manque pas, elle a déjà rencontré Tisha. Les deux femmes préparent ensemble les repas pour le personnel de l'entreprise de Marc, la Jaubert Trading Company.

La mousson se termine, la période d'été s'annonce. Pour le voyage, Georges a loué trois charrettes légères munies de banquettes confortables. Les caisses sont en osier solidement tressé et recouvertes d'une bâche. Montées sur deux grandes et solides roues, elles sont attelées chacune à un vigoureux percheron. Le voyage doit durer huit jours. Les provisions et les bagages sont répartis dans les trois charrettes. Le cheval de Georges suivra le convoi avec ceux de Richard et de François. Ses deux petits-fils sont arrivés la veille du départ, fatigués, et quelque chose dans leur comportement intrigue Georges. Il aura le temps que dure le voyage pour parler avec eux. Six enfants sont du voyage.

Georges reste inquiet. Les animaux qu'ils risquent de croiser ne sont pas les seuls dangers auxquels ils vont devoir faire face. Aucun pasteur n'a accepté de faire le voyage pour marier Isiban et Marc. Il n'en est pas surpris. L'un de ceux qu'il a contactés acceptera cependant de les bénir à l'entrée du territoire zoulou.

En plus des armes de François et de Richard, Georges a fourbi son fusil Martini-Henry et un pistolet de la même marque. Il complète son arsenal par une baïonnette et un grand couteau de chasse. Le matin du départ, Kuzayo, le traducteur zoulou et accompagnateur du convoi, est au rendez-vous. Il regarde le chargement avec attention.

« Vous ne faites pas dans la facilité, vieil homme : deux soldats anglais, des Chinois, des Indiens et des enfants de toutes les couleurs, votre convoi va attirer des curieux.

— Je suis content de vous voir, Kuzayo, je vous présente les deux frères de Marc : François, notre aîné, et Richard, le cadet de la famille. Marc est notre benjamin. Il y a une sœur, entre les deux derniers, elle s'appelle Marie. Elle est partie en France pour étudier et visiter les vignobles de notre beau pays. »

Puis, il se tourne vers Reesa :

« Ma belle-fille Reesa, que vous connaissez maintenant, et mes deux autres petits-enfants. Avec Peng Lai et sa famille pour la Chine, Bibek Paniandy et les siens pour l'Inde, voilà qui suffira sans doute à convaincre votre peuple que nous pouvons tous vivre ensemble dans ce pays, quelles que soient nos origines, nos cultures et nos couleurs de peau...

— Et pourquoi pas les religions ? »

Le pasteur Maillard, de la congrégation de Durban, arrive derrière Georges, à pied, un sac sur le dos et un grand chapeau de paille vissé sur la tête.

« Alors le convoi est au complet, dit Georges en accueillant avec joie le dernier arrivant. Nous pouvons partir. Merci d'être des nôtres, pasteur. Mais pourquoi avoir changé d'avis ?

— Je crois que Dieu m'a botté les fesses. Je veux voir aussi si vos rêves d'une nation mêlée peuvent trouver dans cette aventure un début de réalité !

— Seuls l'amour et le respect de l'autre pourront réaliser ces rêves, certainement pas la haine et la peur. Et il faut bien qu'il y ait un commencement. »

Le convoi est en route, Kuzayo et Richard à l'avant, François à l'arrière avec le cheval de Georges chargé de cadeaux que Marc a choisis, et du matériel pour les campements.

L'enfer des intolérants

Caspar Van der Meersch vient d'enterrer son fils. Puis les amis les plus proches repartent un à un. La famille, encore sous le choc, se recroqueville doucement dans son chagrin. Sans un mot, Caspar sort et descend vers la rivière, peut-être pour laver sa peine ou prier :

« Montre-moi ta force, Seigneur, et donne-moi du courage dans la souffrance. » En ces moments de douleur, les prières ne sont plus suffisantes, c'est juste une façon de hurler sa haine. Pourquoi Dieu lui inflige-t-il une telle épreuve, dans un milieu si hostile, à lui et à sa famille si croyante ? Qu'a-t-il fait pour être ainsi puni ? Pourquoi lui avoir enlevé son fils aîné ? Comment va-t-il faire pour le travail ?

Arrivé au bout de son terrain, il tombe nez à nez avec un guerrier zoulou. L'homme est là, debout, immobile, son bouclier en peau de vache tendue dans la main gauche, sa sagaie dans la main droite, son regard perçant plongé dans les yeux de l'homme blanc. Rien chez ce guerrier ne bouge. Tout chez Caspar s'arrête aussi : son cœur, sa respiration, sa raison. Sa fierté d'homme diminue, en même temps que la tache sur le devant de son pantalon s'élargit. Il est tétanisé et attend l'attaque du guerrier. Il pense à sa famille restée seule là-haut et imagine le pire. Ses yeux cherchent d'autres guerriers mais, apparemment, celui-ci est seul comme un arbre isolé. Petit à petit son corps se décontracte, il regagne doucement sa maison à reculons, faisant face à l'ennemi. Il prend son fusil de chasse, puis retourne au bout du chemin. Le guerrier est toujours là et ne bouge pas, même lorsque Caspar épaule son arme, le vise et le tire comme une bête. Le guerrier s'écroule et, pour la première fois depuis bien longtemps, Caspar sourit. Une partie de sa douleur s'écoule de son cœur comme le sang du corps de ce Zoulou.

« Crève, sauvage, un de moins à nous effrayer ! hurle-t-il. Vous pouvez venir, je vous attends bande de nègres. »

Quelques jours plus tard, ce sont deux autres guerriers que Caspar abat, avec une telle jubilation que sa femme s'en alarme.

« Tu comptes en tuer combien, avant qu'ils viennent nous massacrer tous ? C'est ça que tu veux ? Tu ferais bien de nous tuer maintenant, pour nous épargner leurs atrocités quand ils vont venir se venger.

— Occupe-toi de tes casseroles, femme, je sais ce qu'il faut faire pour éloigner ces charognards. »

Mais au fil des jours, les guerriers zoulous reviennent de plus en plus nombreux. Caspar comprend que, pour lui et sa famille, les jours sont comptés. Il y a bien la fuite, mais ils n'iraient pas loin. Pour l'heure, une vingtaine de guerriers se montre. Ils ne sont pas agressifs, mais entourent la ferme. Ils attendent, mais quoi... qu'attendent-ils pour attaquer ?

Depuis plus de vingt jours, la famille Van der Meersch vit dans la terreur. Seuls Caspar et son cadet sortent pour chercher des œufs, traire les vaches, puiser de l'eau au puits ou vider le seau de commodités. Aucune des femmes ne met le pied dehors. Terrées comme des bêtes, la peur au ventre, elles deviennent, au fil des jours,

de plus en plus hystériques. L'atmosphère est si étouffante que les idées les plus folles germent dans la tête de Caspar. Il sait que les Zoulous peuvent attaquer à tout moment. Il imagine toutes les atrocités qu'ils pourraient leur faire subir, surtout aux femmes.

Caspar passe la porte sans un mot et se dirige vers le centre de la cour. Il ne connaîtra jamais le sexe de l'enfant que porte son épouse. Et pourquoi Dieu les abandonne-t-il alors qu'ils vivent avec ferveur les préceptes de la religion ?

« Mon Dieu, pourquoi nous soumets-tu à tant d'épreuves, pourquoi ? »

C'est à genoux qu'il hurle, les yeux levés vers le ciel, devant les guerriers zoulous impassibles.

« Mais qu'est-ce que vous attendez ? Tuez-moi et qu'on en finisse ! Épargnez ma femme et mes enfants et achevez-moi... s'il vous plaît ! »

Les derniers mots de cette supplique résonnent dans sa tête. Il ferme les yeux pour ne pas savoir de quel côté viendra la mort et attend. Des larmes tracent des sillons tortueux sur son visage buriné. Il murmure quelques mots incompréhensibles. Le calme s'abat sur l'homme à genoux en train de prier, tellement profondément que tout s'efface autour de lui. Un silence si apaisant qu'il s' imagine être déjà auprès de son Dieu. « Si c'est ça la mort, ce n'est rien à côté des souffrances de ma vie. Puisse la mort être aussi douce pour les miens », se dit-il.

Frantz reste figé devant la fenêtre de la maison. Sans un mot, il assiste à la scène, regarde son père prostré dans la même position depuis une heure. Il ne l'a jamais vu à genoux, sauf au temple, face à Dieu.

« Qu'est-ce que tu attends pour aller le chercher ? Tu vois bien qu'il ne peut pas bouger, lui dit sa mère en le secouant. C'est toi l'aîné de la famille maintenant. Tu crois que Pier serait resté planté comme un bout de bois pendant tout ce temps sans rien faire ? Remue-toi, pauvre benêt ! »

Le pauvre benêt n'est âgé que de quatorze ans et n'a toujours fait qu'exécuter des ordres. L'idée même de prendre une décision ne lui a jamais traversé l'esprit. Apeuré, le gamin s'approche de la porte, l'ouvre doucement et sort en regardant partout. Les guerriers zoulous se sont retirés depuis longtemps. Il n'y a que son père, son corps peut-être transformé en statue de sel, comme la femme de Loth pour s'être retournée vers Sodome et Gomorrhe que Dieu était en train de détruire par le feu et le soufre. Caspar Van der Meersch leur avait maintes fois raconté cette histoire, en leur rappelant que c'est ce qui attendait les femmes et les enfants qui n'écoutent pas le maître de maison.

L'homme, toujours dans la même position, ne bouge pas. L'enfant s'approche timidement :

« Papa, tu vas bien ? Tu es blessé ? Tu pries ? »

Frantz n'ose pas le toucher ; son père a horreur de cela. Il n'a aucun souvenir d'une embrassade ou d'un geste d'affection de sa part. Il s'accroupit devant lui pour observer ce visage immobile marbré de larmes, les yeux ouverts sur l'infini. Frantz tombe en arrière. C'est maintenant un vieil homme qu'il a devant lui. Le temps d'accepter cette image et de se relever, le jeune garçon lui tend les mains :

« Papa, il faut rentrer maintenant, la nuit va tomber, viens. »

Le petit Jan, dix ans, accourt auprès d'eux :

« Maman dit qu'il faut le ramener de gré ou de force. »

Frantz le bascule sur le côté, le prend sous les bras et demande à Jan d'attraper les jambes. C'est presque en le traînant qu'ils ramènent le statufié dans la maison.

La catalepsie de Caspar dure plusieurs heures pendant lesquelles son épouse et sa fille Hilde le frictionnent vigoureusement avec de l'huile de camphre. Lorsqu'il reprend conscience, il est totalement hébété. Pas un mot ne sort de sa bouche. Il reste assis devant sa soupe sans y toucher. Aucune étincelle de vie ne vient rassurer la famille. La main posée sur la Bible, il ne bouge pas. Le repas se fait exceptionnellement sans bénédiction. Un silence de plomb règne dans la pièce. Même les aspirations de la soupe, d'ordinaire si bruyantes, se font discrètes.

La nuit venue, le vieil Hollandais est toujours prostré, la main sur sa Bible. Il n'a prononcé aucune parole,

rongé par ses débats intimes. Comment aurait-il pu prononcer un seul des mots interdits par la religion ? Il n'en a ni la capacité ni la volonté. C'est comme si son âme avait déjà quitté son corps, pour éviter la honte. À la lueur de sa lampe à pétrole, Caspar lit des versets de la Bible.

Le sommeil a fini par surprendre toute la famille. Une cacophonie de sons nocturnes chasse l'oppressant silence qui règne dans la pièce depuis qu'on l'y a ramené. L'homme accablé se lève difficilement du banc sur lequel il est soudé depuis des heures. Dans un tiroir du buffet il choisit une mine de plomb déjà taillée, puis retourne s'asseoir devant sa Bible ouverte. Sur la première page blanche, où seul son nom est écrit, il trace, à travers les larmes qui lui brouillent la vue, ces quelques mots :

« Je ne peux plus continuer à vivre. J'ai tué trois Zoulous, mais ce n'est pas le plus important. Ils reviendront et comment pourrai-je épargner le pire à ma famille ? Pardonnez-moi mon Dieu pour ce que j'ai fait et ce que je vais faire. Caspar Van der Meersch. »

Il s'est ménagé le temps des dernières vapeurs de la nuit pour espérer une chance de rédemption. Pourtant, avant que le soleil ne réveille le coq, il sait sa décision définitive. Dix ans de plus s'abattent sur les épaules de ce déjà vieillard, qui se lève avec peine. Il dit adieu et pardon à chaque membre de sa famille, avant de les poignarder au cœur un à un. C'est devant le regard horrifié de sa femme qu'il a le plus de mal à répéter son geste. Mais il frappe, et le couteau force son chemin entre les côtes. Puis il tombe à genoux devant elle, place ses mains ensanglantées sur son gros ventre. C'est lorsqu'il sent l'enfant bouger violemment qu'il se met à hurler. La présence de cet innocent dans le ventre de sa mère morte révèle au père sa déraison. Pris d'épouvante devant l'horreur de ce qu'il vient de commettre, il se relève, saisit son fusil de chasse, sort de la maison et hurle sa folie au soleil naissant :

« Venez bande de chiens, venez danser devant ce que vous avez fait de moi. Vous avez gagné. Un jour, vous ne serez que des larves. Je le souhaite, je vous hais... »

La décharge du fusil a décapité l'homme devenu fou. Son corps, projeté deux mètres plus loin, cesse de bouger, le doigt reste crispé sur la détente. Le temps s'est arrêté dans la ferme des Van der Meersch. Nul ne pourra jamais expliquer ce geste, d'autant que tous les guerriers zoulous étaient partis la veille avec le bétail.

*

Ce soir-là, le convoi des Jaubert a parcouru plus de quatre lieues à travers des forêts clairsemées et d'immenses plateaux d'herbes hautes. En chemin, Kuzayo et Richard ont perché les enfants sur de gros rochers pour qu'ils contemplent la colonne d'éléphants qui traverse la savane à huit cents mètres à peine des chariots.

« Vous avez vu ces enfants, pasteur ? Ils ressentent tous les mêmes émotions devant tant de beauté et de diversité. Ils admirent avec respect les éléphants et les rhinocéros. Ils sautent de joie avec les gazelles, et gesticulent comme pour aider les girafes à attraper les branches les plus hautes des arbres. Lorsqu'un seul d'entre eux a repéré un lion sous l'arbre parasol, il entoure les autres en criant pour les rassurer et les protéger. Les enfants ne sont pas naturellement racistes ou violents, ils le deviennent par la faute des adultes. Et puisque vos références sont celles de la religion, pasteur, Dieu n'a-t-il pas créé les hommes à son image ? Et chacun d'entre eux s'est adapté à son milieu naturel.

— Et en chacun d'eux vit une parcelle du Seigneur, répond le pasteur. S'il a créé la terre, les animaux et la nature, c'est bien pour qu'il y ait une parcelle divine dans chaque chose. Mais l'homme oublie souvent sa part de divinité : parce qu'il est intelligent, il invente les outils, des concepts pour faire avancer l'humanité, qui pourtant se transforment en armes. Il crée la richesse, le pouvoir, l'avidité et toute la violence qui en découle. Oui, je ne peux qu'être d'accord avec vous, Georges. Mon rôle est de sans arrêt leur rappeler cette part de divinité bafouée. De plus, je dois préserver ma foi en Dieu, afin de continuer ce travail et tenter de faire pour le mieux.

— Eh bien, je préfère être utopiste que berger mon ami. Que chacun d'entre nous ranime la flamme de l'autre », dit le grand-père, en surveillant le feu dans l'attente du dîner.

Les femmes ont décidé que chacune d'elles, à tour de rôle, ferait le repas pour tout le monde. Pour le

premier, Chanda, l'épouse de Bibek Paniandy, propose un dahl de lentilles. Quant à Bibek, qui fait chauffer des pierres plates, il se charge des chapatis, ces pains traditionnels indiens.

Les enfants jouent à la savane. Ils deviennent tour à tour les animaux qu'ils ont vus dans la journée et défilent autour du feu en imitant les fauves dans de grands éclats de rire. Georges regarde Kuzayo et Richard s'approcher de François, mais celui-ci rompt le contact.

« Il est temps pour moi de m'occuper de ce grand dadais », pense le grand-père.

Bibek et Chanda s'affairent autour du feu. Les femmes aident à l'épluchage des légumes et des fruits. Des poudres de couleur sont mélangées et déjà l'atmosphère se charge d'ensorcelantes odeurs d'épices.

« Curry, curcuma, gingembre et coriandre », annonce fièrement Bibek.

Des ustensiles posés à même le feu s'échappent des volutes de fumée, des grésillements de légumes saisis dans l'huile et calmés par le lait de coco. Les pierres proches du feu sont recouvertes de ronds de pâte blanche, qui brunissent et se gonflent sous l'effet de la chaleur.

« Je vous propose d'ouvrir une bouteille de notre bon vin pour honorer ce repas. François, tu peux choisir celui que tu préfères dans le coffre rouge ?

— Monsieur Georges, sans vouloir vous offenser, nous, les Indiens, ne buvons pas d'alcool, notre religion nous l'interdit. »

Reesa, qui n'aime pas le vin, s'approche des deux hommes :

« Alors je vous propose un thé très spécial que Tisha, la femme de João, m'a fait découvrir. De passage au Sénégal, son marin de père l'a ramené ici. Elle appelle ça du kinkeliba. C'est une plante qui infuse comme du thé, c'est très bon. Elle aide à digérer et prépare un bon sommeil.

— Eh bien, l'un n'empêche pas l'autre, ce soir nous boirons du vin et du kinkeliba », annonce le vigneron pour satisfaire tout le monde.

Les nouvelles saveurs orientales enchantent les convives. Kuzayo, que l'explosion de toutes ces couleurs a d'abord rendu méfiant, se régale. Le plateau de fruits découpés avec art et finesse ravit l'assemblée.

À la fin du repas, les enfants de Bibek et de Chanda posent devant leurs parents un coffret contenant des instruments de musique. Bibek en extrait une sorte de hautbois, un shehnai, puis deux ghungharu, des bracelets de quatre-vingts clochettes qui tintinnabulent à chaque mouvement de pieds et que Chanda s'attache aux chevilles. La fillette, munie d'un tambourin, s'approche de sa mère déjà en position d'offrande, alors que le garçon place entre ses jambes deux petits tambours, des tablas, et attend. Un son profond et grave sort de l'instrument de Bibek. La mère et la fille commencent à bouger. Dès la première seconde du spectacle, l'assistance est charmée. Chaque parcelle du corps de Chanda s'enroule autour de la musique. Les bras ondulent comme des serpents, les doigts des mains s'activent autour des poignets qui semblent s'épanouir comme des fleurs de lotus. Puis arrivent les percussions qui accélèrent le rythme de la danse, et la voix du jeune garçon qui mène presque à l'exaltation. Les clochettes des chevilles et celles du tambourin font bouger le corps des spectateurs et les invitent à danser.

Les premiers à rejoindre Chanda et sa fille sont les enfants. Tout en riant, ils essaient maladroitement d'imiter leurs amies. Maintenant la musique est rapide et si entraînante que Kuzayo, réservé au début, se joint au groupe de danseurs. Il ne tente pas d'imiter Chanda, il danse comme un Zoulou, et son naturel incite tout le monde à s'y mettre. Reesa, Peng Lai et son épouse se sont approchés, ainsi que Richard, particulièrement emporté, mais qui s'inspire finalement de la chorégraphie de son nouvel ami.

« Voilà une belle fête que devraient apprécier tous les dieux du monde. S'ils nous voient de là-haut, ils devraient arrêter de nous armer les uns contre les autres et venir se réjouir avec nous. Qu'en pensez-vous, pasteur ?

— Que Dieu est là en chacun d'entre nous. Mais qu'arrive-t-il à François, il est bien sombre.

— C'est une vieille histoire. Depuis toujours, il se heurte à son père comme à un mur. Et il n'arrive pas à prendre suffisamment de recul pour comprendre ce qui lui arrive. Je n'ai pas réussi à le dissuader de s'engager

dans l'armée anglaise. Je sais que c'est une forme de suicide. J'espère pouvoir lui pardonner d'avoir entraîné Richard dans sa folie. Pour les Anglais, ils ne sont que de la "chair à canon". Marc épouse une Zouloue, Richard et Kuzayo sont maintenant amis, que vont-ils devenir ? Alors qu'une guerre inévitable approche à grands pas ! J'ai si peur de perdre ceux que j'aime tant.

— Avez-vous dit à François que vous l'aimiez si fort ?

— Je le lui ai dit avec mes mots. Mais ce ne sont pas ceux-là qu'il veut entendre...

— Essayez encore ! »

La fête bat son plein quand Georges entraîne son petit-fils vers un acacia solitaire à une centaine de mètres des danseurs. La discussion est tendue. Il apparaît rapidement que le père s'interpose entre le grand-père et son petit-fils, qu'il est leur pierre d'achoppement.

« Suis-je seulement son fils ? lance le jeune homme.

— Jacques, ton père, a aimé ta mère passionnément. Dieu lui a offert un fils et sa joie était si grande qu'il a voulu, dès ta naissance, te transmettre tout son savoir. Comment un enfant de trois ou quatre ans peut-il savoir et comprendre ce qu'un homme de trente ans sait et comprend ? Toute son erreur est là, François. Il a voulu te faire pousser plus vite que le raisin. Oui, tu es son fils, oui, il t'aime. Maladroitement, certes. Puis chacun a pris le chemin de sa haine. La seule chose dont je suis certain, à ce jour, c'est que jamais tu ne pourras changer ton père. Mais toi tu peux regarder ailleurs et faire ta vie différemment.

— Comme ton petit Marc !

— Chacun sa route, mon grand. Ne sois pas en colère contre le monde entier. Tu as choisi l'armée, je ne suis pas certain que la guerre des Anglais puisse résoudre ou même atténuer tes souffrances. Au plus, tu évacueras la haine qui ronge ton cœur en tuant. Lorsque tu quitteras l'armée, j'aurai un projet pour toi. J'ai fait un tour dans les collines qui apaisent la montagne au nord-ouest d'ici. Je me suis dit que l'on pourrait tenter de planter une vigne particulière, composée de trois cépages complémentaires, tannat, syrah, merlot, pour fabriquer un rosé atypique et fringant. Je sais que tu sauras élever un bon vin. J'aimerais t'aider à le mettre en terre. Réfléchis à ma proposition. Moi, j'aimerais boire un vin nouveau avant de mourir.

— Moi aussi, grand-père, mais c'est trop tard pour moi. Notre régiment se prépare à une grande guerre contre tout ce qui n'est pas anglais, et en particulier les Zoulous. Alors tout ça, ce mariage, ce voyage, ces danses, me semble bien futile, si loin du drame qui nous attend que je n'arrive pas à partager votre joie.

— Quand on est triste, la danse est souveraine. Même les redoutables guerriers zoulous le savent. Comme ils savent que l'amour est à la base de toute action, soit qu'il nous commande de le protéger, soit qu'il nous pousse à aller vers les autres, à avancer et à faire avancer les choses. Parce que, sans amour, le monde serait moins beau. Et qu'en aimant, on le rend merveilleux. Et ça s'appelle aussi de l'espoir, mon fils. L'espoir d'une vie meilleure dans ce pays. »

Le convoi des Jaubert s'est arrêté sur la colline qui domine le plateau où la ville zouloue grouille de monde et de bêtes. Il y règne une activité de fourmis, pense Richard. Kuzayo embrasse du regard la vallée en contrebas. Il est fier de l'endroit où il vit. La joie de revoir les siens se lit sur son visage.

« Kuzayo, tu as une femme et des enfants ?

— Je suis un guerrier, et je dois mériter une femme par un acte de bravoure. La tradition veut que chaque homme zoulou combatte d'abord pour prouver sa valeur.

— Cet acte de bravoure peut-il être un renseignement qui te permettrait de sauver ton village ? »

Kuzayo regarde son ami avec étonnement :

« Mon village n'est pas en danger, il est protégé par la nature et l'impie qui le défend.

— Tu connais l'armement des Anglais. Ils ont des canons et des fusils qui peuvent tirer de loin et de haut. S'ils placent une batterie de canons sur chaque colline qui surplombe le village, ils peuvent en bloquer l'entrée et l'anéantir sans même engager leur infanterie.

— Oui, nous le savons.

— Si tu en parlais tout de même à ton supérieur ?

— Indouna ! Chez les Zoulous, c'est un Indouna qui commande un impi. Cette unité comprend entre quatre et six compagnies de plus de cinquante guerriers. Les femmes zouloues sont aussi des guerrières, mais elles se battent autrement : en auxiliaires pour nous ravitailler.

— Mais si l'armée anglaise arrive avec ses canons, vous risquez d'être écrasés !

— Non ! Ne t'inquiète pas pour nous. Nous savons très bien comment ils se battent, et saurons nous défendre. Nous avons aussi des chemins de repli. Merci de t'inquiéter, mais je préfère ne pas parler de stratégie et de défense avec toi, vu l'uniforme que tu portes. Regarde plutôt la beauté de la nature.

— Je ne voulais pas t'offenser Kuzayo, excuse-moi.

— Mais que fait un Français dans une armée anglaise ? Toi aussi, tu veux nous chasser de nos terres ?

— Non ! Je n'ai fait que suivre François. Certes, il est impétueux, borné et raciste. Et il en veut à la terre entière. Mais je suis le seul de la famille à pouvoir le calmer. Vous avez vos magnifiques proverbes, nous les nôtres. L'un d'eux dit : "Quand on a un marteau dans la tête, on voit tous les problèmes sous la forme d'un clou." C'est cela, François.

— Sa vie est plus importante que la tienne ?

— C'est mon frère, Kuzayo, et je l'aime. Si je peux l'aider, je le ferai au péril de ma vie, oui.

— Alors, si c'est comme cela aussi chez les citrouilles, je veux bien être ton frère... »

Les deux hommes se regardent en riant.

« Ce serait pour moi un honneur d'être le tien, Kuzayo.

— D'accord, mais je suis un grand frère ou un petit frère ? »

Reesa s'approche des deux amis et leur propose de venir se restaurer avec les autres, avant de descendre la colline. Chaque soir, les femmes prévoient des en-cas de rois, sucrés et salés, pour le lendemain. Ce sont presque toujours de petites galettes fourrées à la viande ou aux légumes de la veille, qu'accompagnent des fruits frais ou de la confiture. Le riz est cuit à la cannelle et aux raisins secs avec des petits sablés, sur les pierres brûlantes du foyer.

Posée sur un petit feu de bois, une cafetière en émail reçoit dans son eau bouillante une belle pincée de kinkeliba pour le plus grand plaisir des voyageurs. Cette boisson fait l'unanimité. Reesa se demande si une telle merveille de plante pousserait dans cette région ? Après tout, elle pourrait en faire une source de revenus. L'idée lui plaît bien.

Sourde d'abord, puis plus présente, une cacophonie de mots et de cris monte de la vallée par où ils sont passés quelques heures auparavant. Kuzayo, Richard et François se précipitent pour identifier les nouveaux arrivants. Déjà, le groupe de guerriers zoulous escalade la colline. À l'allure où ils forcent le bétail, ils atteindront les voyageurs dans dix minutes. Les enfants rejoignent les adultes et Kuzayo rassure tout le monde :

« Il n'arrivera rien à personne. Ces guerriers ont une mission, apparemment ils l'ont remplie. Ils rentrent au village avec leur butin. Tout le monde reprend sa place, je reste en poste. »

Une colonne de poussière précède des bruits de bêtes et d'hommes de plus en plus distincts. Enfin les premières cornes apparaissent sur la ligne d'horizon. Trois bœufs et cinq vaches, encadrés par une dizaine de Zoulous munis de bâtons, ouvrent le chemin. Suivent deux autres bœufs qui péniblement tirent un chariot, alors que cinq Zoulous le poussent par derrière.

Arrivé à la hauteur du convoi de Georges, l'un des guerriers échange quelques mots avec Kuzayo, puis toute la troupe, passant devant eux, continue son chemin. Le chariot n'est pas vide. Quatre cochons occupent le centre, alors que des coffres pleins de volailles caquettent, gloussent et piaillent.

« C'est un chariot de la liberté, s'écrie Noël, le fils de Reesa, regarde, grand-père, c'est un authentique, non ?

— Tu as raison, mon petit, je voudrais bien savoir où ils sont allés le prendre, ce chariot, d'autant qu'il y a de la vie dedans ! »

Des vaches marquées d'un M surmonté d'un V : Georges se doute bien qu'un nouvel incident entre Boers et Zoulous vient d'avoir lieu. Mais il ne peut savoir que ces derniers viennent de dévaliser les Van der Meersch, partis en enfer.

« Grand-père ! »

Cette voix-là, Georges la reconnaît entre toutes. Il tourne la tête pour apercevoir Marc. Celui-ci est accompagné d'un vieil homme et, sur le dos de Red-Lady, d'une jeune femme magnifique que bientôt les deux hommes aident à descendre de cheval. Malgré le tissu qui lui serre la poitrine, on sent qu'elle peine encore à reprendre son souffle.

« Grand-père, je te présente Oumsélé et Isiban, sa petite-fille...

— Appelez-moi Georges. Je suis heureux de faire enfin votre connaissance ! »

« Elle a l'allure d'une reine », pense-t-il en lui tendant les mains.

Isiban, qui n'est plus troublée par les attitudes des Blancs, s'approche de Georges et pose ses mains dans celles de l'homme.

Alors que Richard se précipite sur son jeune frère pour l'enlacer, François, lui, attend patiemment que toute cette agitation se calme pour saluer les nouveaux arrivants. Il ne fait aucune remarque, mais convient que cette jeune Zouloue est une splendeur. Elle est presque plus grande que Marc. Son corps, lorsqu'il aura repris sa souplesse, sera mince et rondement musclé... « Un corps qui appelle les mains... », pense-t-il. Les traits de son visage, d'une grande finesse, l'impressionnent. Ses pommettes saillantes mettent en valeur de grands yeux légèrement en amande, qui le regardent droit au fond de son âme. Il se sent troublé par elle. Il en a presque honte.

Reesa s'approche et accueille la jeune fille en souriant.

« Je suis la belle-fille de Georges, et voici mes enfants, Noël et Jeanne. Marc est leur grand frère. »

Isiban ne comprend toujours pas ce que disent tous ces gens, mais visiblement ce sont des êtres bienveillants et elle se sent rassurée.

Reesa reprend :

« Tes vêtements sont certainement plus pratiques à porter que les nôtres. Je suis presque désolée de t'offrir une robe de Blanche pour vivre parmi nous. J'attendrai encore avant de te la remettre. »

Un pagne long recouvre les hanches et les jambes d'Isiban ; il est ceinturé à la taille par une bande brodée de perles de la même couleur que son chapeau. Tout à coup Reesa voit ses yeux s'agrandir à la vue de l'Indienne et de la Chinoise, l'une enroulée dans un tissu vert, l'autre dans une tunique orange d'où dépasse un pantalon large mais serré aux chevilles. Les deux femmes étranges marchent pieds nus comme Isiban. Toutes les quatre forment un premier groupe. À côté, Marc, Richard et François discutent bruyamment. Aucun d'eux ne prête attention à Oumsélé et Georges qui communiquent grâce à Kuzayo.

Par la bouche du traducteur, Oumsélé parle à Georges :

« Parce que Marc a sauvé ma petite-fille et parce que mon peuple est témoin de leur amour, nous acceptons ce mariage. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur. Moi, je vous confie ma petite-fille, parce que je sais que c'est son destin et parce que je crois qu'elle sera en sécurité chez vous. Quant à la majorité de mes frères et sœurs, ils n'ont jamais vu d'étrangers. Ils savent ce qu'est un Blanc, mais pas les Indiens, encore moins les Chinois. Ils vont donc rire et vouloir vous toucher. Ils seront très bruyants, mais ne vous feront aucun mal. Pour entrer dans le village, vous monterez les enfants sur les chevaux, les adultes les encadreront. Si les chevaux ont peur, vous vous occuperez des enfants. Les femmes voudront vous toucher, palper vos vêtements, certaines échanger les bijoux de vos femmes avec les leurs. Il faut décider maintenant ce que vous êtes prêts à donner. Autre chose : notre chef de village est comme un roi, nous lui devons un respect suprême. Il vous recevra sur

son trône, vous le saluerez selon votre coutume. Puis il vous invitera dans son kraal pour parler. Je veillerai sur vous jusqu'à la cérémonie du soir. Après, vous serez tranquilles parmi nous. Le mariage aura lieu demain.

— Oumsélé, nous aussi avons des coutumes. Lors des mariages, un pasteur organise la cérémonie officielle. Doit-elle avoir lieu avant ou en même temps que la vôtre ?

— Je l'ignore ! Pour les Zoulous, c'est notre cérémonie qui scelle le mariage. Isiban doit être pure.

— Puisque tout le monde est là, peut-être pourrions-nous les marier maintenant selon nos coutumes ?

Qu'en pense notre pasteur ? »

Le pasteur est favorable, les jeunes mariés aussi. Richard pour Marc, Kuzayo pour Isiban s'avancent : ils seront les témoins du mariage. La cérémonie ne dure que le temps des préparatifs. Kuzayo aide Isiban à signer son nom, Marc n'a le droit que d'embrasser la mariée.

« Au regard de ma communauté, Isiban, nous venons de conclure une alliance sacrée. Tu es mon épouse. Demain, pour ton peuple, tu seras ma femme. Et devant mon Dieu, je t'aimerai. »

Isiban pose ses mains sur les joues de Marc et lui murmure : « Mena tandawena, Marc, je suis à toi pour toujours. »

Le grand repas du mariage est chinois, composé de nouilles sautées au poulet, de brochettes de bœuf, de brioches de riz et de légumes variés. L'utilisation des baguettes le rend étrange mais joyeux. C'est avec des larmes de rire qu'Oumsélé et Isiban, perchés sur Red-Lady, reprennent la direction de leur village.

Demain sera jour de fête.

Dans la famille zouloue aussi le mariage est une alliance, non pas seulement entre deux personnes qui s'aiment, mais entre deux lignages ou deux clans. Le guide du clan, qui joue un rôle important, est désigné parmi les hommes les plus âgés de la plus ancienne génération pour l'annoncer au chef. Dans le système matrilineaire, par exemple, c'est l'oncle maternel qui assume cette responsabilité. Il exerce son autorité sur les enfants de sa sœur, aussi sur les enfants des filles de sa sœur, et éventuellement sur les enfants des filles de ces filles.

Ici la dot est une compensation, en biens ou en services, versée par le futur époux à la famille de la future épouse. Institution voulue par Nkolo-Nkolo et léguée par les ancêtres à la communauté, elle relève de l'ordre du religieux et du sacré. Les Zoulous ayant admis l'union d'Isiban et de Marc, ils auront comme dot les présents offerts par les « accompagnateurs citrouilles ». C'est une première, un mariage n'étant normalement possible qu'entre personnes de même ethnie. Mais les premières réticences du chef zoulou ont cédé devant les remarques avisées d'Oumsélé, faisant valoir qu'il ne peut y avoir d'amour sans un choix réciproque et libre qui engage les deux concernés, quelles que soient leurs ethnies.

L'union sacrée

Au lever du soleil, le convoi reprend sa route pour atteindre une cascade à mi-chemin de la vallée. Celle-ci se déverse dans un large bassin, avant d'alimenter un beau cours d'eau, idéal pour se laver. Les femmes sont invitées à profiter de cette aubaine. Les hommes, eux, attendent leur tour.

L'eau n'est pas si froide. Les femmes y entrent avec précaution. Elles tâtent chaque pierre du pied, pour garder l'équilibre et la tête hors de l'eau. Rassurées par des fonds relativement plats, elles commencent leurs ablutions. Reesa, munie d'un savon à l'huile de coco, commence à frotter Jeanne, qui a surtout très envie de jouer dans l'eau avec ses deux amies. Qu'à cela ne tienne, elle savonne aussi Jia Li et Chetana.

Les trois petites filles rient et se frictionnent entre elles. Jeanne lave les cheveux longs et raides de ses amies. Alors qu'elle passe doucement le peigne dans ceux de Chetana en rêvant d'une chevelure lisse, Jia Li passe ses petits doigts dans la tignasse crépue de Jeanne. À l'instar des fillettes, les femmes s'aident pour leur toilette. Après avoir frotté leurs talons sur les rochers pour ôter la corne qui protège leurs pieds, elles retournent au convoi pour mettre leurs vêtements de fête. Parmi toutes les largesses de Georges, les costumes neufs pour assister au mariage de son petit-fils sont splendides et chatoyants. Chanda et Chetana portent un même lengha confectionné dans un tissu très léger aux couleurs violette et argentée. Une jupe large et longue, calée sur les hanches, recouvre leurs pieds munis de sandales en corde de riz tressée. Un choli mauve couvre leurs épaules et leur poitrine. Un dupatta, sorte de voile de modestie, assorti à la jupe, drapé autour d'elles, parachève leur tenue vestimentaire. Une dizaine de bracelets colorés cliquettent à chaque mouvement de bras, et Chetana ne s'en prive pas.

Lorsque Zhou, l'épouse de Peng Lai, arrive auprès de ses compagnes de voyage, celles-ci restent bouche bée devant l'hanfu qu'elle a revêtu. C'est une longue robe rouge, recouverte d'une tunique mi-longue, arrondie dans le bas et croisée sur la poitrine. Une large ceinture tient l'ensemble et marque une belle taille. Les manches évasées lui donnent un air de papillon prêt à s'envoler. Contrairement à Chanda qui natte ses longs cheveux dans le dos, Zhou a relevé les siens en un chignon qui paraît tenir par quelques baguettes ornementées de bibelots colorés.

Les hommes reviennent de la cascade et Georges ne peut que s'extasier devant un tel tableau :

« Mesdames, vous êtes de véritables princesses ! »

Zhou s'approche du vieil homme :

« Jamais je n'aurais imaginer porter un jour des vêtements comme ceux-là, Monsieur Georges, merci, c'est une grande joie pour ma famille et moi.

— Vous participez tous à un voyage qui n'est pas sans danger. Le plus difficile reste à faire : rencontrer un peuple qui n'a pas l'habitude de voir ce qu'on va lui montrer. »

Tandis que les hommes se préparent, Reesa, Chanda et Zhou regardent et touchent leurs habits. Reesa a

choisi un coton imprimé de petites fleurs rouges et bleues sur fond beige. Elle a demandé à sa couturière une tenue très simple et sans colifichets, afin d'être libre de ses mouvements. Le corselet, coupé près du corps jusqu'à la taille, est légèrement décolleté. La longue jupe, confectionnée dans le même tissu, est largement évasée et forme un bel ensemble réuni par une solide ceinture bleue. Les bottines à lacets, le petit sac boule passé à son poignet gauche et l'ombrelle, qu'elle porte autant pour la beauté de l'objet que pour se protéger du soleil, sont de la même teinte que la ceinture.

« Une bien étrange délégation », pense Kuzayo, qui regarde un peu inquiet ce mélange des genres : un pasteur, deux soldats de l'armée anglaise, Georges serré dans un habit complet et Marc qui a opté pour une large chemise blanche glissée dans un pantalon beige.

Ce n'est pas l'inquiétude qui gagne François, mais une forme d'égarement. Il se sent déplacé dans ce convoi. Non seulement il n'arrive pas à se réjouir de cette aventure, mais elle le met de plus en plus mal à l'aise. Il regarde cette agitation avec dédain. « Toute cette histoire est une mascarade organisée par ce vieux fou de grand-père. Dès qu'il s'agit de Marc, rien n'est trop beau », pense-t-il. Voyant Peng Lai sortir du chariot en habit traditionnel, c'est de la haine qui monte en lui : « Ce ne sont que des fous déguisés en princes, pour satisfaire un vieux roi nègre qui refuse de voir la réalité en face. Je les hais ! »

C'est alors que le cœur de la terre se met à battre. D'abord des coups puissants et irréguliers qui effrayent les bêtes et décontenancent les hommes :

« La fête vient de commencer, il est temps de rejoindre le village ! » leur dit Kuzayo.

Avec des gestes d'apaisement, lui et Richard prennent la tête de la délégation. Les coups portés au sol par les danseurs et les tambours provoquent des ondes de choc sous les pieds des invités, qui peuvent admirer la force et la puissance des guerriers zoulous en mouvement.

François n'a encore jamais combattu cette armée créée en son temps par Chaka. Maintenant il en ressent déjà de la crainte. « C'est idiot, des sagaies contre des fusils et des canons. Ils peuvent toujours sauter comme des bêtes qu'ils sont, ils ne nous battront jamais ! » se dit-il pour se rassurer.

Une heure de marche sans mot dire est suffisante pour atteindre le passage qui sépare le village du reste du monde. Les danses et les chants remplissent l'univers et ne laissent aucune place à aucun autre son. Les paroles ne passent pas, l'inquiétude emplit le vide et ralentit le pas.

C'est l'arrivée d'Oumsélé, en costume de fête, peau de léopard et queues de vache nouées aux bras et aux jambes, qui redonne une respiration normale au groupe presque figé. Georges accomplit le rite de franchissement des lieux, en avalant un bol de lait de vache. Puis des guerriers armés entourent les chariots, et la délégation arc-en-ciel s'enfonce doucement dans le village sous les rires, exclamations et cris des habitants. Les chants et les danses s'apaisent au rythme de l'avancée des invités, pour s'interrompre définitivement devant le kraal du chef de village. Oumsélé reprend sa place parmi les dignitaires et c'est Kuzayo qui parle :

« Le chef de notre village veut connaître le nom des rois qui t'accompagnent, et de leurs familles. Il demande si Marc est un prince ? »

Georges s'avance en baissant la tête devant les dignitaires et porte la main droite à sa poitrine :

« Je suis Georges Jaubert, le grand-père de Marc, voici François et Richard, ses frères, dit-il en les présentant. Reesa que voici est la deuxième femme de mon fils et ces deux petits, Noël et Jeanne, sont également mes petits-enfants. »

L'agitation parmi les dignitaires zoulous et au sein de la foule proche n'est pas pour rassurer les visiteurs.

« L'Indouna de notre impi demande pourquoi deux de vos fils portent l'uniforme des Anglais, et s'ils sont des Dhekas ? Le chef veut que vous présentiez les rois aussi. La femme du chef veut rencontrer Reesa et ses enfants pour parler avec elle !

— À ma connaissance, mes petits-fils ne sont pas des espions. Mais quand bien même ils le seraient, je vous demande de les recevoir comme nous recevons Isiban dans notre famille et Kuzayo en tant qu'ami. Reesa se fera un plaisir de rencontrer votre épouse, dès que le rituel des présentations sera fini et la cérémonie de

mariage célébrée. Je vous présente la famille de Peng Lai. Ils viennent de Chine et ont leur part de notre tâche. »

Georges se tourne vers eux et les invite à s'avancer. Peng Lai porte un changshan, sorte de chemise à manches longues de soie rouge-brun. Elle est recouverte d'un gilet plus épais de même tissu, mais de couleur verte et fermé par des boutons grenouilles. Accompagné de son épouse et de ses enfants, vêtus comme leurs parents, ils saluent leurs hôtes plusieurs fois, les mains jointes et en courbant le dos.

« Nǐhǎo ! tāorǎo ! »

Un vase, de la vaisselle chinoise et des coupons de soie chatoyante sont disposés devant les dignitaires. Puis la famille Peng Lai se retire à reculons en continuant ses inclinaisons. Le silence qui règne autour d'eux est assez éloquent. Les autochtones sont probablement surpris par ces étrangers et par leur accoutrement. Georges présente la famille de Bibek Paniandy :

« Ils viennent d'Inde, ils ont fui leur condition sociale et la colonisation anglaise de leur pays...

— Nous, nous obligerons les Anglais à quitter le nôtre. »

Kuzayo traduit toujours, et l'intervention de l'Indouna soulève une vive réaction de joie dans la population, ce qui surprend les invités. Bibek recule le temps que le brouhaha se calme. Cette manifestation n'échappe pas à François, qui ressent de plus en plus de mépris pour ces indigènes qu'il assimile à des animaux sauvages. Il voudrait rejoindre son régiment, mais doit attendre que toute cette pantomime s'arrête.

Le silence revenu, la famille s'avance vers les dignitaires. Bibek arbore fièrement une kurta, longue chemise en coton beige, boutonnée du cou jusqu'aux genoux. Un dothi blanc lui couvre les chevilles. Il porte autour du cou un gatcholas identique au voile de modestie de son épouse. Chaque membre de la famille joint ses mains au-dessus de sa poitrine, et s'incline devant les dignitaires : « Namasté ! »

Leurs cadeaux se composent d'un grand coffre plein d'épices de toutes les couleurs, d'une flûte en bambou dans un coffret et de tablas. Eux aussi reculent en gardant les mains jointes sous le menton. Pour finir les présentations, Georges prend par le bras le pasteur et Marc :

« Je vous présente le pasteur Maillard, le grand prêtre de notre religion. »

Après la traduction de Kuzayo, un homme se lève, muni d'un grand bâton incrusté d'amulettes et de grelots destinés à faire un maximum de bruit. Son corps est recouvert d'un imposant manteau taillé dans la peau d'un léopard, dont la terrible tête lui sert de couvre-chef. Il s'approche, inquiet, tourne autour de son homologue puis le regarde droit dans les yeux :

« Tu es un Sangoma ? Tu connais Nkolo-Nkolo ? Tu lui parles ?

— Oui, nous avons le même dieu, mais il ne porte pas le même nom et ne raconte pas les mêmes histoires. Cependant nous le sollicitons aussi pour nous aider et nous conduire dans notre vie de tous les jours, comme vous.

— Tu parles aux esprits des ancêtres ?

— Oui...

Là Kuzayo, le traducteur, explique au pasteur que, de tout temps, les Zoulous, comme la plupart des peuples de ce pays, ont cru en la vision positive et optimiste de la personne humaine que véhicule la philosophie bantoue. Les Bantous ont une conception anthropocentrique du monde. Celui qu'ils baptiseront plus tard Nkolo-Nkolo, leur dieu, est l'explication ultime de la substance de l'homme et de toutes les choses. Il est le créateur et celui qui nourrit l'homme.

Les esprits sont faits d'êtres surhumains et d'esprits d'hommes morts longtemps auparavant. Ils expliquent la destinée de l'humanité. Celle-ci comprend les êtres humains qui sont en vie et ceux qui sont sur le point de naître. Les animaux et les plantes, ou le reste de la vie biologique, n'existent que pour l'homme. Car il est le centre autour duquel tout gravite, les phénomènes naturels et les objets qui constituent le milieu où il vit et lui procurent les moyens d'exister. L'homme est l'une des cellules éternelles de la conscience infinie, qui ne peut être détruite. Il est venu au monde par un acte de volonté, pour s'épanouir dans la plénitude de son être.

Quant à Nkolo-Nkolo, sous le règne de Chaka, la grande cérémonie sacrée des « premiers fruits » était toujours célébrée en son honneur. Elle était aussi une des nombreuses manifestations de l'omniprésence des ancêtres et de leur caractère divin. Dans cette société, tous ceux qui occupaient une position de commandement étaient « prêtres du culte des ancêtres ». Les chefs de famille, de village et les Indounas portent encore ce titre.

Après ces explications, le prêtre sorcier engage le pasteur à venir s'asseoir auprès de lui. Pour la cérémonie et sur le court chemin à parcourir, le pasteur remet son âme à Dieu. Seuls, Georges et Marc restent face aux dignitaires. Georges parle :

« Je suis fier de ce garçon, qui est le cadeau le plus cher que je puisse offrir à Isiban. Ce n'est pas un mariage facile qu'ils vont contracter. Il faut autant de courage que d'amour pour réunir deux peuples, le noir et le blanc, et se battre auprès de tous pour le faire accepter. Mais à ce titre, ils sont tous les deux de grands combattants de cette guerre qui s'attaque à la peur de l'autre et à l'intolérance. Leur guerre à eux sera de faire tomber les barrières qui empêchent les hommes et les femmes de ce pays de pouvoir vivre en harmonie. »

C'est la voix du chef de village qui interrompt Georges. Il semble donner raison à François qui, de son côté, n'a vu dans la déclaration de son grand-père qu'une nouvelle illustration de ces « balivernes utopiques » qu'il leur serine depuis l'enfance.

« Je ne crois pas à la paix avec les Blancs, vieil homme. Je doute de vos belles paroles, au vu de ce qu'ils ont fait ici. La paix n'est pas un vain mot, c'est un comportement. Il ne suffit pas de clamer haut et fort qu'on est un homme de paix. Il faut le traduire par des actes et au quotidien. Nous sommes depuis des générations, depuis le grand Chaka, dans le M'fecane. Tant que l'histoire n'aura que le comportement actuel des hommes blancs avec les Noirs à nous montrer, nous continuerons notre lutte. Cependant, Marc nous a prouvé sa bravoure, son attachement à Isiban et le respect qu'il porte à notre peuple. Alors puisque Isiban nous l'a demandé, puisque Oumsélé a donné son accord, parce que Kuzayo nous parle favorablement de votre famille, notre grand conseil a autorisé notre fille à épouser un Blanc. Cela restera une exception. Notre peuple voit d'ailleurs ce genre de mariage entre deux personnes de clans différents comme une insulte aux traditions. Nous l'acceptons mais surveillerons notre fille. Que la fête commence. »

Les tambours n'attendaient que ce signal pour résonner, les hommes et les chants aussi.

Un mariage zoulou est une occasion heureuse et joyeuse. Il débute par des processions de gens de tous âges, arborant des insignes colorés, des plumes, des perles et des peaux. La grande place se couvre de guerriers simulant attaques et défenses. François les regarde avec curiosité et inquiétude. Il imagine un assaut de plusieurs milliers de ces hommes particulièrement athlétiques et sauvages. Des frissons lui parcourent le corps, malgré la chaleur. Après une heure à danser sans faiblir, les hommes se retirent et cèdent la place au manchocho, la danse des femmes. Elle exprime la vie de tous les jours, leurs activités domestiques et d'auxiliaires des guerriers. Puis la place se vide à nouveau et, sous les chants d'une délégation de jeunes femmes zouloues « accompagnatrices », Oumsélé apparaît en compagnie de toute sa famille, Isiban à son bras. Celle-ci a un petit bouclier et une lance cérémonielle dans sa main droite. Le voile sur son front est fait de perles, témoignage de respect envers ses beaux-parents. De perles aussi, la décoration de sa coiffure rouge ou du sac qu'elle porte à son coude gauche et qui contient des cadeaux pour ses beaux-parents. De perles encore les motifs de son tablier de mariage qui peut être utilisé comme une arme de légitime défense : elles pourraient blesser un agresseur. Sa ceinture de taille symbolise une rivière qui coule.

Dans la plupart des festivités zouloues, l'utilisation des perles, de parures colorées et autres bracelets et colliers obéit à un langage symbolique, une signification spécifique étant attribuée aux couleurs comme aux motifs choisis. Ainsi le blanc signifie la pureté, la vie et l'amour ; le noir : « Je vois tout en noir tellement tu me manques... » ; le bleu : « Si j'étais une colombe, je volerais jusqu'à toi et t'apporterais de la délicieuse nourriture » ; le jaune : « Je ne devrais plus manger si on se marie, tu n'es pas un monstre qui peut me

massacrer » ; le rose : « Tu devrais travailler plus dur pour obtenir lobolo, la dot, plus de jeu et ne gaspille pas ta fortune » ; le vert : « Je suis devenue mince comme une douce canne dans un champ humide et vert au printemps, par amour pour toi » ; quant au rouge, il signifie : « Mon cœur bat et est plein d'amour. »

Marc a le souffle coupé par la beauté de sa future épouse. Calé sur ses hanches, un long pagne en fine peau de gazelle recouvre la plus grande partie de ses jambes élancées. Sous l'œil attendri de Chanda et celui étonné de la foule, Isiban arbore un choli orange. C'est une brassière typiquement indienne, en coton fin, qui lui couvre la poitrine et les épaules. Son ischolo, plus grand et plus large que d'habitude, protège ses yeux du soleil. Elle ne voit que Marc et son regard est brouillé par l'émotion. « Cet homme aux cheveux à la couleur de paille m'épouse, se dit-elle, et mon peuple accepte cette union, sauf ma sœur Pampatha et... apparemment François. Il faut que je me méfie de François, il ne m'aime pas et il n'aime pas mon peuple non plus. »

La destinée qu'Ubaba lui a prédite commence aujourd'hui. Elle ignore encore quelle va être son aventure, mais cela commence par l'amour, et déjà elle prend sa part de bonheur. « Je t'aime, homme blanc, comme jamais je n'imaginai pouvoir aimer. Si demain je devais mourir, j'aurai au moins connu cette joie-là. » Les bijoux d'Isiban sont assortis aux couleurs de sa tenue, mais étrangers aux traditions de son peuple. À son cou pend, au bout d'une chaîne en or, un médaillon du même métal, sertissant une émeraude que Marc reconnaît immédiatement. Tout cela, comme l'ouverture et les premiers pas vers l'« autre » et ses traditions, commence timidement.

Marc avance vers sa princesse, le cœur serré si fort, comme dans un étau. Il ne peut réprimer des larmes, qui redoublent à la vue du bijou et du petit bouddha de jade, le porte-bonheur qu'il lui a offert. Les trois femmes de sa vie sont là : l'esprit de sa maman à travers le médaillon, Reesa, et Isiban, enfin son épouse. Cette manifestation de sa sensibilité, sous les regards de tous, le gêne un peu. Isiban tient sous le bras une grande natte de coco qu'elle déroule sur le sol. Elle invite Marc à s'y installer. Un peu surpris, le jeune homme s'allonge quand même, rejoint par Isiban qui se colle à lui.

La foule est en délire. La sœur d'Isiban les recouvre d'une grande couverture. La mariée commence à battre des jambes et des bras. Elle invite son époux à faire de même en riant de bonheur. Très gêné et étonné par ce simulacre d'acte sexuel, Marc suit les instructions de sa femme. Les secousses sont très appréciées du public, qui le manifeste dans la joie, la bonne humeur et par des chants.

Une fois debout, ils se retrouvent nez à nez avec le Sangoma planté droit devant eux et flanqué du pasteur, son invité : telle est la tradition. Le maître du rituel zoulou offre à chacun des mariés un lacet de cuir auquel pend un sac contenant des herbes magiques. Son discours est bref. Sentant Isiban vraiment heureuse, Marc se réjouit de cette étrange bénédiction. Le pasteur s'adresse à eux : « Je valide votre union et je vous souhaite une vie pleine d'amour », puis, comme pris en otage par le prêtre zoulou, se dirige malgré lui vers le clan des sorciers. Les femmes déposent à même le sol de grands vases contenant une boisson mousseuse. L'une d'elles y plonge une grande louche, pour en offrir le contenu à Georges. À l'odeur, ce liquide marron lui semble être un mélange de levure et de fromage. Kuzayo, sentant l'hésitation du vieil homme, vient à son secours :

« C'est notre bière traditionnelle. Elle est distillée avec de la farine de maïs et du sorgho. En fait, c'est la première gorgée qui sera la plus dure à avaler. Après vous verrez que c'est très bon. »

Georges s'exécute ; rien à voir avec la bière anglaise ou hollandaise, mais, se dit-il, ce n'est pas mauvais.

« Kuzayo, n'est-ce pas le moment d'ouvrir une barrique de vin ? »

— Oui, c'est le moment !

— Voyez avec Richard pour le cheval. Le tonneau est dans mon chariot. »

Les deux hommes se fraient un chemin jusqu'au chariot et rapportent la précieuse marchandise.

Georges fait goûter son vin aux dignitaires, qui n'hésitent pas à délaissier momentanément leur bière. Tout le monde parle sans vraiment se comprendre. Est-ce bien important en ce jour de fête ? Kuzayo et Richard

discutent entre eux, Pampatha et François restent à l'écart, chacun dans son coin. Marc, sentant une décontraction générale, en profite pour « monopoliser » Kuzayo. Il a enfin l'occasion d'apprendre beaucoup de choses sur la civilisation zouloue, ses coutumes, son histoire, tous aspects qui n'intéressent que très peu les « citrouilles ». Pour cela, Kuzayo et son anglais presque parfait sont tout désignés. Pendant que le jeune huguenot écoute attentivement les récits de son espion de professeur zoulou, les femmes échangent des regards, des gestes, des tissus, des bijoux. Quant au pasteur, personne ne vient le sauver de l'emprise des sorciers.

Après avoir longuement écouté Kuzayo l'instruire sur la civilisation zouloue, Marc entraîne Isiban dans la case d'Oumsélé. Il entoure de ses bras son épouse qui se laisse becquer le visage en souriant. Du front il passe lentement aux yeux, puis descend la courbe du nez pour atteindre la bouche. Isiban frissonne. Encore une fois la chaleur n'y est pour rien. Décidément, cette étrange manie des Blancs lui plaît bien. Elle entreprend de l'imiter. Ils rient tous les deux. Ils sont heureux de pouvoir enfin être seuls...

« Vous avez besoin de quelque chose ; manger, boire ? demande, ironique, Pampatha.

— Laisse-nous ! lui répond Isiban, nous voulons être seuls. »

Isiban comprend que, pour être vraiment tranquilles, il faut partir. Elle prend dans un coffre un sac en cuir contenant des cailloux blancs, s'installe par terre et demande à Marc de la rejoindre. Elle forme un cercle plein et lui montre la lune, comme Marc le fit pour l'informer de son départ. Puis elle symbolise deux corps l'un sur l'autre et il comprend.

« Tu veux que nous allions nous aimer sous Ugogo, ta grand-mère ?

— Yebo.

— Je vais préparer Red-Lady, prendre une tente et prévenir Reesa, dit Marc excité à cette belle idée. Ce sera notre lune de miel, à l'appel de la lune. »

Reesa abandonne le groupe de femmes pour suivre Marc qui semble bien pressé.

« Que se passe-t-il mon garçon, lui demande-t-elle, tu as un problème ?

— Isiban et moi allons passer notre lune de miel là où nous nous sommes rencontrés. On vous retrouvera au gué de la rivière Bushman, dans cinq jours. Préviens grand-père, qui a l'air passablement éméché... et Oumsélé aussi.

— Attends, Marc, vous n'allez pas vivre d'amour et de clair de lune, je vais vous préparer des provisions. Rejoignez-moi au chariot ! »

Isiban a rassemblé une natte et un sac de provisions, ajouté à celui de Reesa. Avec ça, ils peuvent tenir un siège. Malgré le poids de deux cavaliers, de la tente et des provisions, Red-Lady est partante pour un long galop. Mais plus de quinze lieues les séparent d'Ugogo, la grand-mère lune, et leur union peut encore attendre qu'ils aient eu le temps de se découvrir.

Pour la deuxième fois, Marc serre très fort Isiban contre lui. Ils sont assis tous les deux sur le dos de Red-Lady. Leurs corps emboîtés accompagnent les mouvements de la jument. Celle-ci grimpe tranquillement la colline qui surplombe le village qu'ils viennent de quitter. Si Marc a vu maintes fois Isiban presque nue, dorénavant il a le droit, se dit-il, de la toucher. Le jeune homme laisse promener ses mains sur le ventre de la princesse zouloue. Il ferme les yeux, pour mieux sentir la soie de sa peau et la voluptueuse odeur qui émane de son corps. Isiban sait que l'onguent préparé par l'herboriste est envoûtant.

Pour son mariage, elle a désiré une pommade à base d'huile de patchouli, adoucie de fragrance de frangipanier et de cannelle. Elle se plaît à imaginer et à sentir les effets de ce liniment sur l'homme qui caresse sa peau. Les mains de Marc, un peu hésitantes au début, puis plus audacieuses quand sa jeune femme les y encourage, se dirigent vers sa poitrine, puis glissent sous le choli. Il a tant rêvé de cet instant. Voilà qu'il tient entre ses mains les seins insolemment ronds, souples et toniques de sa déesse. Les larges aréoles soutiennent fortement des mamelons qui n'ont pas attendu les doigts de Marc pour se dresser et durcir ; pas moins que le

sexe du jeune homme. Isiban découvre avec volupté des émotions sensuelles qui lui étaient inconnues. Marc a lu en cachette des ouvrages à caractère érotique. Il a bien une idée des gestes à effectuer. De là à les mettre en pratique, il y avait un abîme qui se referme enfin. Ils sont pris de vertiges, s'étonnent et se calment. Cet éveil mutuel des sens les surprend, et ils s'amuse de leur hardiesse.

Red-Lady comprend qu'elle doit se débrouiller toute seule : à elle la responsabilité du chemin ! La mousson a cessé depuis deux semaines, l'air encore humide célèbre les odeurs et les couleurs d'une nature flamboyante, dont la splendeur participe à l'exaltation des sens. La chaleur est supportable et les animaux ne cherchent pas encore la fraîcheur. Ils se régale de jeunes pousses, qu'elles soient en hauteur, dans les buissons ou au sol. La terre sous les sabots est molle, les gazelles s'en donnent à cœur joie. La nature est en ébullition, comme leurs deux corps.

Pour calmer leurs ardeurs et alléger Red-Lady, Marc et Isiban marchent côte à côte. Leurs corps s'attirent comme des aimants. Depuis leur départ du village zoulou, ils n'ont parcouru que deux lieues et la nuit ne va pas tarder à tomber. C'est près d'un petit cours d'eau, éloigné des pistes des animaux, qu'ils décident de préparer un campement. La tente, adossée à un hallier de plantes épineuses très denses, et une natte au sol suffiront pour passer la nuit. L'endroit est bien tassé et confortable ; idéal pour roucouler. Leur dîner, composé de viande séchée et de fruits, ne nécessite pas de feu, qui pourrait attirer des prédateurs.

Une fois l'installation prête, ils décident de se rafraîchir dans la rivière. Un couple d'hippopotames blancs et leur petit sortent de l'eau à ce moment-là. Vite dissimulés derrière un buisson, Marc et Isiban assistent à la scène sans faire de bruit. Ils attendent quelques minutes avant de se diriger vers la rive. Isiban commence à ôter ses vêtements, Marc s'approche d'elle pour l'aider. Il dénude doucement les seins de son épouse, les caresse à pleines mains et entoure un mamelon dressé avec ses lèvres ; sa langue retrouve une activité naturelle de petite enfance.

Une seule fois, Marc a vu Isiban faire sa toilette dans la rivière. Il avait assisté, avec tant d'émotion, à sa sortie de l'eau, luisante de mille feux de lune ! Il a rêvé toutes les nuits de ce moment qu'il va de nouveau vivre. Isiban aime ses caresses et découvre des sensations dont personne ne lui a révélé les secrets.

À son tour, elle enlève la chemise de Marc, et sa bouche tente de jouer avec les mamelons du jeune homme, moins proéminents que les siens ; ses vaines tentatives bruyantes les amusent. Isiban détache sa ceinture, son long pagne tombe à terre ; elle offre à son mari un corps que celui-ci a tant caressé dans ses fantasmes. Mais ils ont fait le serment d'offrir leur première nuit à la lune. Lorsque Isiban retire le pantalon de Marc, elle comprend immédiatement qu'il leur sera difficile de tenir ce serment. Ils commencent à se laver mutuellement, doucement, ils se cherchent, se caressent, s'arrêtent et se regardent sans un mot.

Soudain, devant eux, deux énormes yeux les regardent. Un hippopotame vient contrarier leurs ardeurs... Ils restent dans les bras l'un de l'autre, sans bouger, priant chacun son dieu d'éloigner au plus vite ce monstre. C'est à cet instant précis que Marc prend conscience du danger auquel il expose son épouse : « Faut-il que l'amour me rende si imprudent ? » se demande-t-il. Mais lentement la masse s'enfonce dans l'eau.

Sans perdre de temps, le couple rejoint le rivage. Arrivés à leur campement, ils retrouvent Red-Lady un peu agitée, ce qui ne rassure pas Marc. Il prend dans une de ses sacoches de selle un revolver Mariette, acheté à Durban deux ans auparavant, et un large couteau de chasse. Lorsqu'il retourne auprès d'Isiban, celle-ci lui montre une sagaie qu'elle avait calée dans la natte pour dormir :

« Moi aussi je peux te protéger, je suis une guerrière zouloue. »

Elle se met à danser, mimant une attaque et sa défense, avec une telle puissance que Marc en reste sans voix.

Isiban avait bien remarqué que, lors de la cérémonie du mariage, Marc avait passé beaucoup de temps à converser avec Kuzayo, mais elle ignorait qu'ils avaient parlé des trois sociétés qui, en Afrique, utilisent des femmes combattantes.

Au Dahomey, pour mobiliser toutes les forces du royaume, le souverain Ghézo (1818-1858) eut l'idée de créer des compagnies féminines de cavalerie et d'infanterie. Elles seront baptisées les « Amazones vierges du Dahomey ». Ces unités ont combattu d'abord dans les nombreuses guerres de sécession qui ont opposé les Dahoméens aux Yoruba. Puis le roi Behanzin les utilisa contre les troupes françaises. Au Sénégal également, le royaume du Cayor envoyait ses Lingueres, les sœurs et cousines des souverains, dans ses différentes batailles contre les Maures Trarza.

Mais Kuzayo tient des récitants que, bien avant les rois d'Abomey et le Cayor, et dès son premier souverain, l'Empire zoulou avait formé des impis de jeunes filles. Elles ne combattaient pas mais devaient subir le même entraînement que les hommes et montrer leur courage autrement que dans la soumission. Leur mission principale était de prendre en charge la logistique des forces de l'armée. Elles s'occupaient de l'approvisionnement des troupes, de la cuisine et du transport du bétail. Ces jeunes filles nourrissaient les combattants avec de la viande, des céréales et du lait. Elles étaient logées dans des « séraglios », des casernes féminines qui pouvaient accueillir, chacune, jusqu'à cinq mille enrôlées. Il était interdit aux hommes d'y pénétrer sous peine de mort.

Marc se dit, en regardant Isiban, que jamais il n'affronterait une telle guerrière en colère. Mais il se blottirait bien dans ses bras.

La nuit est là, la voûte étoilée brille de milliards d'étoiles, la faune est calmée, leurs cœurs aussi.

« Je t'ai mise en danger, je te demande pardon, j'ai perdu la tête, dit Marc.

— Non, je connais la savane et ses animaux, je veille aussi sur toi. »

Ils s'allongent sous la tente, le sommeil les emporte doucement. Mais celui de Marc est suffisamment léger pour qu'il perçoive les pas furtifs qui maintenant cernent la tente. Il pense que Red-Lady s'est une fois de plus libérée de son attache, et cherche l'herbe là où elle peut en trouver. Il se met en alerte et réveille doucement Isiban, qui écoute sans bouger. Instinctivement tous deux trouvent leurs armes dans le noir. Ils ne bougent plus, quelqu'un essaie d'entrer.

D'un geste rapide, Marc tire sur le nœud qui libère l'ouverture de la tente et se retrouve « nez à trompe » avec l'extrémité appendiculaire d'un éléphant. Figés au fond de leur frêle abri, blottis dans les bras l'un de l'autre, ils la laissent les toucher, les sentir. La toile est déformée par la tête du pachyderme mais résiste bien. Après avoir longuement renflé, la trompe se retire, et ils entendent son propriétaire s'éloigner du campement. Les deux amants doivent se rendre à l'évidence : plusieurs proboscidiens rôdent autour d'eux. Isiban ne semble pas vraiment terrorisée. Elle explique à son mari que ces animaux font partie de leur décor quotidien, comme des voisins. Il n'y a conflit qu'en période de chasse.

Marc admire sa grâce avec des yeux d'amoureux plus qu'il ne l'écoute. Parce qu'il comprend que son épouse lui raconte une histoire déjà apprise de Kuzayo, et dans un anglais presque parfait. Il sait donc que ce peuple, pourtant réputé cruel au combat, peut pousser la délicatesse jusqu'à présenter ses respects aux animaux qu'il lui faut tuer :

Une femelle était debout et s'éventait avec ses grandes oreilles, tandis que son éléphanteau se roulait dans la vase. Les chasseurs, sur une longue file, arrivaient. La bête ne se doutait pas de leur approche et se laissait téter par son petit, qui devait avoir deux ans. Tout à coup retentirent les sifflements des chasseurs, les uns soufflant dans un tube, les autres dans leurs mains jointes, et qui s'écrièrent pour éveiller l'attention de l'animal :

« Ô chef ! nous sommes venus

Pour vous tuer ;

Vous allez mourir ;

Encore sous le charme de ce récit, Marc se demande enfin où est passée Red-Lady : elle n'a pas prévenu du danger et ça l'inquiète. Mais il décide de se recoucher et d'attendre le lever du jour. Juste avant l'aube, quand les deux amoureux écartent l'ouverture de la tente, ils voient avec étonnement Red-Lady, détachée, qui broute l'herbe derrière le buisson d'aubépine. Plus loin, un troupeau d'éléphants marche droit vers eux, lentement et en silence. Les énormes coussinets de leurs pattes amortissent tout bruit. Ils se déploient en ligne, les observent et agitent doucement leurs larges oreilles. Marc et Isiban les surveillent, plus fascinés que réellement inquiets.

Isiban, toujours calme, explique à Marc que la belle plate-forme, bien protégée, où ils ont élu domicile pour la nuit est le territoire de ces éléphants. C'est un de leurs dortoirs, ils y ont damé le sol. Ils les ont seulement laissés y finir leur nuit. Le face-à-face muet des deux humains et des pachydermes dure un certain temps. Puis les animaux font volte-face, l'un après l'autre, et se perdent dans la végétation, laissant Isiban et Marc sans voix et éblouis par ce mouvement subit. Marc récupère sa jument et charge leur matériel de campement. Il prend la main de son épouse et repart sur le chemin qui les mènera à la lune.

« Nous devons avancer plus vite aujourd'hui, si nous voulons arriver demain soir.

— J'ai besoin de courir », lui dit Isiban.

Elle prend la main de Marc qui lâche la longe de Red-Lady. Isiban entraîne son époux dans une course de fond, au plus grand plaisir de la jument qui peut enfin se dégourdir les pattes. Malgré quelques arrêts pour se reposer et se sustenter, le jeune homme cependant s'épuise peu à peu, alors qu'Isiban semble trouver des forces dans la course elle-même !

« Je vais t'apprendre à résister à la fatigue et à courir. Nos chefs veulent que chaque homme et chaque femme fasse des exercices, que nous ayons un corps solide et puissant. Un guerrier zoulou, par exemple, peut courir trente lieues et, arrivé sur le champ de bataille, être prêt au combat. Moi, je veux que tu deviennes un homme aussi puissant que les nôtres. »

Par-delà l'obstacle pas toujours franchi de la langue, Marc lit sur le visage doux et sérieux de son épouse une détermination qui lui plaît bien. « Elle saura se battre et faire sa place parmi nous. » Et cette certitude le rassure.

« Je suis fier de toi mon "Ama-Amour" et je serai toujours auprès de toi. »

Chaque échange, compris ou non, se termine par un baiser et des gestes tendres. L'idée de se retrouver sous la lune décuple leurs forces. Pour partie à pied, pour partie à cheval, à la tombée du deuxième jour ils ont parcouru les trois quarts du chemin. Isiban conduit son mari à un petit abri de chasse abandonné. Si la porte manque depuis longtemps, du moins le bon état du toit a-t-il protégé le sol des pluies et le renouveau du soleil asséché les murs en pisé. C'est là que les deux jeunes gens, à peine allongés, s'endorment pour une nuit profonde.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque Red-Lady, piétinant d'impatience, vient réveiller les dormeurs. Isiban se redresse la première et tente de lever Marc qui grimace à chaque mouvement. Ses muscles sont si raides qu'il lui est impossible de bouger.

« Alors "petite citrouille" ! Une simple course et tu es épuisé ! Je vais te remettre sur pied. »

Elle prend dans son sac une poudre qu'elle fait fondre dans de l'eau, puis s'approche de son homme couché :

« C'est un bon muthi, une mixture à consommer, il va te remettre debout et tu vas courir comme un ingwe, un léopard.

— C'est une potion de fée ?

— Je le tiens des Sangomas de mon village. Avale, il sera bon pour ton corps. »

Marc s'exécute, le temps pour Isiban de sortir les fruits et la viande séchée. À sa grande joie, le jeune

homme est bientôt debout, sans douleur et prêt pour un nouveau marathon.

Isiban explique à Marc que, traditionnellement, les Zoulous croient en l'Amadhlozi, le lien aux esprits des ancêtres. Pour communiquer avec ce monde spirituel, le Sangoma doit invoquer les ancêtres à travers un rituel de divination. Alors, un Iinyanga, un herboriste, prépare un muthi pour influencer et supplier les ancêtres. Il existe une différence entre le muthi blanc, umuthiomhlope, qui a des effets positifs, comme la guérison, la prévention des maladies, la virilité ou la fin de la malchance, et le muthi noir, umuthiomnyama, qui peut frapper de malédiction ou de mort des ennemis. Les pratiquants du muthi noir sont considérés comme des sorciers du mal. Ils sont généralement craints ou rejetés dans nos sociétés.

« Muthi noir ou blanc, je ne sais pas ce que tu m'as donné à boire, mais j'ai hâte d'être à ce soir pour te remercier comme tu le mérites », se dit le coquin. Marc prend sa jeune femme dans les bras, et commence à danser un rigodon endiablé qui finit en roulades et rires dans l'herbe encore humide. Isiban, allongée sur son époux, sent de fortes pulsions à travers son pantalon. Son propre corps en est tout aussi parcouru. Alors qu'ils sont prêts à céder à leur ardent désir, prêts à violer leur serment de le faire à l'appel de la lune, Red-Lady marque son impatience par un sérieux hennissement.

« Hé ! le cheval ! tu es de notre côté ou de celui de l'hippopotame d'hier soir ? Saleté de bestiole ! Viens, allons rejoindre la lune », dit Marc.

Elle est là, renouvelant toutes les nuits le miracle de sa présence dans cette vallée tranquille. Marc et Isiban se sont préparés pour la recevoir. Isiban s'approche de son Ugogo, se blottit dans ses bras et lui parle. Marc, derrière son rocher, attend l'invitation de sa femme.

« Et si la lune ne voulait pas de notre cadeau ? » Il prend conscience que tout ceci est inconcevable pour la terre entière. Et pourtant... il sait qu'il participera à ce prodige.

« Marc, lui crie Isiban, Inyanga veut te rencontrer. »

Sans se poser de questions sur cet étrange rituel bien africain, le jeune homme s'avance vers la boule blanche. Sans comprendre ni pourquoi ni comment, il se laisse porter. Combien de temps aura duré leur fusion ? Il ne saurait le dire. Il est seulement certain de l'avoir entendue prononcer ces mots :

« L'homme est un des pôles de l'humanité. N'oublie jamais que la femme est l'autre pôle. Ignorer cela c'est déstabiliser l'ordre du monde. »

Isiban réveillée s'approche de son époux et murmure :

« Je t'aime !

— Je t'aime ! »

Tous les deux parlent enfin le même langage, français ou zoulou, quelle importance ? Quelle différence ? Lorsque c'est le langage de l'amour !

Le défi

Le temps du voyage, les trois jours et trois nuits que Marc et Isiban ont vécus ensemble dans le lit de la lune resteront à jamais gravés dans leur chair, leur cœur et leur mémoire. Parce qu'ils ont obtenu l'accord d'Inyanga, des hommes et de leurs dieux. Ils ont laissé libre cours à leur imagination, aux caresses et désirs, et se sont laissés submerger par un immense océan de plaisirs. Dans l'étonnement toujours renouvelé d'une appétence partagée, l'un n'irait plus jamais sans l'autre. Leurs jeux dans la rivière ou sur l'herbe, en pleine nature, les rendent heureux et, à présent, invulnérables.

Nus, ce soir, les deux jeunes gens attendent l'arrivée d'Inyanga, la reine de leurs nuits. Assis main dans la main, ils vont la saluer pour la dernière fois. Immuablement, Inyanga se pose dans son berceau. Chacun à son tour lui parle du même bonheur.

Cette fois, les bras moelleux d'Isiban ont retenu Marc un peu plus longtemps. Elle n'a pas été avare de ses « secrets de femme ». Ils ont dansé pour Inyanga et se sont promis, devant elle, un amour pour l'éternité. Ils se sont aimés sous son clair et reposant témoignage. Comment pourraient-ils oublier leur serment et le moindre acte de cette transmission lunaire ? Inyanga, œil de la nuit, brillera toujours pour le leur rappeler.

Red-Lady est en alerte constante. Elle sait que des félins affamés rôdent par là. Son impatience à galoper loin de ces lieux la pousse à s'approcher de son maître, à l'inciter plus énergiquement que d'habitude à partir.

Le jour se lève, il est temps pour les époux de rejoindre le convoi du grand-père, là où le chemin rencontre la rivière Bushman. Après s'être baignés, Marc et Isiban se rhabillent et chargent leurs effets personnels sur la jument.

C'est presque en courant à côté de Red-Lady, afin d'épuiser leur débordante énergie, qu'ils arrivent au point de rendez-vous.

Marc pense que les vêtements d'Isiban risquent de choquer la communauté blanche, calviniste et puritaine de Durban. Des réactions violentes sont possibles, voire de rejet.

« Isiban, là où je t'emmène, c'est un village avec de grands kraals en pierre et en bois. Les gens qui y habitent sont vêtus comme moi et comme Reesa. J'aimerais que tu t'habilles comme elle. Je veux être seul à te voir nue ou en Zoulou. »

Les gestes qui accompagnent les mots de Marc sont gentils et rassurants, mais pas du goût d'Isiban.

« Non, je ne veux pas mettre des vêtements qui m'emprisonnent. Je veux être libre de mes mouvements. Si tu veux que je change de vêtements, donne-moi les tiens. »

Marc rit en regardant son épouse enfiler un de ses pantalons et glisser les pans de sa large chemise dans la ceinture. Habillée en homme, elle est drôle mais n'en reste pas moins désirable. Isiban se contorsionne pour évaluer le confort de ses nouveaux habits, puis teste la résistance du tissu en se livrant à une danse endiablée. Son visage exprime clairement sa pensée :

« Je crois que c'est bien, j'adopte cet habillement.

— Eh bien, dit Marc avec une pointe d'humour, nous allons porter la culotte tous les deux, ça promet ! »

L'arrivée du convoi est assez bruyante. Les jeunes mariés tentent une posture respectable, mais qui ne trompe personne. Richard saute de cheval pour se précipiter dans leurs bras.

« Vous n'avez pas été inquiétés par un détachement de l'armée anglaise, celui qui accompagne à Pietermaritzburg le haut-commissaire en Afrique du Sud, sir Henry Bartle Frere ?

— Nous n'avons croisé personne !

— Ils vous ont aperçus sur la route et ont sans doute compris que vous ne présentiez aucun danger pour eux.

— C'est particulièrement gênant pour Isiban et moi !

— Pas pour eux apparemment ! »

Les retrouvailles sont chaleureuses. Voir Isiban habillée sinon en femme, du moins à l'européenne incite Reesa à lui offrir la robe qu'elle a fait confectionner spécialement pour elle. Isiban accepte mais ne la met pas. Reesa sait qu'il faut du temps pour s'adapter à des coutumes étrangères. Et d'ailleurs la jeune femme a-t-elle vraiment tort ? Ces accoutrements, dont s'affublent les femmes blanches, ne sont pas toujours adaptés au climat local. Il serait peut-être temps d'inventer des tenues plus pratiques. Reesa se promet d'y travailler.

Depuis leur première rencontre, François est secrètement fasciné par la grâce et la grande beauté d'Isiban. Le fait qu'elle soit habillée en homme le trouble encore davantage et accroît son malaise. Cela aussi est un secret... Soldat, François n'a eu jusqu'ici avec les femmes que des relations tarifées, et sans grande émotion. Ses vraies émotions sont ailleurs. Il lutte souvent pour détourner son regard du corps de certains de ses camarades, en particulier Allen Bishop, éphèbe blond aux yeux clairs. Pour l'heure, c'est Isiban, une magnifique femme noire, qui fixe son admiration. Mais il a envie de lui faire mal pour tout ce qu'elle représente.

« L'amour peut neutraliser toutes sortes de préjugés, François, lui dit le pasteur. Ils vont certes se heurter à l'ignorance et à la haine, mais je crois qu'ils surmonteront tout cela.

— Pasteur, et si toute cette haine et cette violence qu'on sent autour de nous les tuait ?

— Ils auront vécu suffisamment pour laisser un exemple. D'autres prendront la relève. Changer les mentalités peut demander des siècles !

— On dirait mon grand-père et ses grandes idées révolutionnaires.

— Ton grand-père est un visionnaire et un enfant du siècle des Lumières. Ses pensées sont celles d'un humaniste. Il sème des idées pour montrer le chemin. À nous de le suivre ou d'en trouver de meilleures.

— Ce sont des élucubrations de pasteur, tout ça. Moi, c'est la guerre qui m'attend, l'amour ne me sauvera pas. »

François tourne les talons et rejoint Richard pour précipiter leur départ.

« François, lui dit Richard, je passe la soirée et la nuit ici. Demain matin, ce sera le grand départ pour tout le monde. Je veux prendre le temps de saluer tous ceux que j'aime. J'ignore quand je les reverrai, si même je les reverrai.

— Alors je m'en vais, on se revoit à Pietermaritzburg. »

François fait de brefs adieux à son grand-père, malgré l'insistance de celui-ci à le garder auprès de lui pour la soirée. Il salue Marc et ose un baiser sur la joue d'Isiban. Il enfourche son cheval et tourne le dos rapidement.

Suspendue un temps, la fête reprend ses droits : ce sont d'abord quelques notes de la flûte de Bibek, puis les tablas qui marquent un agréable tempo, enfin la voix aiguë de Sayan, son fils.

Georges regrette le départ furtif de François. Mais le reste de la famille danse sous ses yeux ; Marc et maintenant Isiban ; Richard et les deux petits de Reesa, Noël et Jeanne ; les amis et leurs familles. Là se

côtoient quatre générations de plusieurs origines différentes ! Dans ce pays, chaque jour apporte son lot de joies et de peines, mais celui-ci est bon pour se réjouir.

Kuzayo et Richard ont décidé de veiller toute la nuit pour entretenir le feu. C'est en les regardant que Georges repense à son idée d'école multiethnique.

« Si ceux-là sont devenus amis, se dit-il, c'est parce qu'ils parlent maintenant la même langue et ont fini par comprendre ce que certaines barrières les empêchaient de voir. Je vais créer, dans un des hangars de Marc, une école multiethnique, mixte et laïque pour les enfants et les parents qui le désirent. »

Richard doit regagner son régiment à Pietermaritzburg et le moment des adieux est arrivé. Le jeune homme a tout à fait conscience que c'est probablement la dernière fois qu'il serre dans ses bras les personnes qu'il aime le plus au monde. Les conflits entre Boers, Zoulous et Anglais sont inévitables. Peut-être même un jour devra-t-il se battre contre son nouvel ami Kuzayo. Ils le savent tous les deux et en ont parlé toute une partie de la nuit. Pour Kuzayo, mourir c'est juste rejoindre le monde des ancêtres. Pour Richard, c'est plus complexe. La crainte de ne plus revoir sa famille le tenaille. Maintenant, il regrette presque son engagement, à la suite de François, dans l'armée anglaise. La colère de ce frère aussi irascible et fougueux qu'imprévisible gonfle de jour en jour et alimente une spirale de haine et de violence sur laquelle il n'a plus prise. Il ne sait plus le calmer.

« Kuzayo, un jour nous nous retrouverons. Marc et Isiban seront notre point d'ancrage. »

Une belle accolade entre les deux hommes scelle à jamais cette amitié naissante.

« Adieu mon ami, à très bientôt j'espère. »

Richard reste seul sur son cheval, à regarder le convoi redescendre vers la mer et s'éloigner. Il tourne la bride et prend la direction opposée. Alors qu'à son tour Kuzayo bifurque pour rejoindre le camp zoulou.

*

Dès son arrivée à la caserne, François sollicite une entrevue avec lord Chelmsford.

« Ah ! Jaubert, si vous avez l'occasion de revoir votre jeune frère, dites-lui que le vin qu'il m'a livré est infect. C'est un escroc. Je ne ferai plus appel à ses services pour quelque transport que ce soit. Je hais les noires mésalliances. Heureusement, je constate que les sauvages ne vous ont pas tué. Avez-vous des choses importantes à nous apprendre ?

— L'emplacement d'un grand village zoulou dans la boucle d'une rivière...

— Nous savons tout cela, nous avons un projet pour cet endroit..., dit-il cyniquement. Je veux savoir si les Zoulous se préparent à attaquer Le Cap. Je veux savoir s'ils ont des plans pour nous attaquer et où ? En dehors de leurs ridicules sagaies, quelles armes possèdent-ils que nous ignorons ? Surprenez-moi, Jaubert.

— Je ne peux parler que de ce que j'ai vu, je ne sais rien d'autre ! Je ne suis pas un...

— Un espion anglais ! Vous n'êtes qu'un petit huguenot français ! Vous êtes de ceux qui ont préféré fuir un pays plutôt que de se battre pour imposer leur foi. Je ne suis pas étonné que vous me déceviez, vous et votre frère Richard. Où est-il celui-là ? Non ! Je ne veux pas le savoir, disposez ! Hors de ma vue. »

Insulté et humilié, François retourne vers le campement. Il pousse la porte du baraquement qui sert de dortoir. Le jeune homme hurle sa colère aux soixante lits superposés vides qui meublent l'intérieur de la bâtisse. Il jette son sac sur sa paillasse et se demande ce qu'il est venu faire dans cette armée. Il jure comme un charretier, et donne des coups de pied dans les pauvres armoires brinquebalantes. Tout à sa furie, il n'entend pas Allen Bishop entrer à son tour dans la chambrée et qui, pour lui éviter une lourde sanction disciplinaire, entreprend de remettre en place les meubles renversés. Quand François prend conscience de la présence d'Allen, il se précipite sur lui pour lui infliger le même sort qu'au mobilier. C'est le sourire et le regard affectueux d'Allen Bishop qui freinent sa pulsion destructrice.

L'éphèbe s'approche de lui, fait le geste de le prendre dans ses bras. Mais François le retourne, lui baisse pantalon et caleçon. Le corps du jeune homme provoque chez lui une érection insoutenable, qu'il apaise avec

rage entre ses fesses. François hurle sa colère, Allen gémit sa douleur. Quand la violence de François finit de s'expulser entre les reins d'Allen, les deux hommes pleurent, et pas pour la même raison. À moins que ce ne soit, malgré tout, pour la même raison...

Allen Bishop se rhabille sans un mot. Puis se retourne vers son agresseur et lui balance un formidable coup de poing dans la mâchoire, qui le projette de l'autre côté de l'allée centrale.

« Pauvre idiot ! La prochaine fois que tu me prends, fais-le avec douceur, pas comme ça ! »

C'était donc bien pour « la même raison »...

François est totalement sonné. Il ressent des sentiments mêlés de honte, d'incroyable plaisir, de peur, de joie, puis de grande tristesse. Il pleure. Toutes les souffrances du secret d'une vie, qu'il a toujours dissimulé, refoulé, se convertissent en un torrent de larmes. Il lui faut absolument dormir, intercaler entre maintenant et plus tard une parenthèse de néant.

Georges s'accroche à sa grande idée d'école multiethnique, laïque et gratuite. Le soir, à la fin du repas, il demande à ses compagnons de voyage d'écouter ce qu'il a à dire.

« Cette école sera celle des enfants et des adultes qui souhaitent apprendre à lire, écrire et compter, sans distinction de couleur, de religion ou de catégorie sociale. Ce sera une sorte de coopérative du savoir. Elle fonctionnera une à deux heures par jour. Ceux qui apprennent vite aideront les autres. Reste à savoir quelle langue nous allons adopter ? Isiban ne veut pas entendre parler de l'afrikaans. J'ai commencé à lui apprendre l'anglais. Je crois aussi que l'anglais deviendra, un jour, la langue administrative de notre pays.

— Ce n'est pas la langue de notre pays, réplique le pasteur. Africains, Hollandais et Français étions là avant ces colons anglais. Nous avons fait ce pays, eux sont là pour l'exploiter. Ils en repartiront un jour.

— Eh bien pasteur, soyons polyglottes ! Vous vous occuperez de l'afrikaans, Reesa et moi de l'anglais et pourquoi pas du français...

— Mais, Georges, j'ai des projets de couture et...

— Reesa, qui t'a appris à parler anglais ? Ma belle-fille et moi, me semble-t-il. À ton tour, tu as appris cette langue à Noël et à Jeanne, alors tu sauras le faire pour les autres, j'en suis certain. Je te rémunérerai pour cela, c'est aussi un travail.

— Si je peux me permettre, Monsieur Georges, dit Bibek, ma famille est venue s'installer ici parce que nous étions des "intouchables". Notre seul espoir d'une vie digne résidait dans l'exil. Si nous sommes parvenus à quitter l'Inde, c'est parce que nous parlions un peu anglais. C'est aussi pour cela que Monsieur Marc m'a nommé chef d'équipe et que je peux nourrir ma famille. Dans notre pays d'origine, nous étions cantonnés aux métiers pour castes dites "inférieures". Je souhaite que mes fils fassent des études en anglais, pour choisir leur avenir professionnel, ici ou ailleurs. »

Le reste de la nuit est agité, et chacun parle de ses projets. Reesa expose son idée de créer une affaire de couture, spécialisée dans des tenues plus pratiques pour les femmes. C'est Isiban, en mettant des vêtements d'homme, qui l'a grandement inspirée. Elle a aussi pensé à la culture du kinkeliba, dans une partie vallonnée qu'ils ont traversée lors du voyage en pays zoulou. Elle se promet d'associer Tisha, l'épouse de João Da Silva, à ce projet.

C'est donc avec des idées d'entreprises plein la tête que les voyageurs arrivent à destination quelques jours plus tard. En entrant dans la propriété de Marc, Isiban est impressionnée. L'angoisse l'envahit encore davantage, lorsqu'elle regarde cet étrange village composé de « kraals de Blancs ». Elle serre fortement la main de Marc, qui comprend son désarroi. Alors commence la visite des lieux : les hangars où sont déposées les marchandises en transit, l'écurie pour les chevaux, l'étable pour les bœufs, la forge et la menuiserie pour l'entretien des chariots. Ils s'attardent un peu dans les bureaux et la cuisine commune, où s'activent les épouses des contremaîtres et des ouvriers.

« Je crois que ce lieu deviendra l'école de grand-père, lui dit Marc.

— Tu n’as pas de Gogobezas ? demande Isiban.

— Des vaches ? non ! Mais j’ai des imalis sonnants et trébuchants. Pour voyager, c’est plus léger. Si tu préfères des vaches, tu en auras. Viens, je vais te présenter aux habitants du village et te montrer notre kraal. »

Isiban et Marc se dirigent vers un groupe de maisons. João et Tisha, un bébé dans les bras, attendent sur le pas de leur porte.

« Heureux de te revoir Marc, bonjour Isiban ! Je vous présente Tisha et Luis, notre premier fils.

— Je vous félicite tous les deux. Luis est un beau bébé, si vous me proposez d’être le parrain, j’accepterai avec plaisir.

— C’est bien ce que nous espérions, Marc, et si Isiban accepte d’être la marraine, nous en serions tout aussi heureux.

— Heu ! Je ne sais pas comment vous expliquer les coutumes religieuses des Zoulous. Les enfants sont pris en charge par l’ensemble de la famille et non rattachés à une seule personne ou à un couple. Proposez à Reesa d’être la marraine pour votre premier enfant, Isiban sera celle du second. »

Les yeux d’Isiban sont en mouvement permanent, elle ne lâche pas la main de Marc. Tisha comprend son angoisse et l’invite à la suivre vers un fauteuil sous la véranda. Elle lui confie son bébé, le temps d’aller chercher une citronnade fraîche dans la cuisine. Marc et João prennent place autour de la petite table et commencent à parler travail. Isiban regarde Luis, puis doucement écarte ses langes pour connaître le sexe.

« NcanBafana, Marc, Ncan !

— Oui, c’est un petit garçon ! Nous aussi nous aurons beaucoup de NcanBafanas qui joueront partout dans la propriété. »

Marc et Isiban finissent leurs visites de courtoisie et arrivent devant leur maison. Pour avoir travaillé chez les Van der Meersch, Isiban n’est pas surprise par la présence de meubles dans l’habitation. Mais voir des images de personnes accrochées au mur l’étonne. Elle s’approche de la représentation d’un homme et d’une femme, regarde derrière le cadre et touche le verre qui protège le cliché.

« Georges, demande-t-elle ?

— Oui, Ubaba et Ugogo, mes grands-parents. Viens, je vais te présenter ma famille. »

Marc lui prend la main, l’entraîne dans la chambre et se dirige vers une photographie de la famille entière :

« Je te présente toute ma umndeni. Umama, ma mère qui est morte lorsque je n’étais qu’un enfant, François, Richard, que tu connais, et Marie. Elle est partie vivre en France. »

Marc prend Isiban dans ses bras et se dirige vers le lit. C’est sur ce meuble étrange que se termine la visite du jour.

Isiban est un peu groggy. Elle a veillé toute la nuit et regardé dormir l’homme qu’elle aime. « Je suis heureuse d’être ici et malheureuse d’être loin des miens. Oh ! grand-père, si tu pouvais être auprès de moi pour m’aider. Est-ce le grand destin que tu me prédisais si souvent ? Je suis dans une maison où il y a des sang-mêlé et des Blancs, grand-père. Je suis rassurée mais je ne veux pas perdre les miens. Je ne sais pas comment faire. »

Sans même qu’elle s’en rende compte, au petit matin, les derniers éclats de lune lui adoucissent l’âme et calment son esprit inquiet. C’est rassurée qu’Isiban plonge enfin dans un sommeil profond et apaisé.

En attendant son réveil, Reesa s’affaire dans la cuisine pour lui confectionner un petit déjeuner. Elle veut aider la jeune femme à trouver ses marques et prendre sa place dans cette petite communauté. Elle a préparé une soupe de légumes, des œufs brouillés, du lard frit, du thé et un pain qu’elle a cuit la veille. Lorsque Isiban pénètre dans la cuisine, nue et à peine sortie des derniers brouillards du sommeil, Reesa s’approche d’elle :

« Bonjour Isiban.

— Bonjour ! »

Reesa la prend par la main pour la conduire dans la salle d'eau. Une pomme d'arrosoir et une chaîne pendent au-dessus d'un grand bac en bois ; sur une tablette sont disposés un savon et une grosse éponge. Reesa invite Isiban à pénétrer dans le bac, tire doucement sur la chaîne et l'eau commence à tomber en pluie sur la jeune fille, qui éclate de rire. Reesa prend l'éponge, la frotte au savon et commence à lui laver le dos. Isiban lui prend l'éponge et s'amuse à la voir dégorger de mousse quand elle la comprime.

C'est ainsi que la jeune fille apprend comment les Blancs font leur toilette : dans une pièce fermée et sous une étrange pluie sans nuages ! Alors que, dans son village, tout le monde se lave à la rivière, dans la nature et sous le ciel. Les siens utilisent des feuilles et des baies d'endod, mais qui ne moussent pas comme ce savon qui sent si bon ! « Que de surprises et de choses à raconter à Ubaba ! » se dit Isiban.

Après avoir enfilé les habits de Marc, Isiban revient dans la cuisine. Son petit déjeuner est frugal : de la soupe de légumes et un fruit. Puis Reesa lui présente des croquis de tenues qu'elle a dessinés.

« Isiban, je voudrais te montrer la ligne de vêtements que j'aimerais créer. C'est toi qui m'as fait réfléchir aux tenues vestimentaires que les femmes portent ici. Elles ne sont pas vraiment adaptées au climat ni au travail que nous accomplissons tous les jours.

Malgré ses progrès en anglais, Isiban ne comprend pas encore tous les mots de Reesa, mais regarde les dessins avec intérêt. Une jupe-pantalon, un chemisier ample glissé dans la ceinture et du linge intime et nécessaire, spécialement prévu pour ce type de vêtements. En s'inspirant du pagne des jeunes filles africaines, elle a adapté la partie rectangulaire qui enveloppe le ventre, le sexe et les fesses. Elle a aussi rabattu un ourlet à chacune des largeurs et glissé une cordelette dans ses rabats. Il ne reste plus à la cliente potentielle qu'à nouer les cordelettes de chaque côté pour maintenir la culotte en place.

Isiban voit ce que veut faire sa nouvelle amie et lui sourit. Avec fierté, elle sort de son sac des accessoires colorés, pour faire comprendre à Reesa qu'elle peut aussi tisser des perles qui iraient avec. Reesa et Isiban viennent de créer, pour les femmes du pays, la première ligne de vêtements pratiques et multiethniques de saison, associée à des bijoux. Ont-elles conscience de leur audace ? Que ce type d'entreprise, dans ce pays, conduit à l'isolement ? L'exil que cela nécessite ? Vous êtes seul et on vous laisse seul. Lire isole. On ne prend pas les sentiers de la mode sans risquer de transformer sa vision du monde, son regard le plus intime sur les choses. C'est pour cette raison que certains pays s'en tiennent à un style d'habillement convenu, dicté par la décence, préfèrent cloîtrer les hommes dans les champs balisés d'une culture que l'on souhaite dominante, régie par des idées toutes faites, propres à être usinées, fabriquées, achetées et consommées. Ici c'est le monde des hommes qui veut tout simplifier en plus et en moins, en blanc et en noir, en bien et en mal. L'homme choisit des couleurs primaires, alors que la nature est arc-en-ciel ! Peut-être le comprendra-t-on un jour. Pour l'heure, ceux qui tentent de sortir des sentiers battus sont considérés comme des marginaux, des fous. Qu'à cela ne tienne ! Reesa et Isiban ont décidé de relever le défi.

Saskia Carsten est couturière de mère en fille. Son ancêtre, Jur Carsten, était à bord du Nieuwe Harlem lorsque ce bateau fit naufrage et alla s'échouer sur les côtes sud-africaines. Elle avait rejoint le village de Maputo, près de la baie de Delagoa au Mozambique, où elle avait installé sa première auberge. Au fil du temps et des générations, à force de travail et de savoir-faire, l'établissement avait acquis une belle réputation, que le frère de Saskia entretenait avec professionnalisme.

Saskia Carsten a un don pour la couture et tient une boutique de tissus à Durban. Elle a hésité avant d'accepter Reesa comme cliente. Celle-ci a de l'éducation, sait associer les couleurs avec goût et inventer des accessoires. Lorsqu'elle est venue la voir dans sa boutique pour lui présenter ses projets et lui proposer la direction de son entreprise, Saskia a accepté. L'idée d'une culotte courte et ce choli pour masquer et maintenir la poitrine l'enchantent. Elle pense que ce sont ces types de vêtements intimes qu'il faudra développer dans le pays. Et elle a raison.

Tisha, l'épouse de João, participe au projet en travaillant à domicile, pour autant, du moins, que le petit Luis et le futur bébé n'accaparent pas trop de son temps et de son attention. Ces trois femmes avancent ensemble, dans un pays difficile et à une époque incertaine. Et en contournant des lois qui leur interdisent toute initiative économique et sociale : elles ont eu besoin de la signature de Georges pour la création avec Saskia de l'atelier de couture.

À peine deux mois après la présentation en vitrine des nouveaux modèles, la clientèle féminine afflue. Les sous-vêtements exposés dans une deuxième pièce remportent un tel succès que les quatre femmes doivent faire appel à Zhou Peng Lai et à Chanda Paniandy pour les aider. En quelques mois, l'équipe est grosse d'une douzaine d'ouvrières. Les sous-vêtements évoluent rapidement en fonction des goûts et suggestions des clientes : ajout de dentelle, coton fin et couleurs variées.

Quelques mois plus tard, sur le chemin de Durban, Kuzayo fait une halte dans la propriété de Marc. La nuit est presque tombée quand il découvre les jeunes mariés se prélassant sur une banquette, face à la lune. Isiban est allongée, la tête posée sur les cuisses de son époux. Celui-ci lui caresse un ventre déjà bien rond. Tous deux, heureux de voir Kuzayo, l'invitent à partager une tasse de kinkeliba.

« J'ai appris que l'école de Georges fonctionnait à merveille ! Vous voilà donc bilingues maintenant ?

— Comme tu peux le constater, je parle le zoulou... »

Et Isiban d'ajouter fièrement :

« Moi, je commence à me débrouiller en anglais. Tu m'apportes des nouvelles d'Ubaba ?

— Oui, c'est lui qui m'a demandé de te dire qu'il viendra te voir bientôt. Il va bien mais voudrait savoir s'il peut à l'occasion profiter des convois de Marc pour se déplacer. »

L'espion zoulou livrait ainsi quelques informations codées, nécessaires à la sécurité de cette famille devenue petit à petit la sienne.

« Marc, tu as beaucoup de convois sur les routes ?

— Une dizaine, oui. Oumsélé peut évidemment les prendre. Je préviendrai João. Mais pourquoi cette question ? Il se prépare quelque chose ?

— Nous pensons que les Anglais vont nous attaquer. Nous ne savons pas quand, mais depuis quelque temps ils cherchent des prétextes. Pour le moment, évite les livraisons vers le nord-est. »

Kuzayo ne peut pas leur dire que les manœuvres des Zoulous ont déjà commencé. Mais il sait qu'Isiban a compris.

« Vous avez des nouvelles de mes frères ?

— Ils sont consignés à la caserne et aucun courrier ne passe. Si je meurs, dites à Richard que je suis heureux de l'avoir connu.

— C'est toi qui le lui diras, Kuzayo, j'en suis certain. Une belle amitié comme la vôtre ne s'arrêtera pas comme cela. »

Marc serre sa femme avec tendresse. Le guerrier zoulou est plongé dans ses pensées. Il ne se fait aucune illusion : leurs techniques de combat au corps à corps, avec des sagaies contre des fusils et des canons, éloignent de lui l'idée même de vieillesse. Il salue Marc et Isiban, avant de reprendre sa route.

Marc tente de rassurer son épouse.

« Si le Natal s'enflamme, mon amour, nous prendrons un bateau pour retourner au Cap dans la vigne de grand-père.

— Avec tous nos amis ?

— Avec tous ceux qui voudront nous accompagner. Toi, pense à nous faire un beau bébé, le reste je m'en occupe.

— Marc, n'oublie pas que je suis une guerrière zouloue. Je prendrai part à nos combats à nous. Je veux aussi participer au travail. Notre entreprise de couture avec Reesa marche très bien depuis des mois, et je peux

contribuer à l'entretien de notre maison. Je veux tout partager avec toi. »

Chaque jour, Marc remercie la lune de lui avoir fait découvrir Isiban. Plus ils apprennent à communiquer et plus il l'aime et l'admire. Elle commence toujours les nuits dans ses bras, et les finit sur une natte posée à même le sol de la chambre. Quand il s'en aperçoit, il la rejoint pour finir la sienne auprès d'elle.

Isiban a changé de communauté et apprécie la compagnie de ses nouvelles amies. Reesa aussi est une battante et peut compter sur Georges et Marc en cas de difficultés. Il faut dire qu'elle cumule les handicaps : femme, noire, mère célibataire avec des enfants métis.

De retour au campement après une patrouille de plusieurs jours, Richard trouve François prostré sur son lit et singulièrement pessimiste :

« Je crois que nous serons en première ligne lors de la prochaine bataille. Je ne sais pas si ce sont des balles afrikaans ou des sagaies qui nous troueront la peau, mais, Zoulous ou Boers, nous y resterons, c'est un pressentiment... Je suis désolé de t'avoir entraîné dans cet enfer. Les Anglais haïssent tout ce qui n'est pas britannique, les Hollandais, les Français autant que les autres.

— Eh bien, profitons des derniers moments que nous passons ensemble ! »

Allen Bishop, qui vient d'entrer dans la chambrée, très gêné à la vue de Richard, stoppe immédiatement son élan vers François, qui, tout aussi embarrassé, se lève d'un bond. Richard croit lire sur le visage de son frère l'expression d'un enfant pris en faute. Le silence devient gênant pour tout le monde. C'est Richard qui le rompt, en annonçant qu'il va signer la feuille de retour au camp, puis il tourne les talons et sort.

Une fois à l'extérieur du baraquement, c'est comme s'il pouvait laisser libre cours à sa perplexité : qu'a-t-il vu ou compris ? Rien d'extraordinaire a priori : trois hommes surpris de se trouver ensemble au même endroit et sans doute au mauvais moment. Le reste, se dit-il, ne doit être qu'une impression, une idée fautive, fruit de son imagination. Il s'éloigne, troublé néanmoins par ce qu'il pense bien avoir deviné.

Au même moment, l'état-major anglais est à nouveau réuni.

« J'ai pour mission de créer une fédération des États d'Afrique du Sud, dit Theophilus Shepstone. Il nous faut soumettre ou détruire les Zoulous. Mais les bureaucrates de Londres sont incapables de comprendre ce qui se passe ici sur le terrain. C'est insensé !

— Des nouvelles fraîches de Londres ? lui demande lord Chelmsford.

— Une fois de plus, le gouvernement refuse la guerre contre les Zoulous. Sir Michael Hicks Beach, notre secrétaire d'État aux Colonies, nous écrit ceci : "La situation en Europe de l'Est et en Inde est si grave que nous ne pouvons envisager une guerre contre les Zoulous, en plus d'autres problèmes plus importants et trop probables..."

— Mais les Zoulous ne sont pas en Europe que je sache.

— Il me semble que nous devrions agir sans tenir compte de toutes ces réticences, reprend sir Theophilus Shepstone. Après tout, les courriers sont si lents que les directives de Londres, quand elles nous parviennent, sont d'ores et déjà obsolètes. Temporiser est peut-être une erreur. D'autant que la victoire est assurée.

— Oui, dit Chelmsford, que peuvent des sagaies contre notre armement ? Je ne nous donne pas une heure pour les anéantir ! Que de temps perdu ! Je n'arrête pas de dire que l'empereur Cetiwayo et son armée constituent une menace pour la paix de la colonie. Les Zoulous profitent de notre couardise pour attaquer des provinces normalement sous notre contrôle. Lorsque nous avons décidé de ramener le Griqualand occidental et hier la république du Transvaal dans le giron de l'Empire britannique, les Boers, ou Afrikaners, comme ils se nomment, n'ont pas trop résisté. Faisons la même chose avec ces sauvages. Les prétextes ne manquent pas. Nous pouvons nous appuyer sur les nombreux incidents de frontière qu'ils créent tous les jours. Ils volent nos bêtes. Les femmes qui refusent de se marier avec des guerriers désignés par Cetiwayo passent les frontières pour se réfugier chez nous. Cet homme est un tyran. Il tue des femmes et des guerriers sur un simple claquement de doigts... Non, nous ne pouvons pas toujours attendre les directives de Londres pour agir. Nous

devons adapter nos actions au comportement de l'adversaire sur le terrain.

— Vous avez raison, Chelmsford. J'ai l'intention de présenter un ultimatum à ce roi d'opérette : qu'il fasse allégeance à Sa Majesté ! En cas de refus, nous l'écraserons. »

Sir Theophilus Shepstone, délégué aux Affaires autochtones dans le Natal, rêve de devenir ministre dans le futur gouvernement d'une union sud-africaine. Le commandement militaire local pense pouvoir bénéficier de son appui total. Quant à lord Chelmsford, il se voit bien débarquer en héros en Angleterre, pour avoir soumis ou terrassé la redoutable nation zouloue. Ainsi pouvoir militaire et autorités civiles sont-ils localement coalisés contre les Zoulous, en dépit des ordres de Londres.

Isiban est soucieuse. Elle n'aime pas le médecin qui vient écouter son ventre.

« Marc, cet homme n'est pas un bon sorcier. Il dit que les femmes noires font des enfants comme des chattes. Il dit que je suis si grosse que je dois porter au moins trois petits.

— C'est vrai que tu es devenue plus grosse qu'une calebasse ! dit Marc en l'embrassant. Mais je ne t'échangerais pas contre une autre femme. Je t'aime Isiban, et si tu as la force de me faire dix petits, je ne t'en aimerai que davantage. Qu'est-ce qui te chagrine ? Depuis quelque temps je te sens triste.

— Je suis heureuse d'être avec toi, et les gens qui nous entourent sont des amis charmants et gentils. Mais ce n'est qu'une cage dorée, loin des miens, de mes habitudes. J'aurais aimé accoucher sous Inyanga et lui déposer notre enfant dans les bras. Je voudrais lui demander de le protéger et de l'apaiser, comme elle le fait avec moi. Ma famille me manque aussi, Ubaba surtout. Je ne l'ai pas vu depuis notre mariage et je pense à lui tous les jours.

— Je suis désolé, chérie, j'aurais dû y penser avant, maintenant c'est trop tard. Tu n'es plus en état de voyager, ce serait très imprudent. L'armée anglaise est en route pour faire la guerre aux tiens. J'ai peur pour ta famille et pour mes deux frères qui vont se trouver face aux guerriers zoulous. Je te le promets, dès que les bruits de guerre cesseront, nous irons présenter notre enfant à la lune.

— Tu crois qu'un jour la guerre finira ?

— Il y aura des trêves et peut-être la paix ! »

Mais son optimisme sonne faux. La tristesse d'Isiban déteint sur Marc.

« Tu ne te plais pas chez nous ?

— Si, évidemment ! Tout le monde est si gentil. Mais imagine que je t'accompagne à Durban : crois-tu vraiment que les gens seront aussi aimables avec moi ?

— Inverse la situation. Dans ton kraal, les habitants sont gentils avec moi parce que ton grand-père a fait ce qu'il fallait pour que nous soyons acceptés. Mais allons dans la capitale de Cetiwayo, à Ulundi. Crois-tu que ton peuple m'acceptera ? Moi, une "citrouille" ? En nous unissant, nous n'avons pas choisi la facilité. Mais soudés, nous vaincrons toutes les difficultés. Ton âme de guerrière nous y aidera. »

Puis Marc fait diversion. Il lui avoue que lord Chelmsford boycotte son vin et ses services, pour affréter ses marchandises de guerre. Pour pallier ce manque à gagner, il envisage un échange commercial avec l'Australie pour y exporter du vin, en rapporter de la laine ou de l'or. Une bonne partie de son capital est investi dans ce projet. Mais les montagnes de ce pays ne facilitent pas les déplacements et le chemin de fer s'y développe trop lentement à son goût. Le premier train dans lequel il est monté reliait le port à la ville de Durban. Il y a tout de suite vu l'opportunité de wagons spéciaux capables de transporter ses marchandises sur de longues distances !

La guerre

« **C**helmsford, nous allons mettre en route la machine à broyer du Zoulou. Voici un traité d'allégeance qui va certainement faire réagir leur roi. Rappelez dans le Natal tous les régiments que vous pourrez, tous ceux qui sont cantonnés dans les provinces avoisinantes, et préparez-vous à attaquer. » Sir Henry Bartle Frere, haut-commissaire en Afrique du Sud, remet à lord Chelmsford le document qu'il vient de rédiger avec sir Theophilus Shepstone. Sa lecture comble l'officier anglais d'une joie immense. Nul doute que son moment de gloire arrive. Il se voit revenir au pays couvert de lauriers comme César rentrant à Rome. Sa chance est là, et il a bien l'intention de la saisir, même si son action contrevient aux ordres officiels. L'Empire zoulou sera un État vassal de la couronne britannique ou il le détruira...

« L'histoire est en marche, Henry. Nous allons montrer au monde entier comment mettre à genoux ceux qui osent nous résister.

— Des messagers sont déjà en route pour le Natal. Ils vont rencontrer l'empereur zoulou pour exiger l'application du traité avant le 12 janvier, suivant les conclusions de la commission frontalière. Cetiwayo en refusera sûrement les termes et nous déclencherons la guerre. »

Sur la rive de la Tugela, Cetiwayo écoute, immobile. Ce prétendu traité de paix est un ultimatum. L'autorité anglaise, sur ordre de Sa Majesté, exige « la remise des trois fils de Sihayo et de son frère pour qu'ils soient jugés par les tribunaux du Natal ; le paiement d'une amende de cinq cents têtes de bétail pour les outrages commis par les personnes nommées ci-dessus et pour le retard de réponse à la demande du gouverneur du Natal ; le paiement d'une centaine de têtes de bétail pour l'infraction commise contre MM. Smith et Deighton ; la remise du chef Swazi Umbilini et des autres nommés ci-après, afin qu'ils soient jugés par les tribunaux du Transvaal ; le respect des promesses du couronnement ; la dissolution de l'armée zouloue et que les hommes soient autorisés à rentrer chez eux ; que chaque homme, quand il arrive à l'âge adulte, soit libre de se marier ; que tous les missionnaires et leurs convertis, qui ont vécu jusqu'en 1877 dans le Zoulouland, soient autorisés à revenir et réoccuper leurs possessions ; que tous ces missionnaires soient autorisés à enseigner à tout Zoulou, s'il le désire ; qu'un agent britannique soit autorisé à résider dans le Zoulouland, pour vérifier que les dispositions ci-dessus sont appliquées ; que tous les litiges impliquant un missionnaire ou un Européen soient entendus par l'empereur en public et en présence de l'agent britannique résident ; qu'aucune peine d'expulsion du Zoulouland ne soit prononcée qui n'ait été approuvée par l'agent britannique résident. Enfin, l'empereur des Zoulous a jusqu'au 12 janvier 1879 pour accepter et appliquer les termes de ce traité. Au-delà de cette date, la guerre serait officielle. »

Le message est clair : sans réponse positive d'ici au 12 janvier, les hostilités seront déclarées. Quant à la réponse du monarque africain, elle est brève mais tout aussi claire, comme s'y attendaient les Anglais :

« Étrangers, sachez que, de tout temps, un Zoulou n'a respecté que les lois zouloues. Si vous, étrangers,

avez réussi à vous implanter de l'autre côté du fleuve, vous seriez bien inspirés d'y rester. La seule souveraineté légitime chez les Zoulous est celle incarnée par ses chefs, qui n'ont pas d'ordre à recevoir d'une femme étrangère, se prétendrait-elle reine de toute l'Afrique. »

La délégation anglaise, ayant remis le document à Cetiwayo, se retire sans plus de protocole. L'enjeu est donc la vassalisation de l'Empire zoulou : les autorités anglaises ne pouvant tolérer une puissance insoumise au cœur de leur colonie exigent sa démilitarisation. Cetiwayo est outré par l'arrogance de ces colons qui prétendent s'appropriier des terres africaines et soumettre leurs peuples, imposer leurs lois dans un pays qui n'est pas le leur. De retour à Ulundi, la capitale impériale, il s'adresse à son peuple et à ses Indounas :

« Ce sont les colons qui me défient pour me combattre dans mon propre pays. Ils veulent me dicter leur volonté. Mon seul devoir maintenant est de défendre les miens. Nous sommes une nation puissante. Toutes les informations de nos espions vont dans le même sens : ces fourbes d'Anglais cherchent par tous les moyens à nous déclarer la guerre. Nous voilà fixés à présent. Nous allons nous défendre et les surprendre. Je voulais éviter cette guerre, mais je sais aujourd'hui que notre nation est en danger. Alors, je vous demande de la défendre s'ils attaquent, quitte à porter la guerre au-delà de nos frontières, partout où ils se trouvent. »

Les Indounas, chefs de bataillons ou simples guerriers qui écoutent avec attention Cetiwayo acquiescent de la tête avec un sourire malicieux. Ils savent que le moment est venu de déployer la redoutable stratégie mise au point par Chaka Zoulou, mais que les Anglais ignorent.

Dans le camp adverse, plus de treize mille hommes, soldats, volontaires avec leurs chevaux et auxiliaires indigènes, envahissent les rues, places et jardins de Pietermaritzburg. Les maisons sont occupées par des gradés. Les soldats s'entassent dans les baraquements et les tentes, leurs auxiliaires indigènes à même le sol. La puanteur, de plus en plus insupportable, participe à la montée des tensions. Les vols et la violence exacerbent l'hostilité des habitants. Ils ne souhaitent plus qu'une chose : que l'armée anglaise aille au plus vite combattre les Zoulous et vide les lieux, les laissant en paix.

Lord Chelmsford et son état-major élaborent une stratégie qu'ils espèrent gagnante. Ils vont mener leur offensive sur plusieurs fronts. Chelmsford confie, à chacun des officiers présents, le commandement d'une colonne. La première est donnée au colonel Pearson. Elle devra franchir la Tugela, établir un camp provisoire, puis opérer des reconnaissances sur la route d'Ulundi, la capitale des Zoulous. Une autre colonne, commandée par le colonel Wood, traversera la Blood River, affluent de la Tugela, pour prendre l'ennemi en tenaille. Au centre, la colonne principale, commandée par Chelmsford lui-même, secondé par le colonel Glynn, ira droit sur Ulundi pour accrocher le gros des forces zouloues.

« Messieurs, chacune de ces colonnes est assez forte pour défaire l'armée ennemie sans avoir besoin du soutien des deux autres. Nous disposons d'une troupe puissante, bien entraînée, et d'armes modernes. Les derniers fusils Martini-Henry, la mitrailleuse Gatling avec ses six canons et des fusées Congreve sont arrivés la semaine dernière. »

Puis il se retourne et projette sur une cible en bois la petite flèche qu'il tient dans sa main depuis le début de la réunion.

« Nous envahissons le territoire zoulou le 13 janvier. Des questions ? Non ? Alors préparez vos hommes et le matériel. »

Au cours de son briefing, lord Chelmsford a omis de dire à ses officiers que l'autorité anglaise locale avait reçu un courrier du secrétaire aux Colonies, sir Michael Hicks Beach, dont le contenu n'allait pas dans le sens de ce que le général anglais s'appropriait à accomplir. Sachant qu'aucun des deux camps n'était disposé au compromis, ni même à écouter l'autre, le secrétaire aux Colonies écrivait :

Je peux observer que les communications qui ont été précédemment reçues de vous ne nous ont pas entièrement préparés à l'option que vous avez jugé nécessaire d'adopter. Les démarches faites par lord

Chelmsford et vous l'automne dernier, pour le besoin urgent de renforcer les forces de Sa Majesté en Afrique du Sud, ont été fondées sur le danger imminent d'une invasion du Natal par les Zoulous et sur la faiblesse des moyens à votre disposition pour y répondre.

Pour assurer la protection des vies et des biens des colons, les renforts demandés ont été fournis et, en vous informant de la décision du gouvernement de Sa Majesté, j'ai eu l'occasion de vous faire comprendre l'importance d'utiliser tous les moyens nécessaires pour éviter la guerre.

Les termes que vous avez dictés à l'empereur zoulou sont cependant nécessaires pour soulager la colonie, à l'avenir, d'un danger constant et en augmentation. Je regrette toutefois que la nécessité d'une action immédiate vous ait semblé si impérative, et que vous excluez le risque d'un retard causé par la consultation du gouvernement de Sa Majesté. Par conséquent, l'ordre est toujours de n'entreprendre aucune action sans l'aval du gouvernement de Londres.

Tout le régiment est consigné au camp depuis plusieurs semaines. L'arrivée de nombreux combattants, soldats et auxiliaires, indique que la grande bataille va se dérouler dans le Natal. Cette fois, pour la troupe, plus de doute : ce sera contre les Zoulous. Certes les Zoulous sont de valeureux guerriers, mais ils vont affronter une armée qui se bat à distance, avec une impressionnante puissance de feu.

Richard pense à Kuzayo, son ami. L'idée même de pointer son arme contre lui le rebute. Il sent qu'il ne reviendra pas de cette guerre. C'est donc le moment de dire adieu à sa famille. Il s'éloigne de toute cette agitation guerrière, et s'installe sur un rocher plat le long de la Msunduzi River.

À grand-père,

À Marc, Isiban et mes futurs neveux que je ne connaîtrai peut-être jamais,

À ma tendre Reesa, ma petite Jeanne et le grand Noël,

À Marie, ma sœur bien-aimée, qui, je l'espère, coule des jours heureux dans notre famille en France.

Ici, l'effervescence d'une prochaine tuerie transforme petit à petit les hommes en bêtes sauvages. En ce qui me concerne, je n'ai pas suffisamment de haine et de colère pour me battre contre des ennemis qui ne sont pas les miens.

J'ai placé mes pas dans ceux de François, parce que je n'étais pas en mesure de choisir ce que je voulais faire de ma vie. Je l'ai donc suivi sous le prétexte de le protéger. Je sais aujourd'hui que ce n'est pas vrai. De longues discussions avec Kuzayo m'ont convaincu que j'ai fait fausse route. Malheureusement je me suis engagé dans l'armée anglaise et je ne peux plus reculer.

Je crois, grand-père, que toutes les idées de paix, de liberté, d'égalité, de fraternité et de respect que tu nous as transmises sont utopiques. Comment peut-on les vivre et les appliquer quand on naît dans un monde de folie et de violence comme le nôtre ?

Je me pose tant de questions et le temps manque pour les réponses.

Je voudrais dire aux enfants nés et à naître de notre famille : marchez sur votre propre voie et défendez-la. Nos enfants, colorés ou non, sont nés de l'amour et ils sont et seront bons et pacifiques, je le souhaite.

Si je pouvais rêver ma vie aujourd'hui, je retournerais travailler la vigne. Sans papa, qui par sa dureté et son intransigeance nous a éloignés de notre maison, mais avec toi, grand-père, car il me manque tant de connaissances dans ce domaine. J'ai toujours pensé que le vin se souvenait de sa vigne. Quand on aime sa vigne, son vin est bon !

Voilà que le clairon appelle au rassemblement, j'ai encore tant de choses à vous dire...

Je vous aime. Soyez heureux.

Votre dévoué fils, frère, ami.

À la hâte, Richard plie sa lettre, inscrit le nom et l'adresse de Marc. Il la place ensuite sur le rocher, avec une pièce d'une livre anglaise et une petite pierre dessus, pour éviter qu'elle ne s'envole. Il se trouvera bien quelqu'un pour la faire parvenir à son destinataire. Puis il se précipite au baraquement, récupère son paquetage et rejoint François qui est en compagnie d'Allen Bishop.

Enfin, l'ordre de marche est donné, la terre tremble. L'invasion du pays zoulou vient de commencer. Nous sommes le 12 janvier 1879. Pour liquider son principal obstacle colonial, le commandement anglais a renforcé la puissance de feu de ses armées. Les soldats sont équipés d'un nombre impressionnant de canons et de fusils modernes. Le deuxième bataillon du 24^e régiment est affecté à la colonne du centre, sous les ordres directs de lord Chelmsford. Les deux autres colonnes sont déjà parties depuis l'extérieur de la ville.

Richard regarde cet invraisemblable tohu-bohu et reste dubitatif. « Trente mille bêtes de somme, se dit-il, un millier de chariots et charrettes pour treize mille hommes ! On ne peut pas dire que l'on voyage léger. Je ne sais pas si l'armée anglaise est la plus grande et la plus moderne du monde, mais elle doit être la plus lourde. Le contraste avec les Zoulous est saisissant : équipés de leur bouclier et de leur arme, qui est plus un glaive à la romaine qu'une sagaie, ils sont eux d'une rapidité de déplacement phénoménale. À petites foulées, en pleine savane, ils sont capables de parcourir près de quarante kilomètres par jour, tandis que nos lourdes colonnes, accompagnées de leurs chariots de ravitaillement, dans le même temps, en franchissent à peine six ! Ça fait froid dans le dos... »

Les bruits sont insupportables. Hommes et bêtes piétinent et tentent de bouger. L'odeur pestilentielle incommoder les soldats qui ne peuvent sortir de leurs rangs.

Pendant ce temps, Cetiwayo est prêt. Sa stratégie est simple : toujours savoir où se trouve l'ennemi, comment il se bat, l'amener sur son propre terrain et l'obliger à croiser le fer au moment choisi. Et le terrain choisi par Cetiwayo se trouve être la plaine d'Isandhlwana, lieu de manœuvres habituel de ses armées. La vanité de lord Chelmsford, son complexe de supériorité face à une armée d'« indigènes » pourtant très nombreuse, renforce sa certitude de vaincre. N'a-t-il pas, jusqu'ici, facilement écrasé tous les « insoumis » qui se sont mis en travers de son chemin ? Portés par ces quelques victoires acquises çà et là, ses soldats n'ont guère plus de doutes que lui.

Pas une seconde, Chelmsford ne soupçonne que le lieu choisi pour établir son camp est exactement celui où l'a mené Cetiwayo. Il n'a jamais deviné que, depuis le début de cette partie d'échecs, l'empereur zoulou a toujours un coup d'avance : il induit chacun des déplacements de l'officier anglais par une succession de petits accrochages et autres replis inexplicables.

Première erreur stratégique, lord Chelmsford a envahi le territoire du Natal sans opération de renseignement préalable. Il ne se doute pas que c'est Cetiwayo lui-même qui a lâché dans la nature les « déserteurs » volontairement tombés entre ses mains et que les informations fournies par ces faux renégats, tant sur les mouvements des troupes zouloues que sur les intentions de leur empereur, participent d'un plan global qui doit le mener où Cetiwayo veut qu'il aille. Ce dernier a décidé d'épuiser les Anglais en les promenant des jours durant d'un point à l'autre du pays jusqu'à ce qu'ils atteignent le lieu, décidé par lui, de la bataille.

Voilà pourquoi les moqueries de François et de son « camarade » Allen Bishop sur ces « sauvages attardés » n'amuse pas Richard. Pour avoir beaucoup discuté avec Kuzayo, il sait que les rares attaques des Zoulous, qui se replient aussitôt, ne sont pas des escarmouches sans lendemain. Il sait que l'armée anglaise n'a pas pris la mesure exacte de la stratégie de Cetiwayo et de la puissante organisation militaire qui la sous-tend. Mais quel général anglais écouterait un simple soldat ?

Richard tremble, il voudrait remonter le temps, retrouver l'abri de l'enfance. Une succession d'images, vite

effacées, s'impose à lui : le bonheur, la joie et les rires en famille ; l'effervescence au moment des vendanges avec les saisonniers ; la vigne qui se colore de jaune, de rouge et de brun, aborde la pause hivernale, avant de reprendre force et vigueur pour une nouvelle saison. Et puis la mort de sa mère, le basculement dans le noir, l'irascibilité du père, le mildiou et l'éclatement de la famille. « Me voilà en un lieu que je n'ai pas choisi, soldat d'une guerre qui n'est pas la mienne, probablement aux derniers instants de ma vie. Quel sens donner à tout cela ? »

Sa tête tourne, la peur lui déchire les entrailles. Il a l'impression d'être le centre immobile d'un monde en mouvement. L'agitation, les hurlements, les meuglements, les ordres et contrordres, l'armement et le désarmement des fusils, le son des clairons ne l'atteignent plus. Maintenant il plane au-dessus de tout cela. Il survole comme un aigle les milliers de tuniques rouges stationnées au pied d'une haute colline, derrière laquelle se cachent, à l'est et au nord, près de vingt-cinq mille guerriers zoulous prêts à bondir sur leurs proies.

Les Anglais se sont longtemps méfiés de ce peuple, et n'ont pas osé l'affronter du vivant de Chaka. Ils savaient toutefois qu'il leur faudrait un jour démanteler cet empire pour finaliser leur entreprise coloniale. Ce pays est un marigot où il n'y a pas de place pour deux crocodiles. En Europe, on s'interroge sur la politique de l'« arme aux pieds » adoptée par les Anglais face aux Zoulous. En Afrique, cette redoutable puissance inspire respect et crainte à nombre de monarques, et le concurrent français ne manque jamais l'occasion de rappeler aux Anglais, histoire de les titiller, que les Zoulous constituent une nation bien organisée, disciplinée, militairement puissante, à laquelle il est risqué de se frotter. C'était à présent comme si les Anglais avaient décidé de démentir les Français. « Après des décennies d'observation, les armées de Sa Majesté vont maintenant affronter ces primitifs Ama Zoulous », se dit lord Chelmsford. Il en est là de ses réflexions quand ses hommes se trouvent nez à nez avec les guerriers de l'immense armée zouloue surgie de nulle part. Chelmsford réalise alors qu'il est tombé dans un piège. Il est impressionné par cette marée de combattants remarquablement disposés, mais n' imagine pas un seul instant sa rapidité de déplacement ni surtout sa capacité tactique.

*

Les guerriers des armées zouloues sont âgés de seize à quarante ans. Les sédentaires démobilisés, âgés de plus de quarante ans et encore en état de combattre, constituent la réserve. Au combat, ils sont présents, mais assis, et tournent le dos au champ de bataille.

Qu'un guerrier recule pendant l'affrontement ou fasse preuve de lâcheté, il est puni de mort après la bataille. Cette règle s'applique à tous les combattants, quel que soit leur rang, le sans-grade surveillant le chef comme le chef le surveille.

C'est encore pour lutter contre les réflexes de peur que Chaka a proscrit les armes de jet, ne conservant plus qu'une petite sagaie à hampe très raccourcie et lame élargie (mokondo ou iklwa), d'environ un mètre vingt de long dont quarante-cinq centimètres de fer. Le premier souverain zoulou l'a fait allonger, en alourdissant la lame, pour obtenir l'équivalent d'une épée à double tranchant, capable de tailler et de transpercer l'ennemi. Toutes les unités en sont maintenant équipées. Les guerriers du centre, spécialement préparés au choc frontal, sont dotés, en plus, d'une hache (chaké). Un combattant perd-il son arme sur le champ de bataille, il devient inutile, et se voit immédiatement mis à mort. Pour leur protection, les guerriers portent un bouclier tressé en peau de vache (isihlangu), d'une longueur variant entre un mètre vingt et un mètre quarante.

Chaka, espionnant les Anglais au cours de leurs premières actions armées en Afrique du Sud, notamment contre les Boers, avait noté leur répugnance à engager des troupes en combats rapprochés. Or cette tactique est précisément la force des Zoulous. La redoutable machine de guerre mise au point par Chaka n'opérait qu'au corps-à-corps. Il l'avait adaptée d'une technique de chasse africaine baptisée « rabattage ». Comme le chasseur rabat sa proie pour la frapper, le guerrier zoulou pousse son ennemi vers le centre du dispositif pour l'obliger au corps-à-corps.

Cette tactique, dite de la « tête de buffle », n'implique pas une attaque en ordre dispersé, mais le mouvement discipliné d'impis qui progressent en arc de cercle et rangs compacts, martelant lourdement le sol de leurs pieds pour impressionner l'ennemi. Ce sont de jeunes guerriers (entre seize et vingt-cinq ans) qui composent ces phalanges. Elles correspondent aux « cornes du buffle ». Ces « cornes », qui rappellent les « ailes de la grue » des armées chinoises et japonaises médiévales, assaillent en permanence l'ennemi sur son flanc, affaiblissant l'essentiel de ses troupes en un mouvement enveloppant qui se termine par une manœuvre d'encercllement lorsque l'ennemi entre en contact avec les guerriers du centre. Là se trouvent les unités chargées d'engager le choc frontal. Composées des combattants les plus aguerris, elles matérialisent le « crâne du buffle ». Quand l'ennemi entre en contact avec le « crâne », c'est qu'il est déjà pris au piège du corps-à-corps. Cette phase, selon les Zoulous, est la seule à pouvoir révéler les qualités de courage, de force et d'endurance du guerrier. Il peut voir l'ennemi de près, lire dans ses yeux le courage, la peur ou la lâcheté, et sentir l'angoissante froideur du métal de son arme.

Cette tactique guerrière a impressionné toutes les tribus sud-africaines qui ont combattu les Zoulous. Elles parlent à ce propos des Liffacanis, c'est-à-dire de « ceux qui hachent de près et taillent l'ennemi en pièces ».

Les généraux anglais ignoraient presque tout de cette tactique, les académies militaires qui les avaient formés n'enseignant pas aux cadets les techniques de combat des peuples dit « indigènes ».

*

À Isandhlawana, la bataille engagée est précédée d'une classique mais intense préparation d'artillerie. Durant les interminables premières minutes de combat, des dizaines de jeunes guerriers des « cornes », en phase de rabattage, tombent sous les tirs des canons et des fusils. Les Anglais en oublient presque les formations du centre. Lorsqu'ils entrent directement en contact avec le « crâne », ils sont très vite submergés.

Face aux guerriers zoulous, les troupes anglaises sont maintenant encerclées par les « cornes » et au contact du « crâne ».

Richard hurle le nom de son frère, mais ne sait pas où il se trouve. Il tente de bouger, de voler, mais rien ne se passe. « Je suis mort ! se dit-il. Ça y est ? Mais je ne ressens rien ! Que se passe-t-il ? Comment est-ce arrivé ? Bon, eh bien, c'est fait ! Voilà ! » Il ne réalise pas qu'il tient encore son fusil, baïonnette au canon, et que la confrontation au corps-à-corps est entamée depuis de longues minutes. Il se tient debout, hébété devant un amas de chairs, tuniques rouges et peaux noires mêlées, dans le cliquetis des armes et le hurlement des hommes touchés à mort.

La confrontation est d'une telle violence que Richard vomit à genoux. Lorsqu'il se redresse, c'est pour voir François et Allen s'écrouler sous les coups de sagaie de deux guerriers zoulous. Il est pétrifié de douleur et ne cherche plus à se battre. Lorsque Kuzayo court vers lui, couvert de sang, comme pour le tuer, il pense que c'est mieux ainsi. Il ouvre les bras devant son ami et attend la mort... Il sent une douleur dans le flanc gauche et sourit à son ami avant de s'écrouler.

« Tu ne bouges pas, tu fais le mort, lui hurle Kuzayo, avant de lui planter sa sagaie dans la jambe gauche. Je reviendrai te chercher après ! »

« Après quoi ? » se demande Richard, avant de s'évanouir.

L'armée anglaise s'était pourtant rodée sur tous les champs de bataille du monde. Leurs anciens, sous les ordres du général duc de Wellington, avaient écrasé l'armée napoléonienne à Waterloo, le 18 juin 1815. Ici, à Isandhlawana, les Anglais viennent d'être anéantis par les guerriers zoulous. Ils laissent mille trois cents morts sur le champ de bataille. Dans une fuite désespérée pour sauver leur drapeau, beaucoup de valeureux soldats sont rattrapés et massacrés sans pitié.

Richard a repris connaissance. Il suffoque sous le tas de cadavres que Kuzayo a entassés sur lui pour le protéger. Il sait qu'il est blessé, mais la douleur diffuse dans tout son corps. Impossible de localiser ses

blessures. L'odeur de mort l'envahit. Il a envie de vomir mais rien ne vient. Les contractions de son estomac lui font terriblement mal. « François ? Je l'ai vu s'effondrer en même temps que son ami Allen. Sont-ils morts ? Ah ! manquait plus que cela, les mouches ! Depuis combien de temps tournent-elles autour de moi, je ne les avais pas entendues... Quelqu'un au-dessus de moi pleure ! Je ne suis pas le seul à vivre alors ? C'est un Zoulou ou un Anglais ? » Les pensées de Richard arrivent par petites vagues de conscience. « Kuzayo m'a sauvé la vie. Et s'il est au-dessus de moi et blessé... ou mort ? C'est peut-être lui qui geint ! »

D'autres bruits lui parviennent de toutes parts, des oiseaux tournent et commencent leur ouvrage de charognards...

« J'espère que Kuzayo est vivant et qu'il va venir me chercher avant que les bêtes sauvages n'arrivent ! Ces bruits... des gens approchent, pourvu que ce soit Kuzayo, ou des soldats anglais ! Qui a gagné la bataille ? Oh, mon Dieu, nous avons tous perdu ? »

Pendant ce temps, les guerriers zoulous continuent de ratisser le champ de bataille d'Isandhlawana ; ce sont eux que Richard entend. « Ils s'approchent, qu'est-ce que je fais ? J'appelle ou je fais le mort ? Je fais le mort ! »

Richard fait toujours le mort lorsque Kuzayo le secoue.

« Rick, réveille-toi. Je sais que je ne t'ai pas tué, secoue-toi, les autres vont arriver ! Richard ? Allez, aide-moi ! »

« Tiens, c'est la voix de Kuzayo. Il n'est pas mort, mais moi, si ! Pourquoi me secoue-t-il comme un noyé, je ne suis pas tombé à l'eau que je sache ! Je baigne juste dans mon sang, mais je ne suis pas dans l'eau... Ah si, je suis dans le sang ! »

La claque que lui inflige Kuzayo le réveille d'un coup !

« Eh ! doucement l'ami, je ne suis pas mort... Enfin je crois... »

— Richard, écoute-moi, tu vas vivre. Je vais juste nettoyer tes plaies et te déposer là où les tiens vont te trouver et te soigner. Tu es suffisamment blessé pour qu'ils ne te remettent pas au combat. Moi, je retourne au village pour aider les miens. Les Anglais ne nous laisseront plus tranquilles maintenant.

— As-tu vu François ? Est-il vivant ?

— Les guerriers zoulous ne font jamais de prisonniers. Il est certainement mort ou achevé. Je ne pouvais pas vous sauver tous les deux. Si quelqu'un m'avait vu, nous ne serions pas là à bavarder ensemble. Il faut y aller maintenant ! »

Richard ressent de fortes douleurs à chaque pas de son ami, qui le traîne sur un brancard fait de branchages. À petite distance d'un campement, Kuzayo dépose son ami, détruit le brancard de fortune et le laisse.

« On se reverra chez Marc et Isiban. »

Puis il repart, efface les marques au sol sur une distance suffisante pour les Anglais ne soupçonnent pas le subterfuge.

Un des rares officiers ayant survécu à la bataille écrira : « Aucun soldat, je pense, ne peut s'empêcher d'admirer et de respecter les qualités militaires déployées par l'ennemi ; à l'avenir l'armée zouloue va inspirer le respect et la prudence qui s'imposent, avant qu'on puisse la vaincre. »

Isandhlawana reste la défaite coloniale la plus humiliante jamais infligée aux Anglais. Le génie tactique de ce peuple bantou, autant que son orgueil et son courage, a su terrasser les forces d'une grande puissance européenne moderne. En pleine époque de concurrence coloniale, les ennemis de l'Angleterre ne sont pas mécontents d'une telle déconvenue. L'événement est largement commenté en Europe.

Lord Chelmsford est fou de rage :

« Comment ces... ces êtres primaires ont-ils pu me surprendre de la sorte ! Moi ! C'est impossible ! Je hais ces sauvages ! Ils ne comprennent pas que nous leur amenons la civilisation ! Mais pourquoi refusent-ils ce qui

est inévitable ?

— Général, réplique le colonel Glynn, ils veulent nous chasser d'ici parce qu'ils ignorent que c'est par la conquête que la civilisation se répand. Nous avons perdu cette bataille, mais ce n'est pas fini. Nous devons continuer la campagne, telle que nous l'avons prévue. D'autres régiments tiennent leurs places et attendent vos ordres pour la suite.

— Merci, Glynn, je dois rédiger un courrier pour le ministre de la Guerre. Laissez-moi je vous prie. »

Lord Chelmsford sait que chaque mot, chaque phrase aura son importance. Son nom restera dans l'histoire associé à la défaite d'Isandhlawana.

Au secrétaire d'État à la guerre,

J'ai le regret d'annoncer à Votre Excellence un événement désastreux. Il s'est déroulé ce matin, 22 janvier 1879, entre l'armée de l'empereur zoulou Cetiwayo et notre 3^e unité. Elle était composée de cinq compagnies du 1^{er} bataillon et d'une compagnie du 2^e bataillon du 24^e régiment d'infanterie ; au total, 1 500 hommes et officiers. Les Zoulous, très supérieurs en nombre, ont lancé une attaque méthodiquement préparée sur la pente du mont Isandhlawana. Malgré sa magnifique tenue au combat, notre unité a été complètement détruite...

Nous estimons que, sur les 1 500 hommes engagés à Isandhlawana, 1 300 ont péri, soit 30 officiers, 770 sous-officiers et soldats britanniques, plus 500 sous-officiers ou soldats des troupes indigènes.

Nous comptons 102 voitures, 400 projectiles, 250 000 cartouches, 60 000 livres de matériel du Commissariat et le drapeau du 24^e régiment, tombés entre les mains des forces ennemies...

Lord Chelmsford

*

En ce mois de janvier 1879, à l'heure où François Jaubert s'écroule sous la sagaie meurtrière d'un guerrier zoulou, le fils de Marc et d'Isiban vient au monde sous l'œil attendri de la lune. Inyanga a changé de trajectoire et d'horaire, pour saluer cette... ou plutôt ces naissances ! Une petite fille vient de s'annoncer. Le garçon est baptisé d'un prénom africain, Xolani, qui signifie « paix » en zoulou, la fille s'appellera Anne, comme sa grand-mère, un prénom français.

« Je suis donc une chatte ? demande Isiban dans un souffle, après l'accouchement de ses deux enfants.

— Il faut croire, mais tu nous as fait deux merveilleux bébés, merci mon amour. »

Tisha et Reesa s'affairent auprès des nouveau-nés, qui captent l'attention et la joie de tous. Pour une raison qu'elles ignorent, le médecin, prévenu de l'accouchement imminent, dès le petit matin, n'est pas venu. Heureusement que tout s'est bien passé. Georges ne veut pas gâcher ce bonheur. Il espère de tout cœur que ses deux arrière-petits-enfants connaîtront leurs oncles. Ces derniers jours, la presse a annoncé l'engagement de l'armée anglaise contre les Zoulous, et ne doute pas de la victoire finale des tuniques rouges. Georges se rassure : du moins François et Richard sont-ils dans le camp des plus forts. Mais l'angoisse le tenaille. Pour la naissance du bébé, il a mis de côté une bouteille de sa cave personnelle. Il retourne en chercher une autre pour la petite Anne.

La lettre laissée sur un rocher par Richard, et que des mains anonymes ont portée jusqu'à la maison de Marc, interrompt les réjouissances. Marc entreprend de la lire. Une onde frémissante et glacée traverse le salon. Isiban ressent physiquement la froideur de la mort à travers son corps qui vient de donner deux vies. Elle pense que la faucheuse a rempli la place de son ventre vide, chavire et crie en se pliant. Marc l'attrape pour la porter dans la chambre. Elle tremble de froid mais transpire. Recroquevillée sur son ventre, Isiban geint en zoulou...

« Viens me voir, grand-père, je vais mourir... »

Marc est en perdition, il court entre les deux bébés et son épouse. Incapable de raisonner, il se sent impuissant. Le médecin n'est pas venu au chevet d'Isiban pour l'accouchement, n'était-ce pas volontaire ? « S'il arrive quelque chose à Isiban, je le tuerais de mes propres mains ! »

Georges le saisit par le bras :

« Marc ! Occupe-toi d'Isiban, les deux petits sont entre les mains de Reesa et Tisha, moi, je vais tenter de trouver Oumsélé. Je suis certain qu'Isiban ira mieux en le voyant...

— Je suis là, mes amis ! »

Une fois de plus Oumsélé et Marc sont au chevet d'Isiban. Sans un mot, le vieux Zoulou prépare des potions pour soulager sa petite-fille.

« C'est bien qu'elle transpire, c'est le mal qui sort ! dit-il. Prends un tissu mouillé, essuie-la et parle-lui tout le temps. Où est le bébé ?

— Les bébés, Ubaba, dit Marc, les larmes aux yeux. Nous avons deux petits : Xolani et Anne ! »

C'est un grand bonheur que Marc lit dans le regard du grand-père :

« Je vais les chercher. »

Marc se précipite chez Reesa, prend un enfant dans chaque bras et revient les présenter au vieil homme. Celui-ci prend Anne, écarte la chemise de sa petite-fille et place l'enfant contre son sein. Instinctivement, l'enfant cherche la source de vie. C'est Xolani, posé à l'autre téton, qui la trouve en premier.

« Les petits vont rappeler Isiban à la vie, ne t'inquiète pas, elle va revenir parmi nous... »

*

Cetiwayo compte ses morts. Plus de deux mille. Cette bataille gagnée sur les Anglais a beau être la plus belle victoire de sa vie, il ne parvient pas à s'en réjouir pleinement. Ses guerriers ont récupéré un nombre incalculable de fusils et de munitions, mais il n'y a pas d'instructeurs zoulous pour leur apprendre à s'en servir. Ils tirent dans le vide à bras tendus, pour éviter le recul, en oubliant de se protéger. L'armée anglaise est toujours en ordre de marche et menace toujours sa capitale. Cetiwayo sait qu'il doit continuer la guerre. Il gagne le kraal d'état-major, où l'attendent les Indounas.

Le village d'Isiban et d'Oumsélé se prépare à être évacué. Une grande partie de l'impie qui le protégeait n'a pas survécu à l'affrontement d'Isandhlawana et sa situation entre les collines en fait une cible de choix pour les canons ennemis ; il n'y a pas d'autre solution qu'un retrait tactique dans la forêt. Tous savent à présent que les Anglais ne les lâcheront plus. Seuls les enfants, les vieillards, les malades et quelques hommes blessés resteront sur place : Cetiwayo espère que les Anglais, qui se disent civilisés, ne massacreront pas des civils désarmés. Tous les autres vont rejoindre des kraals de repli, cachés depuis toujours dans la forêt.

Petit à petit, Richard revient à lui. Il a chaud, la douleur est toujours là, mais il est calme. Autour de lui on parle anglais : des soldats l'ont trouvé en bordure du camp et l'ont mené à l'infirmerie.

« Vous aviez tant que ça la rage de vivre pour résister à ces blessures ? Savez-vous que vous êtes un héros ? Eh oui, jeune homme, vous êtes l'un des rares survivants de cette bataille ! »

Le médecin, accompagné d'un gradé, est penché au-dessus de son lit.

« Voilà une semaine qu'on vous a retrouvé. On se demande comment vous avez pu arriver jusque-là », reprend le médecin militaire.

Richard n'a pas envie de répondre, il est bien dans sa torpeur. Ces derniers jours ont été un cauchemar pour lui qui ne voulait pas se battre. Il garde le silence et ne veut pas se souvenir. Il désire juste qu'on le laisse dans sa bulle.

« Vous êtes à l'infirmerie du 24^e régiment, mon garçon. Vous avez reçu deux coups de sagaie qui, à

quelques centimètres près, auraient pu être mortels. C'est un véritable miracle que vous soyez en vie. Cependant, nous aimerions savoir comment vous êtes arrivé en bordure du camp », insiste le médecin.

Richard n'a pas l'intention de révéler quoi que ce soit et garde le silence.

« Quels sont vos derniers souvenirs, soldat ? Le coup de sagaie au niveau du cœur a été détourné par une côte presque cassée en deux. Un autre coup, dans la jambe, vous a brisé une partie du fémur. Là aussi, l'artère fémorale n'a pas été touchée ! Dieu vous protège, Jaubert, ah ça, oui, il vous protège ! »

Richard connaît ce dieu-là. Il imagine la tête des deux hommes, s'il leur disait que le vrai dieu doit être du côté des Zoulous, Nkolo-Nkolo, vu l'issue de la bataille...

« Votre frère n'a pas eu la même chance que vous, jeune homme, continue le médecin militaire. Figurez-vous que lui et le soldat Bishop ont été retrouvés l'un sur l'autre et embrochés ensemble, comme si l'un voulait protéger l'autre. Vous n'êtes pas banals les Jaubert ! Décidément, les Français nous étonneront toujours ! »

Toutes ces horreurs, Richard se les remémore sans cesse, le sang, les cris, le choc des armes et des corps qui tombent. Il pense que les combattants blancs et noirs mouraient dans le même silence, dans les mêmes souffrances. Lui qui a suivi François pour le protéger n'a plus rien à faire dans cette armée. Maintenant il lui faut en sortir, et ce ne sera pas facile. « En me blessant avec une telle adresse, Kuzayo m'a sauvé la vie, se dit-il. Où est-il maintenant ? Que tous les dieux du monde le sauvent et fassent que je le retrouve un jour... »

*

Oumsélé et Pampatha s'affairent depuis deux jours auprès d'Isiban. Potions, massages et chants sont les seuls remèdes qui lui sont appliqués. Le docteur appelé pour l'accouchement n'a pas daigné les honorer de sa présence. Mais Marc a maintenant une confiance totale en la médecine zouloue. Pampatha masse fermement le corps de sa sœur en chantant. Son grand-père s'active aux potions et lui parle. Marc tente de saisir ce qu'il dit, et comprend que le vieil homme récite l'histoire de sa famille :

« ... Et le père de son père... avec une femme de la lignée... »

Xolani et Anne sont des braillardes, comme s'ils voulaient rappeler Isiban auprès d'eux. Ils commencent à têter leur maman avec force grognements et se repaissent du lait de Tisha, qui allaite son second, le petit Umberto.

Plus le temps passe et plus l'inquiétude de Georges croît : il n'a de nouvelles ni de François ni de Richard. La presse parle de la bataille d'Isandhlwana comme d'un énorme fiasco anglais. Son regard s'arrête sur ces terribles mots : « Très peu de survivants. » Il se lève, comme s'il portait le monde sur ses épaules. Il va vers ses arrière-petits-enfants qui lui mettent du baume au cœur. Ils dorment, l'un contre l'autre comme des petits chats. Il reste à les veiller, les protéger.

« Grand-père, lui dit Marc, Isiban se réveille, elle a demandé ses petits, tu m'aides à les porter ?

— C'est la plus belle chose qui m'est donnée aujourd'hui : t'aider à porter mes arrière-petits-enfants. Dieu merci ! »

Isiban est belle à couper le souffle. Les soins corporels de Pampatha et les paroles d'Oumsélé ont fait des miracles.

« Cette femme est courageuse, dit Marc en lui déposant Anne dans les bras.

— Une magnifique guerrière, reprend Georges. La bataille qu'elle vient de mener pour la vie est bien la seule qui vaille. »

Isiban n'entend pas, elle pose ses deux enfants sur ses genoux remontés et commence à leur parler zoulou. Seul Marc reste dans la chambre pour assister à la scène. Petit à petit, la vie reprend ses habitudes et son rythme. Reesa retrouve ses activités : les cours d'anglais et la couture. Elle n'est pas sans remarquer, cependant, que depuis quelques semaines les commandes en sous-vêtements de Saskia Carsten se font plus rares. Alors que, sur les conseils avisés de ses clientes, des améliorations de confort y ont été apportées. Elle est bien décidée à comprendre ce qui se passe et projette de faire le voyage à Durban.

Georges a décidé de se rendre sans tarder à Pietermaritzburg. Seul l'état-major anglais peut lui donner des nouvelles de Richard et de François. Il loue un chariot léger pour les ramener à la maison et prend la route.

L'été est là. La nature est en effervescence. Déjà la savane et les animaux ont rendez-vous et la terre autour de lui grouille de vie. Mais le sang de tous ces hommes, morts pour le profit de quelques-uns et des intérêts qui les dépassent, continue de le ronger comme un acide. Il pense soudain que tout ce sang qui arrose la terre n'a aucun effet sur la couleur des plantes. Les idées lui viennent en rafale, impossible, pour lui, de calmer son angoisse. Penser pour ne laisser aucune place au silence, la mort pourrait y faire son nid. « Ils sont vivants, ils sont vivants ! » se dit-il. Les larmes n'ont même pas le temps de rouler. Elles sèchent à peine sorties de ses yeux... C'est comme les enfants, à peine grands et... « Non ! » dit-il haut et fort. Xolani et Anne sont là qui incarnent l'espoir, l'avenir. Ils ne connaîtront pas ces horreurs...

Il s'arrête sous un arbre solitaire pour se ressaisir. Il a mal, si mal qu'il n'entend pas l'homme qui s'approche de lui.

« Dites-moi, vieil homme, comment vous sentez-vous ?

— Kuzayo ! Mon ami ! Comme je suis heureux de vous voir. Je n'arrive plus à... »

Georges s'effondre dans les bras du Zoulou qui le retient de tomber.

« Ce n'est pas le moment de lâcher prise, grand-père, Richard va avoir besoin de vous.

— Oh, mon Dieu, où est-il ? Il va bien ? Et François ?... »

Kuzayo ne répond pas, il monte dans la carriole pour y prendre une bouteille de vin. Il connaît bien les habitudes de la famille Jaubert, et lui-même ne rechigne pas, de temps à autre, à boire de ce breuvage. Il sort de sa sacoche quelques lamelles de viande séchée et s'installe à côté de Georges qui reprend des couleurs. C'est alors qu'il raconte comment, en pleine bataille, il a aperçu Richard totalement désarmé.

« Il semblait m'attendre, pour que ce soit moi qui le tue. Il me tendait les bras en souriant comme un enfant à sa mère. Je l'ai blessé et recouvert de cadavres pour le cacher.

— Où est-il ?

— À l'hôpital de Pietermaritzburg. Il s'en sortira.

— Comment le savez-vous ?

— Je le surveille, je venais vous voir, pour vous prévenir.

— Et François, où est-il ?

— Allongé dans la plaine d'Isandhlwana avec les autres soldats. Les Anglais sont en train de les enterrer. »

C'est en silence que les deux hommes mangent et boivent.

*

« Le corps du jeune Jaubert se remet, dit le médecin militaire à lord Chelmsford. Mais son esprit ne veut rien savoir. Il me semble qu'il n'a pas supporté les horreurs de cette bataille. J'ai bien peur qu'il soit perdu pour l'armée.

— Impossible, c'est l'un des rares survivants. Il faut qu'il reprenne du poil de la bête, toubib. Réveillez-le ! Si Dieu a voulu qu'il vive, c'est qu'il a encore quelque chose à faire, à montrer, l'exemple quoi... »

Lord Chelmsford doit faire oublier sa cuisante défaite. Aucun soldat ne doit manquer l'appel, dût-il soigner tous les blessés de ses propres mains.

« La guerre continue. Oui, nous avons perdu cette bataille, mais nous avons anéanti ces sauvages à la rivière Inyezane et à Rorke's Drift. Nos mitrailleuses Gatling et notre discipline nous feront gagner cette guerre. Pour cela, j'ai besoin de tous mes soldats, éclopés ou non. Quoi encore ! Je ne veux plus être dérangé ! hurle-t-il au planton qui lui annonce la visite de Georges Jaubert.

— Lord Chelmsford ! »

La voix qui l'interpelle est si forte et si pleine d'autorité que l'officier anglais ne peut que prendre acte de

l'entrée de cet homme dans son bureau.

« Je vous ai confié mes deux petits-fils, vous m'en avez tué un et gravement blessé l'autre. Alors un peu de respect et d'humilité devant la souffrance des autres. Votre arrogance est insupportable ! »

Le général anglais se sent offensé, mais ne bronche pas.

« Vous avez enterré François. Vous allez maintenant démobiliser Richard, je suis venu le chercher.

— Comment osez-vous...

— J'ose parce que vous n'êtes plus habilité à décider de l'avenir de mon petit-fils. J'ai fait ce qu'il fallait pour que vous subissiez la honte devant vos pairs. J'ai personnellement envoyé un télégramme à Disraeli, votre Premier ministre. J'ai tout dit sur votre arrogance et votre cruauté à la presse. Démobilisez immédiatement mon petit-fils !

— Le règlement m'y autorise mais je ne le ferai pas ! Vous n'avez pas d'ordre à me donner, monsieur, ni le droit de critiquer ma conduite, sortez ! »

Le médecin militaire s'approche du commandant du 24^e régiment, il est favorable au renvoi dans ses foyers de Richard Jaubert.

« Cet homme a perdu un petit-fils et, dans l'état où est l'autre, il ne pourra plus jamais servir efficacement, laissez-le partir. »

Sans même attendre la réponse de lord Chelmsford, le médecin entraîne Georges vers l'infirmierie. Richard est là, allongé sur un lit de camp parmi d'autres blessés. Le grand-père se précipite vers lui et commence à lui parler :

« Je vais te ramener à Durban, nous te soignerons et tu seras remis sur pied. Le médecin remplit les papiers pour te démobiliser... tu m'entends ? »

Richard a entendu son grand-père et se retient de lui sauter au cou. Jamais il ne l'a vu dans un tel état d'excitation.

« Tu ne le sais pas, mais tu as un neveu et une nièce. Isiban a accouché d'un petit Xolani et d'une petite Anne, comme ta maman. Ils sont beaux, tout le monde va bien et t'attend ! »

C'est dans un chuchotement à peine audible que, pour la première fois depuis plus de quinze jours, Richard ouvre la bouche :

« Grand-père, as-tu des nouvelles de Kuzayo ? Est-il vivant ?

— Oui, il t'attend, répond Georges tout aussi discrètement. Il n'a pas voulu entrer en ville. C'est lui qui m'a dit où tu étais. »

Deux solides gaillards s'approchent pour transporter Richard dans le chariot. Avec en poche l'ordre de démobilisation de son petit-fils dûment signé par le chirurgien et lord Chelmsford, Georges reprend le chemin de Durban. À une demi-heure de Pietermaritzburg, il arrête l'équipage. Kuzayo saute dans la carriole. Les trois hommes sont enfin réunis.

« Ça ressemble à un enlèvement, non ? »

La voix de Richard est cette fois bien timbrée.

« Bienvenue dans ta famille, Kuzayo, nous avons tellement eu peur de te perdre toi aussi. »

L'émotion des trois hommes est si intense qu'on croirait pouvoir la palper. Richard va s'en sortir. Il n'empêche qu'il a mal : Kuzayo voit bien que les sourires de son ami se transforment souvent en rictus.

« Oumsélé est chez Isiban, il va te soigner et calmer ta douleur, je suis désolé de t'avoir blessé, mais c'était la seule solution pour te sortir de là.

— En tout cas, tu as épaté le médecin. Pour lui, tu es un dieu. »

Chaque cahot sur le chemin du retour arrache à Richard une grimace de douleur.

« Et les gens de votre village, Kuzayo ? Vous savez que les Anglais vont continuer, ce n'est pas une défaite qui va les arrêter, au contraire !

— Vous avez raison, Georges, notre empereur pense que cette défaite ne les calmera pas. Il se tient sur

ses gardes. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il est maintenant sûr de sa tactique de la « tête de buffle ». Cela le rend plus belliqueux qu'avant.

— Ne retourne pas là-bas, Kuzayo, murmure Richard. Je voudrais que tu viennes avec moi au Cap ; tu deviendras vigneron comme nous.

— C'est un beau projet, Richard, mais je suis un guerrier zoulou. Mon devoir est de faire la guerre, tant que les Anglais occuperont notre pays. Si je reste en vie, je voudrais me marier. Je suis fatigué de tout ça ! Je veux des enfants avant d'être vieux.

— Tu as une fiancée ? C'est bien, elle viendra avec nous ! »

Kuzayo baisse les yeux, il hésite à révéler son secret, mais il le faut...

« J'aime une femme depuis la première fois que je l'ai vue. Je ne sais pas si elle l'a remarqué. Elle est tellement civilisée, peut-être un peu trop pour moi... Vous la connaissez bien.

— Ah, Reesa je suppose ? C'est bien elle, n'est-ce pas ? Chaque fois que vous nous rendez visite, elle est là, dit Georges en riant. Elle apporte toujours les rafraîchissements et se tient près de vous. Si elle vous aime, vous serez le plus heureux des hommes et j'en serai ravi. C'est une femme remarquable.

— Je ne sais pas si elle acceptera de revenir au Cap tant que papa et son Anglaise y seront, objecte Richard.

— Chaque problème trouve sa solution en son temps. Profitons de ces moments forts qui font la base des grands projets. Pourvu que je vive suffisamment longtemps pour voir ma famille s'agrandir encore !

— Je suis en mission, je dois partir pour Durban après avoir salué votre famille.

— Qui est la vôtre aussi, Kuzayo ! J'ai perdu un petit-fils à Isandhlawana, mais je viens d'en trouver un autre. Restez en vie, je vous en supplie, lui dit le vieil homme en le serrant dans ses bras. À bientôt. »

*

La Gazette de Durban fait ses choux gras des terribles engagements au corps-à-corps d'Isandhlawana. Elle raconte avec force détails les attaques, les armes modernes contre des sagaies, les hommes qui tombent, comment ils meurent, les chiffres, les mouvements de troupes avec un parti pris élogieusement complaisant pour l'armée anglaise. L'article précise que le triomphe des guerriers zoulous sera bientôt balayé par une victoire définitive des soldats de Sa Majesté. « La cadence de tir des mitrailleuses atteint environ trois cents coups par minute », précise le journaliste, avec un enthousiasme inconvenant.

Georges sait que, pour les Zoulous, cette guerre est perdue d'avance. Il s'apprête à fermer le journal, lorsque son regard tombe sur l'annonce de la prochaine arrivée, dans le port de Durban, de Son Altesse le prince impérial, Eugène Louis Napoléon Bonaparte. Un littérateur français, M. Delage, correspondant du Figaro, annonce « l'impérial engagement d'un Bonaparte dans l'armée anglaise, afin de combattre une tribu de sauvages insoumis... ». Puis ce journaliste, avec admiration, retrace la vie du prince impérial : « Après la mort de son père, Napoléon III, le 9 janvier 1873, son fils unique, Louis Napoléon, devient l'héritier de la couronne impériale. Né en 1856, il est élevé par une nurse anglaise. Sa marraine, la reine Victoria, lui ouvre les portes de la prestigieuse académie militaire de Woolwich... »

« Je ne raterais cela pour rien au monde, se dit Georges. Un Bonaparte portant l'uniforme des Anglais et se battant à leurs côtés, il y a vraiment de quoi rire. Le "petit Corse têtu" doit se retourner dans sa tombe comme une toupie. L'Union Jack flottant pour accueillir et saluer un Bonaparte, ça ne manque pas de sel... »

Il se dirige vers sa chambre, là où Richard se remet lentement de ses blessures. Oumsélé ne ménage pas sa peine. Ses remèdes traditionnels se montrent de plus en plus efficaces.

Reesa remet à Georges une lettre venant de France, qu'il s'empresse d'ouvrir, puis de lire à haute voix :

Grand-père, ici toute la presse parle de la guerre entre les Zoulous et les Anglais et semble, d'une façon à peine déguisée, se réjouir de cette cinglante défaite. Moi, je tremble pour François et Richard. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils n'aient pas été dans la plaine d'Isandhlawana.

Je veux te remercier de m'avoir permis de vivre en France. Fallait-il que notre famille soit persécutée pour que nos ancêtres quittent la Dordogne. Décidément, c'est à ne rien comprendre de religions qui prônent l'amour de son prochain, mais tuent et massacrent ceux qui ne sont pas de la même obéissance. Notre famille ici, qui te salue, est toujours fidèle à la religion huguenote et vit sa foi mais sans excès. Catholiques et parpaillots se tolèrent, mais la poudre ne demande qu'à s'enflammer.

La famille Jaubert est assez grande et d'un accueil si chaleureux que je n' imagine pas revenir au Cap de sitôt.

La région est magnifique et je veux en explorer chaque recoin, goûter chaque merveille que la terre y produit.

Tous les jours, je te remercie d'avoir facilité mon entrée à la faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux. Le directeur a été très sensible à ta lettre de recommandation. Il te transmet ses salutations fraternelles. En revanche, les choses sont beaucoup plus difficiles avec les étudiants qui ricanent dans mon dos.

J'ai à cœur de montrer à ces farfadets qu'une femme a les mêmes atouts que les hommes pour apprendre un métier.

Je loge à Bordeaux chez des cousins, pas loin de l'université, et je rentre à Bergerac dès que je le peux.

Grand-père, je suis très heureuse ici, ta famille est merveilleuse. Je veux finir mes études qui dureront cinq ans. Par la suite, je ferai le tour de la France grâce à ce chemin de fer qui, déjà, relie presque toutes les villes de ce beau pays.

J'ai reçu un courrier de papa m'annonçant que Gladys a rompu leurs fiançailles, quand elle a appris qu'il n'était plus propriétaire de rien. Il ne comprend toujours pas pourquoi tout le monde est parti et peste après nous tous. J'espère que les choses s'arrangeront un jour pour lui.

Je vous embrasse tous.

Votre Marie

*

Kuzayo, silencieux, est assis en face de Reesa. Il regarde les mains de la jeune femme passer un fil très fin dans un léger tissu blanc. Il ne comprend pas ce qu'elle fait, mais ne peut détacher son regard d'elle. Elle est magnifique, pense-t-il. Elle vit comme une Blanche, elle est cultivée, jamais elle ne viendra vivre dans mon village... Elle est calme et ce silence lui convient. Il aime cette femme et sa vie lui plaît : elle est libre et travaille pour élever ses enfants.

Pour la première fois de sa vie, Reesa se sent respectée. Mais Kuzayo, que peut-il lui apporter ? C'est un homme bien, et son rôle d'espion lui permet de côtoyer les Blancs et leur façon de vivre. Cependant il est avant tout un Zoulou avec une culture différente de la sienne. Aujourd'hui elle doit rompre ce silence et lui parler :

« Tu as des projets Kuzayo ? Que va-t-il se passer pour toi si les Anglais imposent leurs lois racistes à ton peuple ?

— Je suis un guerrier zoulou et je dois défendre les miens jusqu'à la mort ! »

Kuzayo se sent perdu devant cette femme qui hante ses pensées depuis le premier jour où il l'a vue. Il ne sait pas ce qu'elle a envie d'entendre... Et puis il parle :

« Richard souhaite que je vienne travailler dans le vignoble avec lui et... je veux rester auprès de toi. »

La fin de sa phrase a été prononcée les yeux fermés. Kuzayo ne voulait pas lire dans le regard de cette femme tant rêvée l'étonnement, le refus ou la gêne. Reesa se lève doucement, place ses mains sur le visage de

Kuzayo et pose ses lèvres sur sa bouche charnue. Surpris et ému par cet étrange contact, le Zoulou a du mal à se contrôler. Alors, comme pour le calmer, Reesa applique ses mains sur les épaules de son amoureux et lui parle :

« Si tu décides d'aller au Cap pour travailler avec Richard aux Sept Vignes, je vous accompagnerai... à deux conditions : le moment venu, je serai ta femme, mais pas ton esclave, et jamais tu ne lèveras la main sur moi ni sur mes enfants.

— Reesa, je suis un guerrier zoulou, pas un sauvage. Je vais à Durban le cœur léger et l'âme chamboulée, mais reviendrai te voir à la prochaine lune.

— Puisque tu vas à Durban, tu peux déposer ce paquet chez Saskia Carsten ? La boutique s'appelle "Au bonheur des dames", dans la rue principale qui mène au port. »

En deux mots, Reesa confie à Kuzayo ses doutes sur la fiabilité de son association avec la propriétaire de la boutique.

« C'est la plus belle mission que l'on m'ait jamais confiée, dit Kuzayo en prenant le paquet. Tu peux refaire la chose avec tes lèvres contre les miennes ? » demande-t-il plein de joie.

La soirée est plutôt douce pour la saison. Marc et Isiban, assis sous la véranda, un enfant chacun dans les bras, écoutent la nuit éteindre petit à petit les bruits environnants. Marc est apaisé, l'activité de son entreprise retrouve son niveau de fret par la mer. Et la saison chaude pourrait favoriser une plus grande activité sur les routes. Malheureusement, il lui faut intégrer les aléas de la guerre. La situation reste trouble, donc pas trop de projets...

« Marc, tu as des soucis ? lui demande Isiban.

— Je pense au travail, à l'entreprise et aux choix que je dois faire pour pallier les difficultés dues à la guerre. Les transports par la route sont incertains et dangereux...

— Est-ce que je peux t'aider ?

— C'est ce que tu fais tout le temps. Ton amour me porte et tu es ce qui m'est arrivé de plus beau dans la vie. Tu as donné le jour à de magnifiques enfants, regarde comme ils sont beaux. »

Xolani, repu par sa dernière tétée, dort comme un sonneur sur les genoux de sa maman. Instinctivement, Isiban passe ses doigts dans les minuscules bouclettes serrées de son petit homme et les roule entre ses doigts. Rassuré, celui-ci ne bouge pas. Son calme et la fossette qu'il porte sur le menton lui donnent un air de grand sage.

Les fossettes sont, dit-on, la preuve que Dieu a posé son doigt sur l'enfant. Alors Dieu a été généreux le jour de leur naissance, car celle d'Anne, au milieu de la joue, fait aussi d'elle une adorable mutine. Chaque mimique de ce bébé attire les sourires et l'admiration de tous. Elle capte la sollicitude de chacun et réagit aux voix et aux intonations. Elle est plutôt vive et cherche le contact. Contrairement à son frère, sa peau reste claire et ses cheveux sont souples. Ce sont les bras de son papa qui la calment et Marc ne perd jamais une occasion de la porter.

À chaque regard que Marc pose sur son épouse, il ressent le même chamboulement que le soir de la première rencontre. Cette jeune fille dansant pour la lune, presque nue, avec la légèreté d'une gazelle et la puissance d'un cheval au galop. Et chacun de ses regards posés sur elle est un hymne à l'amour.

« Isiban, dès que les combats cesseront, nous retournerons à Dassenhoek présenter nos enfants à Ugogo, l'Inyanga. Je sais que tu attends ce moment depuis si longtemps.

— Tous les soirs, avant de m'endormir, je la rejoins par la pensée et je danse pour elle et pour toi. Je lui raconte mon bonheur d'être ta femme, je lui parle de nos petits et elle nous attend tous les quatre...

— Et moi, on ne m'attend pas à ce que je vois...

— Richard, tu es debout !

— Sur les ordres d'Oumsélé, qui ne doit pas être très loin. »

Oumsélé et Pampatha sortent de la pénombre, leur sac de voyage en bandoulière.

« Il est temps de retrouver les nôtres, je pense qu'ils vont avoir besoin de nous.

— Attendez demain matin, je prends la carriole et je vous accompagne...

— Merci, Marc, ta place est ici et nous connaissons des chemins de traverse pour franchir les montagnes.

— Ubaba, soupire Isiban, revenez vite, vous allez nous manquer. Bonne route à vous et saluez la famille de notre part. »

Les regards de tous accompagnent les deux voyageurs qui disparaissent lentement dans la nuit. Richard pose sa main sur l'épaule d'Isiban comme pour partager son chagrin.

« Nous sommes tous tristes du départ d'Oumsélé, mais il m'a promis de revenir pour veiller sur Anne et Xolani. »

*

En ce mois de février 1879, à Durban, Georges, en compagnie de ses petits-enfants, Jeanne et Noël, ne veut rien rater de cet événement. L'Union Jack et le drapeau tricolore l'un à côté de l'autre, flottant ensemble sous le même vent, ça vaut le déplacement.

« Grand-père, pourquoi on va voir un prince ?

— Depuis fort longtemps, entre Anglais et Français, pour des questions de prestige, de territoire et d'orgueil, les querelles n'ont jamais cessé. Ces deux peuples sont toujours en conflits d'intérêt. Les Anglais se sentent à l'étroit dans leur petit royaume et veulent contrôler toujours plus de territoires. Et comme les Français ont la liberté chevillée à l'âme, ils défendent leurs terres, leurs valeurs et leurs possessions coloniales. Moi, je suis d'origine et de culture française. Je ne suis donc pas neutre...

— Combien de temps cela a duré ?

— La première guerre à les avoir opposés dura cent ans. Certes avec des périodes de paix, mais tout de même ! Le problème est que, pour signifier la fin de cette longue guerre, aucun traité de paix ne fut jamais signé entre les deux pays. Alors, légalement, nous sommes toujours en guerre contre les Anglais. Et eux n'ont eu de cesse de nous attaquer, sur notre propre sol ou plus tard dans nos colonies aux Amériques. Mais pour en revenir à ce jeune prince français, aujourd'hui leur allié, l'un de ses ancêtres, Napoléon Bonaparte, s'autoproclama empereur en 1804. Comme du temps de la grande Rome, il décida de conquérir l'Europe, pour en faire un « empire de France ». Le petit artilleur gagnait beaucoup de guerres et soumettait des pays. Les Anglais, qui avaient le même projet, mais étendu au monde entier, ont décidé de lui déclarer la guerre. Toute sa vie, Napoléon I^{er} les a donc considérés comme ses ennemis. Mais ces derniers ont fini par avoir sa peau, à Waterloo, en juin 1815 ! Le prince qu'on va voir est le petit-neveu de l'Empereur, et ce petit farfelu fait allégeance aujourd'hui à la "perfide Albion". Il vient combattre les Zoulous sous les couleurs de notre pire ennemi : les Anglais. Quelle grosse blague !

— Tu ne les aimes pas vraiment, grand-père ?

— Ce sont toujours nos ennemis. »

Les enfants aiment venir à Durban, ne serait-ce que pour prendre le petit train qui relie le centre-ville au port et, mieux encore, admirer les premières automobiles et, là, une bicyclette ! Si les humains admirent de ces nouvelles inventions, tel n'est pas le cas de Red-Lady, la jument de Marc. Tous ces bruits de pompe, ces sifflements, toutes ces odeurs nauséabondes que produisent les machines à vapeur la stressent. Elle se met à frapper le sol de ses sabots, à secouer la tête, et elle se cabrerait si les mains amicales de Georges ne venaient la calmer et caresser son chanfrein :

« Oh là ! ma belle, doucement, tu as raison de te rebeller, mais ça ne changera rien. Voilà, il faut faire avec, parce que ce sera de pire en pire, du calme... Kuzayo, je ne m'attendais pas à te voir, que fais-tu ici ? Tu viens admirer le prince ?

— Je vous attendais. Reesa m'a confié un paquet à remettre à la propriétaire du magasin qui vend ces...

les choses qu'elle coud, mais cette personne ne m'a pas laissé entrer et a refusé de le prendre. Je me suis dit que, vous, vous pourriez aller voir ce qui se passe et lui remettre le paquet.

— C'est étrange ! Oui, je vais me rendre là-bas et tirer tout cela au clair. Tu veux partager notre déjeuner et nous accompagner au port ?

— Oui, c'est là que je me rends, je suis heureux de passer un peu de temps auprès des enfants de Reesa. »

Noël, qui est subjugué par la bicyclette, n'entend pas la fin de la phrase de Kuzayo. Quant à Jeanne, elle lui prend la main.

« Je vois que le bonheur est en route, et je suis heureux pour toi et Reesa », dit Georges en lui donnant une accolade.

Côté anglais, il n'y a pas que l'arrivée de sir Garnet Wolseley, l'envoyé de Londres, celui qui doit le remplacer, qui énerve lord Chelmsford. Il y a ce petit prince français qu'on lui impose et qui s' imagine gagner la guerre à lui tout seul !

« Quelle prétention de s'imaginer que les Zoulous vont trembler de peur à l'arrivée d'un Napoléon ! dit-il. Qu'il se débrouille, je n'ai pas besoin de lui. Tous ces Français si arrogants et présomptueux, je les hais ! »

Sur le quai 9 du port de Durban, la foule est dense et impatiente. De nombreux badauds agitent des drapeaux français et anglais, en brillant des chants que Georges reconnaît plus ou moins. Les cloches des églises sonnent à toute volée lorsque le jeune prince s'approche du bastingage, entouré d'une dizaine de compagnons d'armes en élégantes tenues d'officiers. Ils apparaissent en héros, comme s'ils avaient déjà gagné la guerre. Si Jeanne et Noël participent à la liesse générale, Georges, lui, comprend pourquoi les Français se sont débarrassés de leurs rois et empereurs. Il est persuadé qu'il n'y a pas de grands hommes, seulement des opportunistes sachant profiter de l'endroit et du moment, et qui font illusion.

Kuzayo reste impassible. Il porte Jeanne sur ses épaules et scrute ce qui se passe sur ce bateau. Manifestement, le débarquement des effets personnels de toute cette belle et fringante jeunesse intéresse l'agent de renseignement zoulou. Georges et les enfants partant, il les salue chaleureusement, mais précise qu'il doit rester encore un peu, histoire d'assouvir sa curiosité.

« Je passerai vous voir dès que possible. »

De retour en ville, Georges et les deux enfants entrent au « Bonheur des dames ». La boutique déborde d'effets féminins dont quelques-uns, plus intimes que d'autres, pourraient mettre mal à l'aise certains hommes. Georges et les enfants connaissent les travaux des femmes qui les entourent et ne se formalisent pas devant cet étalage.

« Que puis-je pour vous, Monsieur ? demande une bien jolie jeune femme.

— Je souhaite rencontrer Saskia Carsten, s'il vous plaît.

— Mme Carsten n'est pas là, Monsieur. Elle inaugure aujourd'hui son atelier de sous-vêtements. Nous aurons vingt employées avec des machines à coudre pour produire nos nouveaux modèles. Vous voulez les voir ?

— Avec plaisir, je vais sans doute en acheter pour mon épouse ! »

C'est ainsi que Georges ressort du magasin, chargé des nouveaux modèles machinés, enveloppés avec soin dans du papier de soie et placés dans une fine boîte en bois léger frappée aux initiales entremêlées SC. Il imagine déjà la déception de Reesa et des femmes qui travaillent avec elle sur son concept. Voilà pourquoi la vendeuse a refusé le paquet que Kuzayo lui portait... En même temps, leur idée était excellente, puisqu'elle est à l'origine aujourd'hui d'un produit de luxe très demandé.

De retour à la maison, Georges retrouve son petit monde installé sous la terrasse autour d'un kinkeliba fumant.

« Nous avons raté quelque chose, les enfants et moi, en allant à Durban ?

— Non, grand-père, nous avons reçu une lettre de France et Marie nous donne de bonnes nouvelles, annonce Richard.

— Et nous t'attendions pour que tu nous racontes l'arrivée du prince, reprend Marc.

— Et moi, je vois que vous revenez avec mon paquet, c'est une mauvaise nouvelle ? ajoute Reesa avec tristesse.

— Ce n'est pas une si mauvaise nouvelle que cela. Tout va bien, Reesa, et Kuzayo te salue. Mais chaque chose en son temps ! D'abord la lettre de Marie. Qui fait la lecture ?

— Moi, s'écrie Isiban, je veux bien essayer. »

Isiban s'imprègne en silence des mots et des phrases. Quelques grimaces trahissent sa difficulté à déchiffrer le texte, puis timidement elle se lance. C'est avec une voix hésitante qu'elle commence la lecture, trébuchant sur certains mots, puis, avec un peu plus d'assurance :

Ma chère Reesa,

J'ai entendu une affaire bien affligeante concernant une femme noire et khoï. Elle s'appelait Sawtche de son nom de naissance.

Elle était mariée à un Khoïkhoï et avait deux enfants. Elle était esclave, avec ses frères, chez les Hendryck, une famille de Boers. En 1810, Caesar Hendryck, en partance pour Londres, l'a emmenée en Angleterre, avec l'accord de l'évêque de Chester. Ils l'ont rebaptisée Saartjie Baartman. Elle a été vendue pour devenir un phénomène de foire. Il faut dire que Sawtche a une morphologie particulière, avec un bassin spécialement gros et large. Elle a été exposée en Angleterre, en Hollande et en France. Par la suite, elle a été cédée à un montreur d'animaux exotiques. Ce quidam l'a rebaptisée la « Vénus hottentote » et a fait fortune en faisant payer cher la possibilité de la voir ou de la toucher, voire plus. Tu imagines les souffrances et les humiliations de Sawtche, qui est devenue prostituée et alcoolique.

Son martyre ne s'arrête pas là, malheureusement. Elle est devenue par la suite un objet d'étude anthropologique, et devait poser nue devant des scientifiques, qui l'inspectaient sous toutes les coutures. Un professeur de zoologie, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, a écrit dans un rapport que le visage de cette femme était celui d'un orang-outang et ses fesses celles des femelles mandrills.

Un autre zoologiste-anatomiste affirme que Sawtche est la preuve de l'infériorité des races non blanches. Georges Cuvier, puisqu'il s'agit de lui, a récupéré le corps de cette malheureuse femme après son décès, le 29 décembre 1815. Au nom du progrès scientifique et des connaissances humaines, dit-il, il a réalisé un moulage de son corps. Il l'a regardé de l'intérieur, a prélevé son cerveau et ses organes génitaux, qu'il expose dans des bocaux, avec du formol pour les conserver. Il a enlevé ses chairs pour conserver le squelette.

Il a rédigé un rapport honteux que j'ai sous les yeux, et qui me rend si triste. Après avoir expliqué que les Noirs sont inférieurs aux Blancs, il finit son exposé en écrivant que « Saartjie Baartman est comme une dame sauvagesse de qualité, parlant trois langues et bonne musicienne » ! Je n'ai pourtant pas connaissance de singes, qui parlent en trois langues différentes et pratiquent la musique.

La langue française a bien évolué depuis l'exil de nos ancêtres. Je souhaite que Noël et Jeanne puissent venir faire leurs études en France. Les facultés de Bordeaux sont nombreuses : droit, lettres, sciences. Les écoles des arts et métiers peuvent former des ingénieurs, des chercheurs et, à la vitesse où évoluent les sciences, de beaux métiers naissent.

Les femmes prennent part à l'industrialisation du pays, mais leurs conditions de travail sont très pénibles.

J'ai entendu dire qu'en Amérique des femmes travaillent sur des machines à écrire. Elles tapent avec leurs doigts sur des boutons, qui représentent des lettres et des chiffres et impriment sur du papier comme dans les livres.

Je trouve aussi très excitant de pouvoir envoyer par télégraphe des messages instantanés de Bordeaux à Paris.

Bientôt, je l'espère, nous pourrons communiquer par ce moyen. J'ai l'impression d'être au centre d'une période de grandes avancées qui révolutionnent le quotidien des hommes. Actuellement, le plus extraordinaire projet est une lumière artificielle, qui nous permettrait de nous éclairer de nuit comme en plein jour.

Je vois qu'il n'y a aucune transition dans ce que j'écris, mais j'ai tant de choses à vous raconter que je pars dans tous les sens.

Donnez-moi de vos nouvelles, que je souhaite bonnes, et à tous je vous envoie mon affection et ma tendresse. Vous me manquez.

Votre Marie

Le niveau de lecture d'Isiban laisse pantoise l'assemblée.

« Ce que je veux faire, explique la jeune femme, c'est lire et écrire les mots, mais je ne sais pas toujours ce qu'ils veulent dire.

— Isiban, tu sais déjà écrire les mots, complimente Marc.

— Oui ! Pas tous, mais j'aime bien recopier tes livres ! Je les dessine mais je ne sais pas ce qu'ils cachent. Chez nous, on écrit les choses avec des petits cailloux et, si je dessine une vache, ça veut dire vache. Mais on ne sait pas dessiner les sentiments, les pensées, tout ce que vous avez dit ce soir. Vous parlez si vite que je ne sais pas toujours ce que vous dites.

— Je suis désolé, ma princesse, je te promets que nous ferons des efforts pour toi.

— Marc, je veux étudier comme Marie, dans une vraie école. J'ai tellement de plaisir à ça que je veux aussi écrire des livres un jour, pour raconter l'histoire de mon peuple. »

Le jeune homme est très ému et prend sa femme dans ses bras :

« Nous ferons tout ce qu'il faut pour que tu y arrives, mon amour. Avec de l'instruction, tu feras ce que tu voudras. Nous allons faire évoluer notre école pour cela, dit Marc avec admiration, ma guerrière gagnera un autre combat. »

Chacun a cent questions à poser, quelques-unes ont trouvé des réponses, le reste alimente une soirée bavarde et enthousiaste. Le récit de l'arrivée du prince est entrecoupé d'interventions de Noël, qui n'a vu que la bicyclette, et de Jeanne, à propos des soldats. Puis Georges se tourne vers les femmes :

« Puisque nos couturières sont là, elles vont avoir besoin de notre soutien. L'idée de faire des sous-vêtements pour les femmes est si bonne que... »

Et le grand-père de raconter sa visite au « Bonheur des dames ».

« Certes, vous vous êtes fait voler votre idée, mais celle de Saskia Carsten de créer un atelier pour les produire en grande quantité et en faire un produit de luxe est intéressante. Je vous ai rapporté un cadeau pour que vous jugiez du résultat. Et si vous pouviez faire la même chose pour nous, les hommes, à la place de nos gros caleçons ridicules, ce serait pratique ! »

*

Lord Chelmsford veut vaincre les Zoulous avant l'arrivée de son remplaçant, sir Garnet Wolseley.

« Cette guerre est la mienne et c'est à moi de la gagner. »

Il a envoyé le « petit prince Napoléon » faire un repérage pour l'installation de son prochain campement. Il réorganise ses forces avec sept mille nouveaux soldats fraîchement arrivés et balise sa progression de camps fortifiés. Il écrase tout sur son passage et brûle le village de Cetiwayo. En ce matin du 31 mai 1879, lord

Chelmsford se sent invincible. C'est maintenant que son destin se joue. Rien ne peut plus l'arrêter... Même pas la mort brutale du prince Bonaparte. Deux jours après cette triste nouvelle qui plonge l'Europe dans la stupéfaction, Chelmsford reçoit le rapport du capitaine Molyneux :

Au camp, entre Inunzi et Itelezi, 2 juin 1879. Mylord, conformément à vos instructions, j'ai accompagné ce matin la cavalerie commandée par le major général Marshall pour retrouver le corps de S.A.I. Les éclaireurs de la colonne volante sous le brigadier général Wood se sont rejoints à notre gauche, et ensemble nous avons cherché aux alentours du kraal. Nous fîmes bientôt la découverte des corps des deux soldats de la cavalerie du Natal. À neuf heures, le capitaine Cochrane attira mon attention et celle du chirurgien-major Scott sur un autre corps au fond d'une donga, qui, après examen, fut reconnu comme celui de Son Altesse. Il se trouvait à deux cents yards environ au nord-est du kraal, à peu près à un demi-mile de la jonction des deux rivières. Le corps était entièrement dépouillé, à l'exception d'une chaîne d'or, avec des médailles, qui était encore à son cou. Son sabre, son revolver, son casque et ses autres vêtements avaient disparu, mais nous avons retrouvé dans l'herbe ses éperons avec leurs courroies, et une chaussette bleue marquée N. J'ai tous ces objets avec la chaîne en ma possession. Le cadavre portait dix-sept blessures, toutes par-devant, et les marques au sol, comme sur les éperons, indiquaient une résistance désespérée...

Capitaine Molyneux

« S'il suffisait d'une poignée de Zoulous pour éteindre la dynastie des Bonaparte, se dit à part soi lord Chelmsford, que ne l'avons-nous su plus tôt. »

Il n'est que faiblement agacé par cet événement, comment dire... contrariant. Cette nouvelle, sans doute, risque d'assombrir l'éclat de sa victoire, mais le temps que l'enquête sur ce désolant accident se mette en place, celle-ci l'aura rendu intouchable. Tous les rapports sont formels, les forces anglaises sont de plus en plus nombreuses, en soldats et en civils. Des centaines de caisses d'armes sont débarquées dans les ports et convergent par chariots entiers dans la même direction : Ulundi, la capitale zouloue.

Les attaques des guerriers sont violentes mais vaines. L'empereur Cetiwayo et ses Indounas savent dorénavant que leur stratégie ne bénéficie plus de l'effet de surprise et que l'inégalité des armes leur est défavorable.

« La lâcheté de leur combat à l'arme à feu, lui dit un de ses généraux, l'emporte sur la bravoure de nos guerriers. Nous ne pouvons pas mener notre peuple à une mort certaine. Je pense qu'il nous faut négocier une paix honorable... »

— La paix ! Savent-ils seulement ce que veut dire ce mot ? réplique Cetiwayo. Jamais ! Aucune négociation ! »

Chelmsford exulte, il est comme enivré par la perspective de la victoire. Il tient son heure de gloire, l'œuvre de sa vie, son rendez-vous avec l'Histoire...

« Messieurs, nous allons démanteler cet empire de pacotille. »

Les trois colonnes anglaises arrivent devant le kraal de l'empereur Cetiwayo. Chelmsford sait que rien d'imprévisible ne pourra plus lui arriver. Aucune sagaie ou hache zouloue ne pourra plus atteindre ses hommes. Il se sent immortel.

Au cours de cet affrontement décisif, les forces de Cetiwayo sont vaincues. C'est la débandade. La puissante armée zouloue est terrassée par une force disposant d'une supériorité technique indiscutable et de moyens quasi illimités. Les descendants de Chaka viennent d'apprendre à leurs dépens que, dans l'ère qui

s'ouvre, le courage, la bravoure et la combativité ne seront plus les seuls éléments déterminant l'issue d'une guerre. Cette défaite de la sagaie face aux mitrailleuses et aux fusils est celle de la tradition qui s'incline devant la modernité.

Pour les Anglais, les difficultés ne font que commencer. Il va leur falloir affronter d'autres résistants sud-africains, tout aussi coriaces que les Zoulous, les Boers, avant d'occuper toute l'Afrique du Sud et de « dominer tout ce qui se dresse du Cap au Caire ».

La vie se réorganise

L'exploit de lord Chelmsford est salué par ses pairs. L'officier anglais est même décoré de la grand-croix de l'ordre du Bain pour sa victoire décisive à Ulundi. Par la suite, après enquête, sa désobéissance aux ordres du gouvernement britannique lui vaudra néanmoins une mise à la retraite anticipée.

Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, Marc retrouve les marchés perdus de l'armée et la prospérité de son entreprise. L'activité bat son plein. Tout le monde prend sa part de travail. João Da Silva embauche, organise les convois et les équipages. Peng Lai et Bibek Paniandy ont tiré profit de leçons d'anglais pour devenir chefs de convois. Reesa s'occupe des charges administratives de l'entreprise et Georges reprend son travail d'alphabétisation des enfants et des adultes. Tisha, l'épouse de João, et Isiban s'occupent des enfants en bas âge et de l'intendance.

Isiban est triste. Dieu seul sait comment ce pays va évoluer, aux mains d'Anglais méprisants et dominateurs. Elle sait son peuple en grand danger. Elle comprend que sa culture est maintenant menacée. Les Zoulous sont nés guerriers. Et un guerrier sans combat végète. Depuis qu'elle vit avec Marc, Isiban voit aussi comment les Blancs s'occupent et organisent le commerce. Ce monde-là ne troque pas. Il n'échange pas des vaches, il paie avec des billets, des pièces, des lettres. C'est toute l'organisation sociale et économique du peuple zoulou qui va s'effondrer. Elle commence à vraiment prendre peur et tremble pour sa famille. Les questions fusent dans son esprit et comment mettre en mots cette angoisse qui la mine en silence ? Sa présence auprès de Marc et des siens, est-ce le destin que lui prédisait Ubaba ? Elle se rappelle les mots de son grand-père : « Apprends des Blancs, ton destin est là. Eux sont partout maintenant. Danse ta colère à Inyanga. Elle a toujours soulagé ta peine et, surtout, sois patiente. »

Alors, à la nuit tombée, Isiban sort de la maison portant aux hanches son pagne long. Un choli orange couvre sa poitrine et ses bijoux de guerrière relèvent encore sa grâce et sa beauté. Sans dire un mot, le visage grave, elle se place devant la terrasse, là où toute la famille Jaubert se réunit pour clore la journée et parler des sujets qui l'animent. Le silence s'installe et s'alourdit petit à petit. Quelques mélodies montent de la gorge d'Isiban, qui accompagne ces sons de mouvements lents, qui progressivement prennent de l'ampleur tandis que le chant monte en puissance.

Les sourires disparaissent. Tout le monde comprend qu'il s'agit d'autre chose qu'un simple spectacle. Isiban est en train de parler à Inyanga de son mal-être... non, de son angoisse... pour arriver avec force à une véritable détresse. Ils comprennent très vite, la boule au ventre pour certains, des larmes aux yeux pour d'autres, qu'Isiban danse l'agonie de son peuple. Son hurlement final s'achève dans un silence de mort. L'assistance est figée, la lune est là devant elle, en décor magique et dramatique. Marc se précipite vers son épouse pour la prendre dans ses bras et la rassurer.

Georges est suffoqué par la force de cette femme et son ardent désir de communiquer. Une guerrière dans

l'âme mais que son appartenance ethnique rend si vulnérable. Il est temps pour lui de transmettre plus que l'écriture et la lecture. Il lui faut passer à un autre niveau d'apprentissage, à la compréhension des textes. Richard, lui, en même temps qu'il prend conscience du désespoir d'Isiban, mesure l'inconscience de son engagement dans l'armée anglaise : il a honte d'avoir participé au massacre d'une nation qui ne faisait que défendre ses terres et ses valeurs... Enfin, Marc rompt le silence :

« Je savais qu'une femme qui danse sous la lune ne peut être banale. Je suis fier de toi, mon amour. Tu es belle et forte et c'est en toi que je puise mon énergie pour vivre et travailler. Alors ne sois pas triste pour l'avenir ! »

Il s'agit bien d'apprivoiser l'avenir, de ne pas le laisser aux seuls Anglais. Isiban désire plus que jamais apprendre leurs mots, mais pour écrire l'histoire de son peuple et conserver sa culture. Ce besoin d'apprendre est si grand qu'il comprend même l'afrikaans. Sa devise devient très explicite : « Tout ce qui se lit s'écrit, tout ce qui s'écrit s'explique et restera pour toujours. »

Dorénavant, les soirées sur la terrasse deviennent studieuses. La mémoire d'Isiban est impressionnante et sa capacité de compréhension tout simplement admirable. Devenue si volontaire dans un monde qui se donne à elle, Isiban en oublie même qu'elle est enceinte. Alors, lorsque le petit Louis arrive, il s'agrippe à elle et tous les deux continuent ensemble leur apprentissage d'un monde nouveau. Si chacun vaque à ses occupations dans la journée, le soir est propice aux échanges, aux histoires, aux nouvelles. Lors d'une de ces soirées, Isiban demande à Georges :

« Pourquoi et comment votre famille est-elle arrivée au Cap ? Pourquoi les hommes s'entre-tuent-ils ? La religion, les terres, la richesse, le pouvoir, la peur de perdre et la volonté de gagner, la vengeance, la convoitise ?

— Depuis plus de deux siècles, en Europe, lui explique Georges, un certain nombre de chrétiens contestent l'autorité du pape et de Rome. Ces "protestants" restent chrétiens, mais prônent une réforme tout en dénonçant les travers et les dérives de l'Église. Pour eux, la foi ne peut reposer que sur le message de la Bible, ce qui implique de rompre avec une politique et des dogmes imposés par un homme doté de tout le pouvoir de décision au sein de l'Église. Les réformés demandent également que la Bible soit présente dans tous les foyers, même les plus démunis. Partant, ils proposent une réforme de l'Église dite "catholique romaine", ce que celle-ci évidemment refuse.

— Cette Bible dont tu parles, demande Isiban, c'est le même livre que celui des Van der Meersch ? Pourquoi étaient-ils si durs et méchants avec moi et pas vous ?

— Oui, ils étaient protestants comme nous. Mais à chacun sa lecture et sa vision du monde. Chacun et chaque groupe interprète les Saintes Écritures si bien que les lois de Dieu varient. Mais revenons à nos moutons. Les réformés sont excommuniés. Ils finissent par être désignés à la vindicte populaire par les autorités de Rome et considérés comme des ennemis de l'Église catholique. C'est ainsi qu'ont commencé les guerres de Religion. Les protestants de France se sont battus pendant plus d'un siècle pour pouvoir vivre leur foi en toute liberté. En fait, c'est l'avènement d'Henri II, en 1547, qui marque un durcissement considérable de la répression contre nos ancêtres huguenots. Contrairement à François I^{er}, Henri II était très soucieux d'éliminer tous ceux que l'Église catholique romaine tenait pour des "hérétiques" et qu'il accusait d'être des ennemis de l'État aussi bien que de l'Église. Ces "damnés de la terre européenne" allaient subir plusieurs décennies de persécution religieuse, marquées en particulier par le massacre de la Saint-Barthélemy et l'assassinat de leur plus fervent défenseur, l'amiral Gaspard de Coligny, en août 1572, sous le règne de Charles IX. Il a fallu attendre encore plus de vingt ans pour qu'Henri IV, avec la promulgation de l'édit de Nantes, reconnaisse enfin aux huguenots les mêmes droits religieux qu'aux catholiques. Mais ce n'était qu'une trêve, puisque Louis XIV allait révoquer l'édit de Nantes en octobre 1685, rendant ainsi totalement illégale la pratique du protestantisme sur tout le territoire français et entraînant l'exil de plus de trois cent mille huguenots. Nous autres, Français

d’Afrique du Sud, descendons de ces exilés. Plus exactement, alors que certains s’installaient dans d’autres pays européens ou prenaient la direction du Nouveau Monde, nous qui avons été accueillis aux Pays-Bas, et parce que la Hollande avait déjà un pied en Afrique du Sud, nous avons choisi l’exil tropical du continent africain.

— Ils ont supporté tout ça vos ancêtres ? Les miens, bantous, sont arrivés ici pour éviter des massacres ailleurs...

— Et arrivés ici, ils étaient en paix ?

— Non !

— Les conflits religieux chez nous aussi ont continué, et je crois bien que, n’importe où, tout ce qui touche aux croyances est irrationnel et peut donc être violent.

— Dieu sait écrire ?

— Oui, il a transmis ses lois sur le mont Sinaï en Égypte, très au nord de ce pays.

— Et Jésus était son pape alors ? Et ceux qui ont rapporté les écrits de votre Dieu ont peut-être interprété différemment sa volonté, parce que moi, quand je recopie les écrits de Marc, je me trompe souvent !

— Voilà bien pourquoi se tromper, même dans la compréhension des Saintes Écritures, comme le faisaient les Van der Meersch, est très humain.

— Vos ancêtres sont arrivés ici, comme les Van der Meersch ?

— Mes cinq petits-enfants sont la neuvième génération des Jaubert en Afrique du Sud. Il me semble, en vous regardant toutes et tous, que la première génération serait heureuse de voir que leur décision de quitter l’Europe était la bonne. Nos ancêtres, les Jaubert de Grandprés, vigneron de leur métier, ont accepté la proposition de la Compagnie unifiée des Indes orientales d’aller planter et cultiver la vigne au Cap. D’après la légende familiale, Joseph Jaubert embarqua, avec son épouse Hortense et leurs cinq enfants, sur L’Amsterdam, une flûte de trois mâts conçue à cette époque pour transporter des marchandises. Des cent quatre-vingts personnes au départ, seulement quatre-vingt-onze ont posé le pied à Cape Town. Par chance, la famille Jaubert y est arrivée au complet, avec, en bagage clandestin, sept pieds de vigne qui font encore aujourd’hui le meilleur merlot de toute la région. Les premières années ont été particulièrement douloureuses pour la famille...

— Grand-père, et l’histoire des sept pieds de vigne ?

— Pour embarquer à bord de L’Amsterdam, les émigrants ne devaient emporter que leurs vêtements, juste un petit ballot par personne. La terre, les semences, les plants de vigne, les outils seraient distribués à l’arrivée. Or, Joseph et Hortense, en quittant la France, s’étaient préparés au pire. Chaque membre de la famille, avant de partir sur les chemins d’errance, avait pris avec lui un pied de vigne du domaine, dont il devait prendre soin comme de la prunelle de ses yeux. Ces sept pieds de vigne représentaient le seul moyen de survie de la famille. Alors, chaque baluchon de chaque Jaubert ne contenait que ce trésor. Ils sont arrivés en terre d’Afrique un peu abîmés, mais, trois ans après l’installation de la famille sur les vingt hectares qui lui avaient été attribués, les sept pieds de vigne ont bien produit et produisent encore aujourd’hui dans ce qui est devenu le domaine des Sept Vignes. D’autres compatriotes français prendront place auprès de nous, dans ce qu’on appelle toujours “le coin des Français”.

— À part les pieds de vigne, vous n’aviez pas d’argent ? demande Isiban, qui sait désormais comment se pratique le commerce des Blancs. Comment viviez-vous ?

— Ça aussi, c’est une belle histoire. En France, notre famille faisait partie de la bourgeoisie ; elle n’était pas riche, mais était loin d’être démunie. Nos vêtements étaient sobres et se boutonnaient. C’est ainsi qu’Hortense proposa à Joseph de fondre leur or en petites boules, qu’elle recouvrit de tissu très serré. Puis elle transforma ces petites boules en boutons. Les robes des femmes, les gilets des hommes devinrent des coffres ambulants. C’était une bonne idée car les quelques pièces et pierres précieuses qu’ils avaient conservées furent volées au cours du voyage. C’est de cette manière que notre famille put survivre et développer un domaine qui compte aujourd’hui cent cinquante hectares. En arrivant au Cap, elle a vécu les premières années grâce aux semences, aux arbres fruitiers mais surtout grâce aux brebis, vaches, porcs et poules qui lui avaient été

attribués. Nous avons toujours gardé une activité vivrière aux Sept Vignes, elle pallie les "années malades". Voilà l'histoire des Jaubert et vous continuez à l'enrichir. Marc avec son entreprise de transport et Richard en voulant retourner au domaine. »

Reesa attend avec impatience le retour de Kuzayo. Sans nouvelles de lui depuis la débandade de l'armée zouloue et la fuite de l'empereur Cetiwayo, elle ne veut pas prendre de décision pour un prochain retour au Cap. Retourner aux Sept Vignes sans Kuzayo n'aurait pas vraiment de sens. Elle est maintenant heureuse, avec un sentiment nouveau de liberté, jusqu'ici jamais vécu et jamais imaginé. Saskia Carsten lui a volé son idée de sous-vêtements, mais elle se sent capable de créer aussi son propre atelier, avec ses amies Zhou et Chanda. « Il me faut des machines à coudre pour produire plus vite, se dit-elle, et un réseau pour la vente ; pas les grandes dames guindées dans leur corset, mais les femmes qui travaillent et qui ont besoin d'être à l'aise. Je vais le faire ! Je veux vivre de mon travail et je veux que mes enfants fassent de grandes études. Ils sont métis et ne pourront compter que sur eux. »

Oumsélé, Pampatha et Kuzayo ont choisi de quitter leur village. Ils sont arrivés trois jours avant l'embarquement de Georges et Richard pour Le Cap. L'empire bâti par Chaka Zoulou est maintenant démantelé en treize chefferies. Il est nécessaire que le récitant Oumsélé continue à transmettre ce qu'il sait, pour éviter que les Zoulous ne perdent leur fierté, leurs coutumes et leur culture.

Pour l'heure, les diamants du Griqualand et l'or du Transvaal provoquent l'arrivée massive de colons, britanniques entre autres. Les conflits entre les Anglais et les Boers sont de plus en plus nombreux et de plus en plus violents. Les uitlanders, mots afrikaans signifiant « étrangers », sont bientôt plus nombreux que les Boers, et ils osent refuser les lois assez pénalisantes que leur oppose le gouvernement de ces pays !

Jacques Jaubert, qui n'obéit plus qu'à sa colère, décide de rejoindre les Boers dans leur combat contre les Anglais. Presque tous, Français, Allemands et autres Afrikaners, comme ils se nomment, parce qu'ils sont nés sur cette terre et que cette terre est à eux, se mobilisent. Pour Jacques Jaubert, Gladys l'a abandonné au plus mauvais moment : « Je hais les Anglais, se répète-t-il en serrant fort sa timbale de vin et comme s'il avait besoin de s'en convaincre, et je hais ma famille. » C'est ainsi qu'il se retrouve engagé dans un des commandos placés sous les ordres du général Smuts et qu'il participe aux réunions stratégiques de ces unités spéciales établies à Bloemfontein. Quelque temps plus tard, lors d'une de ces réunions, le commandant lui présente une femme à l'élégance plus tapageuse que vraiment raffinée.

« Jaubert, je vous présente Mme Saskia Carsten, l'une de nos bienfaitrices dans le juste combat que nous menons.

— Jaubert ? fait Saskia en minaudant, quelque chose à voir avec les Jaubert de Durban ?

— Mon fils Marc s'est installé là-bas. Il ne voulait pas travailler aux Sept Vignes.

— J'ai été en affaires avec une femme noire qui vivait chez lui, une dénommée Reesa, vous connaissez ? Elle m'a proposé de fabriquer des sous-vêtements et des vêtements très pratiques pour les femmes actives. Je me suis inspirée de ses idées. C'est en partie grâce à elle que j'ai fait fortune et que je peux aujourd'hui soutenir notre cause.

— C'est la putain de mon père, il a deux enfants d'elle. »

Jacques sent immédiatement que cette femme peut redorer son blason, et répond aux signes non équivoques qu'elle lui adresse. Imaginer qu'il pourrait s'allier avec celle qui a grugé Reesa et son père n'est pas pour lui déplaire, bien au contraire. En attendant, il doit l'impressionner, se montrer brillant et courageux. Il se lance à corps perdu dans les embuscades tendues par les Boers aux Britanniques, où le rouge des uniformes anglais aide à la précision des tirs.

Pour leur premier rendez-vous, Saskia lui offre, tout un symbole, le premier ouvrage écrit en afrikaans : Die Geskiedenis van ons Land in die Taal van ons Volk.

« Merci, Saskia, dit Jacques, gêné de n'avoir pas pensé à lui offrir un cadeau. J'en ai beaucoup entendu

parler mais je ne l'avais pas lu.

— C'est l'histoire de notre pays dans la langue de notre peuple. Sa lecture m'a décidée à défendre cette cause à ma manière. Ce pays est le nôtre. Nous sommes nés ici, nous vivons ici et nous mourrons ici pour défendre nos droits.

— Je viens à peine de vous rencontrer, Saskia, et vous me parlez déjà de mourir ? »

Cette déclaration va droit au cœur de Saskia, qui rougit immédiatement.

« Ah ! La fameuse stratégie amoureuse des Français : rapide et directe. Ce n'est pas pour me déplaire. Nous sommes en guerre et ne devons pas perdre de temps, n'est-ce pas ? Votre intention est-elle sérieuse, Jacques ?

— Je dois dire que j'aime bien ce que vous donnez à voir, Saskia. Eh oui, j'aimerais mieux vous connaître.

— Êtes-vous en guerre demain ? Sinon, nous pourrions déjeuner ensemble ?

— Avec plaisir », dit-il en lui baisant la main.

Six mois de cour ont suffi à Jacques Jaubert pour lui offrir une bague de fiançailles et fixer une date de mariage. Pour la satisfaire, et parce que cette haine officielle renforce sa haine personnelle, le discours de Jacques Jaubert se radicalise : le peuple élu par Dieu est celui des Afrikaners ; tous les autres sont des vermines bonnes à éradiquer, uitlanders jaunes, gris, d'Europe, des Amériques, qui viennent sucer le sous-sol de ce pays, son or et ses diamants, tous des parasites qui se nourrissent sur le dos des autres. Quant aux nègres qui se pensent propriétaires naturels d'un sol qu'ils sont incapables de travailler, ce ne sont que des larves et des primates ; du reste, leur apparence humaine est une erreur de la nature. Les enfants « mixés », de leur côté, ne sont que des bâtards qu'il faut empêcher, un jour, de venir réclamer leur part.

Son mariage avec Saskia Carsten légitime ce discours. Il participe avec ardeur aux combats des Boers contre tous.

« J'appartiens au commando qui a combattu à la bataille de Majuba. C'était le 27 février 1881, nous étions soixante-quinze et, avec l'aide de Dieu, nous avons massacré un détachement de sept cents Anglais. On peut dire que ça les a calmés. Aujourd'hui, 31 août, jour à marquer du plus gros diamant que nous ayons trouvé sur notre territoire, nous allons signer le traité qui renforce notre indépendance et notre liberté. » Jacques Jaubert se plaît à ridiculiser les Anglais et ne rate jamais une occasion d'amuser ses invités avec le récit de ses faits d'armes. Eux, lui pardonnent sa tendance à s'attribuer quelques mérites imaginaires : sa femme est si généreuse pour la cause...

*

Les choses sont rentrées dans l'ordre aux Sept Vignes. Un cru exceptionnel s'annonce, et tout le monde est prêt pour les vendanges. Kuzayo et Reesa, juste pour officialiser leur amour auprès d'un monde qui ne les accepte pas vraiment, se sont mariés au seul temple qui ait accepté de les unir. Une fois encore, l'intervention de Georges a été décisive. Mais la protection dont ils bénéficient aux Sept Vignes et à la résidence Jaubert, et le climat de tolérance qui y règne n'empêchent pas qu'au-dehors leur vie soit de plus en plus difficile. L'atelier de Reesa, avec six machines à coudre, a du mal à satisfaire la demande. Et il vient de brûler pour la seconde fois. Georges décide de le rapatrier à l'intérieur de la propriété en aménageant un ancien chai. La production est relancée, mais les commandes baissent, et pour cause : au nord-ouest du Cap, une usine de deux cents ouvrières, « Au bonheur des dames », du même nom que la boutique de Durban, est inaugurée.

« Reesa, tu ne peux pas lutter sur ce terrain, mais il te reste à habiller les hommes et les enfants...

— Georges, les sous-vêtements, c'était ma création ! Saskia Carsten me l'a volée. Avec ses grandes usines, elle vend moins cher...

— Tu as un outil de travail, Reesa, crée de nouveaux produits. Tu sais le faire.

— Oui, mais elle me les volera encore, je commence à ne plus y croire !

— Puisque nous avons refait le local, je te propose de le transformer en bureau et centre de dégustation-

vente aux particuliers. Tu te charges de tout ce qui est comptabilité avec les Sept Vignes. Joseph, Martin et Richard t'aideront pour la dégustation.

— Et Kuzayo ?

— Il apprendra tous les secrets de notre métier et deviendra viticulteur, comme les Jaubert. Et si vous voulez vous installer à votre compte, il ne manque pas de pans de montagne qui ne demandent qu'à nourrir des pieds de vigne. Je suis bien persuadé que Richard saura vous aider.

— Merci, Georges, alors je vais apprendre à gérer une entreprise. »

La guerre des Afrikaners contre les Anglais permet la construction du chemin de fer de Durban vers la république d'Orange et le Transvaal. Ceci facilite l'acheminement des marchandises et arrange les affaires de Marc. Décidément, son investissement dans ce moyen de transport était une riche idée.

Isiban ritualise la lecture de La Gazette de Durban à haute voix tous les soirs, et d'après discussions s'engagent autour des nouvelles du jour. Les enfants participent à ces soirées chacun à leur manière. Xolani pose des questions, Anne déchiffre des mots, Louis, du haut de ses trois pommes, a sans doute beaucoup à dire, mais les mots, difficiles à comprendre, se bousculent dans sa bouche et ça l'énerve. Marc et Oumsélé regardent et écoutent, plus qu'ils ne participent. Isiban, enceinte d'un quatrième enfant, est plus belle que jamais. À vingt-deux ans, elle obtient son diplôme de fin d'études.

« Elle est prête maintenant, il est temps que je raconte », se dit Oumsélé.

À la résidence Jaubert, tout le monde sait qu'Oumsélé va parler. Alors, ce soir, ils sont tous là pour écouter l'histoire du monde. Isiban est attentive, elle a en main un magnifique stylographe à plume d'or, cadeau de son époux toujours attentionné. À côté d'elle, sa bouteille d'encre, afin de remplir le réservoir du stylo. Sous sa main, un gros cahier où écrire l'épopée de son peuple. Les familles Da Silva, Lai et Paniandy avancent leurs sièges et coussins pour s'installer confortablement autour du vieil homme. Quand le silence se fait, il prend la parole, mais lentement, pour trouver les mots en anglais.

« Aujourd'hui, je suis le dernier à conter l'épopée de notre peuple et Isiban, ma petite-fille, sera la première à l'écrire. Le monde change et la nation zouloue est vaincue. Notre histoire a commencé à se raconter avec des cailloux et des dessins, elle utilisera donc des signes sur du papier... Depuis la nuit des temps, l'homme est un nomade et se déplace. Lorsque la nature lui devient hostile, il part chercher ailleurs ce qu'il ne trouve plus sur place. C'est ainsi qu'il peuple le monde. Il s'adapte à son nouvel environnement, à son climat, à sa lumière. Il apprend à vivre avec la nature, des animaux et des bruits différents. Nous, les Bantous qui sommes d'ethnies et de dialectes différents, nous arrivons malgré tout à nous comprendre. Aujourd'hui, pour survivre, il nous faut obligatoirement apprendre les langues des Blancs. »

Il reprend son souffle et continue :

« Nos ancêtres étaient des rois forgerons, qui fabriquaient des outils pour défricher les clairières. D'autres étaient des agriculteurs et des pasteurs. Grâce à leurs outils et à des armes forgés dans le métal, ils ont pu conquérir de nouvelles terres et dominer quantité de peuples sur leur chemin. C'est comme cela qu'ils sont arrivés petit à petit en Afrique du Sud, par le soleil couchant. Ils n'étaient pas les seuls à mettre le pied sur cette terre du bout du monde. Il y eut d'autres migrants, comme vos ancêtres, Zhou et Bibek. De tout temps et depuis fort longtemps, nos ancêtres bâtissent des villages, comme Mapungubwe, cité d'or et de diamants. Ils cultivent le sorgho, certaines variétés de haricots africains et la banane. Ils se sont arrêtés ici, avec leurs vaches, leurs moutons, leurs poules et leurs outils, pour cultiver une terre vaste et si généreuse. Ils avaient commencé par bousculer les autochtones khoï et san pour s'emparer de leurs pâturages, avant de les repousser vers des zones plus arides. »

Oumsélé s'arrête de parler et regarde les enfants qui l'entourent.

« Nos ancêtres à nous aussi ? » demande l'un d'eux, très excité par ce récit.

Georges remarque qu'Isiban n'écrit pas. Elle semble plongée dans de sombres pensées. Il décide de lui

prendre la main pour l'éloigner de l'assistance. Isiban sait que c'est le début d'une nouvelle ère, pour elle et pour son peuple.

« Je sais que tu es tourmentée, lui dit Georges. Tu as compris que maintenant les Anglais ont définitivement vaincu et neutralisé les Zoulous et les Boers. Le pays a beau être devenu un "dominion", une structure étatique prétendument autonome, il reste en réalité une colonie britannique, formellement rattachée à la Couronne. Les Anglais ont renforcé leur autorité dans la Constitution du nouvel État, tout en octroyant un pouvoir relatif aux Blancs au détriment des Noirs. Ils veulent maintenant réconcilier les Blancs de ce pays avec les colons anglo-saxons fraîchement établis. Le but est de pacifier, pour mieux favoriser l'exploitation des richesses au profit exclusif des Blancs. Aucune disposition concernant votre représentation politique n'est prévue. Plus grave encore, des lois ségrégationnistes sont adoptées. Une « commission intercoloniale des affaires indigènes », composée de Britanniques, a élaboré un plan pour les futures relations entre communautés.

— C'est pour ça qu'ils ont créé ces "réserves indigènes" à travers tout le pays : pour y enfermer les Noirs séparément des Blancs ? demande Isiban.

— Oui, j'ai bien peur que leur "politique indigène" ne fasse qu'ouvrir la voie à un système de développement séparé, fondé sur la race, et ceci pour très longtemps. Je sais que tu as déjà compris que votre couple ainsi que vos enfants ne pourrez plus vivre ici. Mais, rassure-toi, Marie a déjà anticipé tout cela. Notre famille sera ravie de vous accueillir en France.

— La France est un pays de Blancs, Georges. Est-ce que nous ne risquons pas d'y connaître le même mépris qu'ici ?

— Tu sais, Isiban, la France a permis l'installation sur son sol d'Italiens, d'Espagnols, de Juifs persécutés ailleurs, de Noirs africains, d'Antillais, d'Arabes, de Polonais et autres. Ce pays, à l'image de tant d'autres, s'est construit sur un territoire donné, mais par mélanges et fusions successifs de populations les plus diverses. Leurs apports ont grandement aidé à la formation de la nation française. Par cette diversité et cette richesse, la France parle au monde, avec un message fort et universel, né des idéaux des Lumières. Et je sais qu'en Afrique du Sud les choses évolueront tôt ou tard dans ce sens. Tous les peuples peuvent se sortir de situations apparemment inextricables. Un homme réussira à convaincre tous les habitants de ce pays à vivre ensemble en bonne intelligence. En attendant, tu retrouveras en France aussi Inyanga, la lune œil de la nuit, pour lui danser ton espoir de voir se former ici, un jour, une véritable nation arc-en-ciel. »

© Éditions Gallimard, 2017.

TIDIANE N'DIAYE

L'APPEL DE LA LUNE

« Tu sais, Isiban, la France a permis l'installation sur son sol d'Italiens, d'Espagnols, de Juifs persécutés ailleurs, de Noirs africains, d'Antillais, d'Arabes et autres Polonais. Ce pays, à l'image de tant d'autres, s'est construit sur un territoire donné, mais par mélange et fusions successives de populations les plus diverses. Leurs apports ont grandement aidé à la formation de la nation française. Par cette diversité et cette richesse, la France parle au monde, avec un message fort et universel, né des idéaux des Lumières. Et je sais qu'en Afrique du Sud les choses évolueront tôt ou tard dans ce sens. »

En Afrique du Sud, vers la fin du XIX^e siècle, la « politique indigène » mise en place par les colons anglais balisait déjà la route d'un système de développement séparé et fondé sur la « race ». Aussi, rien n'y favorisait l'union fusionnelle entre Isiban, princesse zouloue, et le jeune Marc Jaubert, vigneron descendant de huguenots français. Pourtant, de leur rencontre dont le seul témoin fut la lune, œil de la nuit, naît un amour tout aussi magique que passionné. Et, dans un univers d'intolérance, de violences extrêmes, leurs élans amoureux nous révéleront mieux qu'un essai historique les tourments de l'Histoire.

Tidiane N'Diaye est connu à travers le monde pour ses enquêtes historiques sans concession, dont *Le génocide voilé sur la traite arabo-musulmane*. Par ce premier roman, pour encore mieux capter le réel si passionnant et complexe de l'Afrique du Sud, notre auteur, après son brillant essai, *Par-delà les ténèbres blanches*, choisit avec maestria la fiction.

DU MÊME AUTEUR

LA LONGUE MARCHÉ DES PEUPLES NOIRS

PASSIONS CRÉOLES, Éditions Publibook.

MÉMOIRE D'ERRANCE, Éditions A3.

L'EMPIRE DE CHAKA ZOULOU, Éditions L'Harmattan.

L'ÉCLIPSE DES DIEUX, Éditions du Rocher / Serpent à Plumes.

LES FALACHAS, NÈGRES ERRANTS DU PEUPLE JUIF, Éditions Gallimard, coll. Continents Noirs.

LE GÉNOCIDE VOILÉ, Éditions Gallimard, coll. Continents Noirs.

PAR-DELÀ LES TÉNÈBRES BLANCHES, Éditions Gallimard, coll. Continents Noirs.

LE JAUNE ET LE NOIR, Éditions Gallimard, coll. Continents Noirs.

Cette édition électronique du livre L'appel de la lune de Tidiane N'Diaye
a été réalisée le 14 décembre 2016 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072687440 - Numéro d'édition : 305495)

Code Sodis : N84124 - ISBN : 9782072687457

Numéro d'édition : 305497

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.